

Suzy Le Blanc

La nièce de ...

Roman



LA NIÈCE DE...

SUZY LE BLANC

LA NIÈCE DE...

ROMAN

Ce livre est librement inspiré de faits réels. Les noms, les personnages, les lieux et certains événements ont été modifiés par l'auteur, afin de respecter la mémoire des disparus et la vie privée des vivants.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

LIZY LA DAME DE MONTMARTRE

À la mémoire de mes « parents nourriciers »
À la mémoire de ma soeur bien aimée

SUZY LE BLANC

LIVRE PREMIER

INNOCENCE

SUZY LE BLANC

1

Jean descend du train, vêtu d'un pardessus gris, il est coiffé d'un béret basque traditionnel, il marche légèrement courbé, il est fatigué sans doute par son périlleux voyage. Depuis l'aube, il est parti d'Issigeac, petite ville de la Dordogne, après un premier changement de train à Bergerac, et le voilà arrivé en gare de Bordeaux St Jean. Déjà, beaucoup de monde se bouscule déjà dans la salle des pas perdus, il traverse fébrilement le quai, dans un brouhaha indicible de cris et de pleurs, désorienté parfois par un ordre en allemand, car il y a partout des soldats en uniforme, en cette période de guerre, ce mois de septembre 1942.

En gare de Bordeaux, Jean doit prendre une correspondance, passer d'un quai à l'autre pour lui est difficile, les gens se croisent, tous pressés, méfiants et angoissés. Sur le quai, des soldats allemands martellent le sol de leurs bottes, donnent des ordres, vérifient les papiers. Jean a déjà vérifié plusieurs fois que son précieux

« ausweis » était bien dans sa poche pour passer la « ligne ». En cette période d'occupation on peut rencontrer des SS à tous moments, des familles persécutées, des familles apeurées. Il traverse le quai sans voir, sans entendre, soucieux de protéger son fragile fardeau, bien enroulé dans une couverture de l'armée, cachant le plus possible son désarroi. Il monte dans le train en direction de Pau, soldats et civils se précipitent dans les wagons, un couloir court le long des compartiments de huit à dix personnes, les voyageurs sont nombreux entassant valises, baluchons et paniers dans les filets.

Quand le train démarre Jean se retrouve dans le couloir, il ne parvint pas à trouver une place assise, il est là debout au milieu de cette cohue humaine, ne pouvant plus avancer. S'appuyant contre la vitre du compartiment il serre dans ses bras son bout de chou. Il a calé sa valise en bois entre ses jambes.

Cependant il garde l'espoir de trouver une place assise à la prochaine gare, mais très peu de voyageurs descendent du train. Des soldats partant ou revenant de leur garnison se croisent à chaque arrêt. Jean finit par se réfugier dans les toilettes, il s'assoit inconfortablement sur la cuvette, et trouve ainsi un peu de repos. Souvent, il est obligé de se lever pour laisser la place aux voyageurs puis reprend son siège improvisé, soulagé. Il arrive même à s'assoupir.

Il se réveille en sursaut en entendant le haut-parleur

« Gare de Pau, cinq minutes d'arrêt », il descend sur le quai, il s'était enfin endormi, tenant serrée contre lui, sa petite fille si sage, bien au chaud contre sa poitrine. Il n'est pas encore au bout du voyage, il faut attendre une correspondance pour ce petit village, niché au creux des Pyrénées où l'attend sa soeur Jeanne. Et c'est ainsi qu'il vient de descendre du train, à la gare d'Iruri, un peu fourbu, mais soulagé d'être arrivé à destination.

C'est la fin de l'été, le temps est doux, il est six heures du soir, une vieille dame attend sur le quai, sa robe noire, son petit tablier noir, ses sabots de bois, la font ressembler à quelques gravures que Jean a aperçues dans « La semaine de Suzette ». La gare est baignée d'une douce lumière de fin d'après-midi, et la chaîne des Pyrénées culmine au-dessus des toits, majestueuse, teintée d'une couleur bleutée qui descend vers l'horizon. Tout est silencieux, tout respire le calme, contrastant avec le bruit et l'agitation qui régnaient dans ce train. Jean est parti de très bonne heure le matin même de sa ville. Il s'avance d'un pas nonchalant, vers la sortie, guettant un visage connu dans l'espoir que quelqu'un est venu le chercher.

« Ma petite, réveille-toi, on est arrivés. »

La petite ouvre un œil, regarde autour d'elle, ne bouge pas, elle est un peu engourdie. Elle se laisse emporter, Jean n'ose pas la lâcher, il la serre plus fort contre lui, il sait que la vie va les séparer pour longtemps, mais elle

est trop petite, elle ne comprendrait pas, il vaut mieux ne rien dire, pense-t-il. Quelques larmes coulent sur ses joues fatiguées, il lui semble avoir vieilli d'un seul coup. Que peut-il dire ? Que peut-il faire ? C'est trop tard, il laisse le destin s'accomplir, dans quelques minutes, il confiera sa « petite » à sa sœur.

Personne n'est venu le chercher, alors il regarde autour de lui, il se souvient, il prend le chemin à droite, voilà c'est là, il tourne vers la gauche et marche précipitamment. Quelques passants le regardent, s'arrêtent puis poursuivent leur chemin. Il arrive près du foirail où l'été viennent camper des bohémiens, des manouches, il aperçoit la villa : encore un petit effort. Ce n'est que silence autour de lui, son cœur bat fort dans sa poitrine, il s'avance vers le portail d'entrée, pénètre dans la cour, monte les marches du perron et sonne à la porte. Sa venue était attendue, mais c'est dans un grand silence qu'il est accueilli. Il repartira deux jours après, le cœur gros.

Jean vient de déposer son fardeau, il laisse là un petit être qu'il aime pourtant, mais que le destin lui ravit.

2

Tout le monde est réuni dans la petite salle à manger, une grande table ronde, une grande cheminée, un buffet, et, devant la fenêtre, Max regarde avec tendresse cette petite fille, un peu rondouillarde, les jambes arquées, des yeux d'un noir profond, pleins de malice déjà, ce bébé qui vient d'arriver comme tombé du ciel. «Elle est si attendrissante» se dit-il. Fragile sans doute, elle n'a pas grand-chose sur elle, Jean n'a guère apporté de linge, juste un biberon, une paire ou deux de chaussons, une robe en lainage bleu avec un manteau assorti et deux robes. Elle sourit pourtant, elle ne semble pas effrayée par tout ce monde autour d'elle.

Max ressent tout à coup beaucoup de tendresse envers Liza, il sourit, il hoche la tête, il paraît content.

Max est infirme, il est assis dans son fauteuil roulant, il ne peut parler, il ne peut bouger, mais il a gardé toute son intelligence. Il pense, il sent les choses et il arrive à

s'exprimer en bougeant la tête, tout passe par son regard. Il se fait pourtant bien comprendre de sa famille.

Sa maman est morte en couches, une césarienne avait été pratiquée, mais à cette époque d'avant-guerre, la médecine n'étant pas si avancée que de nos jours, l'intervention s'était avérée difficile. Finalement, on n'avait pu la sauver. Le bébé avait survécu, mais hélas, il était né paralysé, sa colonne vertébrale ayant subi des dommages au cours de l'accouchement.

C'est ainsi que Jacques a perdu sa femme Ninie et est resté seul avec son deuxième fils Max . Son fils aîné Jeannot avait alors cinq ans. Jacques seul et désespéré devant ce petit être infirme a bien du mal à se remettre.

Jeanne, à cette époque vient de passer son concours des postes et à 19 ans, est allée s'installer à Paris. Elle a sept frères et sœurs et Ninie son aînée de cinq ans, vient de mourir, laissant un bébé handicapé. Jeanne est la benjamine des filles, c'est la seule qui est encore célibataire. Jacques de son côté, fils unique n'a personne sur qui il peut se reposer. Fils de forgeron, ses parents décédés, il n'a pas de famille autour de lui. À cette époque, c'est difficile pour un homme de s'occuper seul d'enfants en bas âge.

C'est alors que Jeanne tout d'abord prend un congé pour s'occuper des enfants de sa soeur et épauler son

beau-frère. Par la suite, elle l'épouse et deux fillettes Anna et Maria, à deux ans d'écart, viennent compléter la petite famille. Jeanne élèvera avec rigueur et dévouement : Jeannot, Max et ses deux filles.

Voilà qu'aujourd'hui Max regarde autour de son père, sa belle-mère, sa demi-sœur Anna, cette petite fille de quatorze mois à peine, que Jean vient de confier à sa sœur Jeanne pour l'élever. «Enfin un bébé dans la maison» pense-t-il. Il aime les petits enfants, mais il y a longtemps qu'il n'en a vu. Toute la maisonnée a passé la quarantaine, exceptées Anna et Maria qui ont respectivement dix-huit et vingt ans. Elles font des études à l'université de Bordeaux.

Après quelques minutes d'émotion, Jeanne appelle la gouvernante prénommée Thérèse et lui confie la « petite ».

« Donnez-lui un bon bain et puis une bonne bouillie avant de la mettre au lit.

- Oui, Madame.

- Thérèse, assurez-vous que la chambre soit bien chauffée.

- Oui, Madame ».

Quand il fait froid, Thérèse va chauffer les draps de lit en passant une bassinoire en cuivre remplie de tisons rougis. Elle fait le tour des chambres. Mais pour le petit lit de Liza, elle a fait réchauffer les draps pendus au-dessus de la cuisinière.

Jacques, le maître de maison, vétérinaire de son état, reste impassible. C'est un grand homme aux cheveux blancs, plus tout jeune, il a une carrure imposante, de l'allure mais surtout un regard doux et chaleureux. Il préside la tablée, tournant le dos à la cheminée où un feu pétille et réchauffe cette fin de journée d'automne. « Jeanne savez-vous que je suis content d'accueillir votre nièce.

- Merci, je suis ravie comme vous, lui répond-elle.
- Et comment allons-nous la prénommer ?
- Elle s'appelle Élisabeth.
- Alors, nous l'appellerons Liza.
- C'est comme vous voulez. »

Liza est entourée, examinée sur toutes les coutures. Jeannot le fils de Jacques qui est médecin, son cabinet se trouvant au rez-de-chaussée de la maison, a été convié à cette réunion de famille.

On attend son diagnostic sur l'état de santé de la nouvelle venue.

- « Cette petite a besoin de soins, c'est évident.
- Veux-tu dire qu'elle est malade ?
- Oui, elle a une pneumonie.
- Elle a pourtant l'air d'être en pleine forme, elle est toute rondouillarde.
- Oui, mais je crois qu'elle est rachitique.
- Comment ça ?
- C'est du rachitisme grasseux, elle a été mal nourrie, ses jambes sont arquées, il faudra les redresser. »

Alors, tout le monde se tait, la « petite » reste immobile, sans pleurer.

Allons, dit Jacques, on va bien la soigner, Jeannot mon fils, tu vas nous la remettre sur pied cette petite.

Jeanne prend la petite, l'entoure d'une couverture et s'en va la mettre au lit. On lui a réservé une place dans la plus grande chambre de la maison, qui n'est autre que celle de « l'oncle Jacques et de la tante Jeanne », où elle restera jusqu'à l'âge de trois ans. Il y a également le lit de Max qui dort près de ses parents, sous surveillance constante due à son handicap.

Durant des jours, Liza eut droit aux ventouses sur sa peau de bébé pour sa pneumonie, et aux cataplasmes de moutarde. Au cours des semaines suivantes, elle subit sans broncher tous les traitements alors en vigueur. Sa pneumonie fut vite enrailée et sa robustesse naturelle fit le reste. Pourtant, ses débuts dans la vie ne furent pas très prometteurs, elle naquit prématurément en pleine guerre, ne pesant qu'à peine cinq cents grammes. Elle fut mise en couveuse et ne dut sa survie qu'à, peut-être, la providence et, en tout cas, à sa rage de vivre. Dès lors, dans cette famille de docteurs, à l'abri du besoin, on veilla à une bonne alimentation et à une bonne hygiène de vie. Elle est confiée aux bons soins de Thérèse qui désormais fera office de « bonne d'enfant ». Pendant quelques années pendant les vacances au bord de mer, on lui fera prendre des bains

de sable pour redresser ses jambes. On la recouvre pendant une heure jusqu'aux épaules dans le sable mouillé, pour elle ce sera comme un jeu.

Jeanne gouverne cette grande maison de maître. Il faut juste qu'elle partage maintenant un peu de son emploi du temps avec Liza, afin de veiller sur la santé et l'éducation de cette nièce tombée du ciel. Elle a l'habitude d'élever neveux et nièces, mais pas si jeune, pas si fragile.

Voilà longtemps qu'elle administre cette grande demeure. Son mari Jacques qu'elle vouvoie par convention et qu'elle respecte, lui laisse le soin de tout régler. Pour cela dans cette immense demeure comprenant trois étages, deux cabinets de docteur et vétérinaire, un immense jardin potager, un verger, une étable et une basse-cour pleine de poules, canards et quelques oies, elle a du personnel à gérer.

À demeure, on compte Thérèse sa gouvernante, Amanda qui vient d'être embauchée comme bonne, issue d'un petit village au cœur du pays d'Ossau perdu dans la montagne. Jeune fille d'à peine seize ans, elle est venue seconder la gouvernante dans ses tâches ordinaires. Un jardinier et une cuisinière viennent renforcer, à l'occasion, les employées de maison. Pourtant, c'est Jeanne qui dicte les repas, établit l'emploi du temps de chacun, c'est elle qui prévoit les sorties, les achats, les invitations, les réceptions. Depuis bien longtemps elle ne sort plus, toute sa vie se passe dans

« sa maison », elle y règne en souveraine, elle est respectée, c'est une patronne intransigeante mais juste et qui ne rechigne jamais à montrer l'exemple et à travailler. Petite, menue, très vive, on la voit partout comme une petite souris, elle se démène du matin au soir, sans un sourire, presque sans un mot. Sa présence est toujours là, elle entend tout, elle voit tout. Elle est infatigable.

3

C'est aujourd'hui un grand jour pour Liza. Elle vient d'avoir deux ans, et elle va rentrer à l'école maternelle du village. Elle est bien jeune, mais c'est « la nièce » du docteur, on fait une exception pour cette petite « adoptée » pendant cette guerre. La directrice de l'école est Alice Bergeret, cousine de l'oncle Jacques.

La voici, habillée d'une robe bleue, d'un tablier bleu, la cousine Anna lui a coupé ses cheveux noirs au carré, bien au-dessus des oreilles : une frange bien nette laisse voir ses yeux couleur de braise. Pour la première fois depuis son arrivée, elle va sortir pour aller à l'école.

Elle est toute petite, elle ne parle pas, on lui a appris à écouter, à répondre, juste si on l'interroge. Les premiers jours, elle regarde, émerveillée, autour d'elle, les couleurs, les tables, les images, les enfants surtout, jamais elle n'en a eus autant autour d'elle. Tout un

petit monde se presse autour de Liza, c'est la plus petite fillette de l'école, les uns se faisant protecteurs, les autres, un peu intrigués.

À la récréation, elle est entourée, tous sont émus sans doute par ce bout de chou, ou simplement curieux.

« D'où viens-tu Liza ?

- C'est vrai que tu n'as que deux ans ?

- Pourquoi tu viens en classe ? »

Liza ne dit rien, elle a même un peu peur.

« Oh ! Je sais moi qui elle est, s'exclame un petit garçon à peine plus grand qu'elle.

- Ben toi tu le sais ?

- Oui, c'est mon papa qui l'a dit.

- Alors dit-le gros bêta.

- C'est la nièce du docteur Bascou-Berger.

- Bien sûr, toi le fils du dentiste, tu sais tout !

- Ben oui, je vous dis et même que son « tonton » est venu à la maison. »

L'institutrice soudain arrive : « Allons, allons les enfants !!! »

Les enfants, tout à coup, se dispersent pour jouer et Liza reste toute seule, appuyée au gros chêne qui trône dans la cour de l'école.

Quelques jours après, une petite fille de son âge vient s'asseoir près d'elle. Elle a de beaux cheveux longs et frisés, d'un beau roux cendré, elle est très jolie.

« Comment tu t'appelles ?

- Liza.

- Et toi, comment tu t'appelles ?

- Liza. »

La brune et la rousse se prennent par la main, elles se regardent

« Tu es mon amie ?

- Oui, je suis ton amie.

- Mais ta maman où elle est ?

- Moi, je ne sais pas.

- Chez qui tu es alors ?

- Je suis chez ma « Tante Jeanne ».

- Et toi, ta maman qui c'est ?

- Moi, ma maman c'est la dame qui aide la maîtresse. »

« Tout le monde en rang, crie la maîtresse, on rentre, on se tait, on se met par deux.

Allons les enfants, on ne se bouscule pas, on ne discute pas ».

Tout ce petit monde a repris sa place derrière chaque pupitre. Il faut rester attentif encore un peu, écouter, lire, répondre parfois. La classe est animée. Les plus petits s'amuse avec quelques cubes, quelques jouets de fabrication artisanale.

Cette première journée d'école arrive à sa fin, Liza est un peu fatiguée mais heureuse. Elle a découvert un autre univers, et surtout des enfants, de la gaieté, de l'animation.

Les deux Liza ne se quitteront plus, à l'école, elles seront toujours l'une près de l'autre. Pourtant, la famille de Liza « la rousse », comme on l'appelle, est bien différente de celle du « docteur », l'une est seule avec sa maman dans une petite maison tout en haut du village et l'autre dans une maison bourgeoise et cossue au centre du bourg. Mais elles ont le même âge et la même flamme dans les yeux. Liza la brune admire Liza la rousse, car elle a de beaux cheveux longs et bouclés, couleur de feu, mais elle, n'a pas droit aux boucles et ses cheveux sont noirs comme le jais. Liza la rousse est intelligente et vive, la brune est timide et effacée. Toute leur petite enfance sera partagée en classe, entre rires et larmes, partageant toujours tout, revendiquant les mêmes choses : crayons, cahiers, plumiers, tout à l'identique. Quand il y a des bonbons ou des carrés de chocolat, chacune a la même part. Puis plus tard, elles feront leurs premières gammes ensemble, leurs première communion et aussi quelques bêtises. Jusqu'à l'entrée en sixième, elles resteront inséparables.

4

Quelques années ont passé Liza a cinq ans et va participer à sa manière aux fêtes de fin d'année. À l'école, un spectacle est organisé pour Noël. Durant des semaines, les enfants apprennent chansons et danses. Dans la cour de l'école, les filles forment des rondes et reprennent quelques refrains nouvellement appris. Chacun, main dans la main, tourne à droite, à gauche. Les récréations soudain s'animent. Les grandes sections se réunissent tous les jeudis pour répéter une pièce de théâtre. Liza et son groupe se réunissent dans une grande salle, au premier étage de l'école, que l'on a aménagée et libérée. La maîtresse, petite brune aux cheveux courts, leur apprend la chanson des « *Petits Nains de la Montagne* ».

Tous reprennent ensemble le refrain :

« *Les petits nains de la montagne*
Verduronette, Verduré
La nuit, font toute la besogne

Pendant que dorment les bergers »

Ensuite les enfants forment deux files qui en chantant doivent se croiser.

Son amie Liza « la rousse » récitera une comptine seule sur l'estrade.

Les mamans cousent les costumes et préparent des gâteaux.

Le jour de la représentation, la salle est pleine. Toutes les mamans sont venues applaudir leurs « bouts de choux ».

La représentation commence par une mini chorale, les filles de dix à onze ans, se placent, en rang, sur l'estrade. Toutes, en jupes plissées bleu marine et chemisier blanc, elles entonnent « *Vive le vent, vive le vent léger* » puis c'est le tour de son amie Liza. Elle a une jolie robe longue bleu pâle, cousue par sa maman, ses beaux cheveux roux relevés et attachés par un gros nœud de velours assorti à sa robe. Elle se place sur le devant de la scène, intimidée, elle cherche du regard la maîtresse qui se tient dans la salle, juste devant pour l'encourager. De sa voix enfantine, elle récite « *Entre le bœuf et l'âne* »

« Entre le bœuf et l'âne gris,

Dort, dort, dort le petit fils

Mille anges divins, mille séraphins

Volent à l'entour

De ce dieu d'amour

Entre les roses, les lis, dort, dort ...

Entre les pastoureaux jolis, dort, dort

Entre les bras de Marie, dort, dort.... »

La salle applaudit. Et c'est le tour de Liza de rentrer en scène. Liza et ses petites amies ont de jolis costumes de nain : collant blanc, tunique rouge et bonnet pointu rouge avec une clochette au bout. De petits chaussons de danse aux pieds, les enfants entrent sur scène en chantant, s'entre-croisant au milieu et reviennent sur le devant. Mais à un moment donné Liza perd son chausson, elle s'arrête net, s'écarte de la file et sans se démonter, remet son chausson, fait une révérence et repart se placer près de ses camarades. La salle rit aux éclats. La pièce de théâtre jouée par les grandes est également appréciée. La fête se termine dans la bonne humeur par un goûter.

À la maison aussi elle a, cette année, à sa manière, participé aux préparatifs de Noël. Elle n'a pas eu jusque-là le droit de descendre dans les cuisines, elle était trop petite, elle n'a jamais eu non plus, la permission de se rendre au sous-sol et de bavarder avec le personnel. Mais pour une fois l'interdit sera levé.

Comme tous les ans durant tout le mois de décembre, la maison est en effervescence. C'est la période où l'on prépare pour toute l'année qui vient, jambons, confits, charcuterie de toutes sortes. On tue un ou deux cochons, quelques oies, quelques canards, on fait la « grande cuisine » ou la « cochonnaille »

Le matin, arrivent du village, Ernestine la cuisinière et Blandine une jeune fille venue en extra. Dans la grande

cuisine, on allume très tôt, les deux cuisinières en fonte, surmontées d'une immense hotte. On sort les grandes bassines, les gros faitouts. Au milieu de la pièce, une immense table en chêne massif est dressée autour de laquelle se tient tout un monde.

Blandine nettoie les abats, Thérèse épluche oignons, échalotes et carottes, elle prépare les épices. Amanda apporte les plats, les couverts et la vaisselle. Jeanne découpe la volaille. La veille, Louis, un homme du village, est venu tuer et dépecer les cochons. On a réservé le sang pour préparer les boudins noirs, tandis que les abats des volailles sont mis de côté et les boyaux nettoyés et raclés.

Toute la journée, ce ne sont que rires, bavardages et aussi beaucoup de travail. Qui découpe le cochon, qui trie le lard, qui nettoie les boyaux pour faire la charcuterie. D'autres coupent en petits morceaux les restes de viande, préparent la chair à pâté pour faire saucisses et le sang pour les boudins.

Ernestine s'occupe des fourneaux. Elle a mis à fondre dans un immense chaudron, le lard découpé en lanières, puis elle y ajoute les morceaux choisis tels que le jarret, l'épaule, et ensuite les oies et les canards découpés. Après plusieurs heures de cuisson, les parts de confits d'oie et de canard seront rangées dans des jattes en terre cuite, recouvertes de graisse.

Une bonne odeur de « mangeaille » se répand dans la

maison, un bon fumet s'échappe des marmites. Mais il faut sans cesse alimenter le feu avec les boulets de charbon et surveiller la cuisson.

Après le repas de midi bien arrosé, on se remet aux fourneaux et Ernestine prépare les « graillons » ou les « graisserons », c'est un moment particulier. Après avoir sorti le confit de la graisse en ébullition, il reste au fond de la marmite, des petits bouts de viande qui sont récupérés, mis dans des verrines, recouverts de graisse d'oie, de canard, de saindoux et qui, sur une grande tranche de pain de campagne, feront le régal des invités et d'excellents « quatre-heures » tout au long de l'année. Au fil des jours, on prépare les jambons, les boudins noirs, les saucisses et saucissons qui seront stockés et pendus dans le saloir. Thérèse est la spécialiste des pâtés qui fleurent bon les épices et qui après stérilisation dans les verrines, seront mis en réserve dans le garde-manger.

Le dernier jour de cuisine, une fête est organisée pour remercier les participants. Liza sait qu'elle ne pourra plus descendre aux cuisines avant longtemps, profite de ce jour-là et est tout à sa joie. Seule enfant parmi les adultes et étant « la nièce » de la maison, tout le monde est gentil avec elle bien que la « patronne » garde un œil sur elle. Elle peut enfin se mêler à cette conviviale assistance et écouter les histoires qui se racontent autour de la table, elle goûte un peu à tous les bons

plats qui défilent sous son nez. Ça sent bon le pain chaud, la friture, la « charcutaille » et de bonnes odeurs du terroir vous chatouillent les papilles, les saveurs se mélangent et fondent dans la bouche, ce n'est que ripailles et bonne humeur. La fête se poursuit assez tard par des chansons et de la musique. Liza a été se coucher plus tôt, mais elle a fait le plein de souvenirs heureux.

Une semaine avant Noël, on prépare des gâteaux, des friandises, on décore la maison et cette année de 1945, en cette période de liberté retrouvée, c'est la joie qui revient, c'est la fête, tout le monde reprend espoir, la vie reprend ses droits. Ernestine a perdu son petit-fils à la guerre, alors elle a la larme à l'œil et parle du bon vieux temps, bien avant la guerre, quand il était marmot, elle évoque son pitchoun avec tendresse, elle le voit encore courir après les bêtes, il était bien brave pardi, son petit. Les souvenirs de chacun s'envolent, les langues se délient, on passe du rire aux larmes, on se console, on se réjouit, la vie reprend.

Pour Liza, c'est l'attente des vacances de Noël. À l'école règne une grande effervescence et comme tous les enfants, elle aimerait savoir qui est le Père Noël. Dans les petites classes, on dessine, on fabrique des anges en papier crépon, on colle des images, on construit des crèches avec quatre bouts de bois, de la colle, de la mousse, de la paille. Chacun est dans l'attente du grand soir. La maîtresse apprend des chansons de circons-

tance comme « *Petit Papa Noël* » chanté par Tino Rossi sur toutes les radios, « *Mon beau Sapin* » sera chanté en chœur par les enfants pour la fête de l'école.

Puis, les vacances arrivent, Liza traîne dans la maison, dehors il fait froid, elle reste souvent dans sa chambre à contempler de sa fenêtre la chaîne des Pyrénées qui se profile au loin. C'est beau, la montagne respalndit aux quelques rayons de soleil hivernal. Recouvert de neige le pic du Midi d'Ossau qu'elle regarde, lui envoie en cette période de fêtes des ondes féeriques. Assise en tailleur sur le bord de son lit, elle s'invente des histoires de fées, d'elfes ou d'anges. Ces montagnes sont tout ce qu'elle possède, ce sont ses compagnes du soir, chaque fois qu'elle est seule, elle se raconte, elle invente des histoires extraordinaires.

Liza aime scruter le ciel, voir défiler les nuages ou entendre le crépitement de la pluie à travers les carreaux, elle se sent protégée par la nature qui l'entoure. Elle n'a pas d'amis, pas de poupée, pas de jouets, mais elle s'est créé son monde de rêves de petite fille solitaire.

Ce matin de décembre, elle regarde avec émerveillement les cimes enneigées au loin. Elle est heureuse, Thérèse est venue la réveiller, sa tante est partie à Pau faire les derniers achats de Noël. Elle a bu un grand bol de chocolat bien chaud et elle peut courir dans la maison.

Alors lui vient une idée.

Et si je trouvais où se cache le Père Noël, se dit-elle :

Elle descend près de Max : Tu crois qu'il existe-toi ?

Elle s'assied à côté de lui, elle l'aime bien.

Tu sais, il est beau, il est grand, il a une grande barbe blanche.

Max hoche la tête.

Après un moment de réflexion, Liza part explorer la maison. Elle sait qu'un grand sapin a été dressé dans la « grande salle à manger », mais elle n'a pas le droit d'y entrer. C'est une pièce assez vaste, où trône une immense table en chêne massif, un buffet style Louis xv, une cheminée, et une porte vitrée donnant sur un balcon. La pièce est séparée d'un salon par une cloison vitrée coulissante. Ces deux pièces sont réservées aux grandes occasions, aux nombreuses réceptions et aux invités.

Elle traverse le grand hall d'entrée et ouvre la porte, son coeur bat fort, elle pénètre dans la pièce où règne le silence. Une grande nappe blanche recouvre la table, elle regarde le beau sapin montant jusqu'au plafond, pas encore décoré. Elle imagine les guirlandes, les boules, et les petites bougies en cire pendues aux branches que l'on allumera à minuit. Soudain, des pas résonnent dans le hall, elle entend du bruit, vite elle se cache sous la nappe, le coeur battant.

Oncle Jacques est entré pour déposer de grosses bûches dans la cheminée, puis il est reparti, mais Liza par peur

d'être punie reste un long moment immobile, puis elle quitte la pièce et va se réfugier en courant dans sa chambre, au deuxième étage, sous les combles et y restera jusqu'à l'heure du déjeuner.

Cette année-là, elle ne verra pas le vieil homme à barbe blanche. Elle en rêvera encore pendant quelques années. Elle trouvera dans ses souliers une grosse orange, un beau sucre d'orge de toutes les couleurs et un plumier pour ranger ses crayons

Les deux cousines germaines, Anna et Maria sont venues passer ces vacances de Noël à la maison. Elles ont délaissé leurs études respectives, à la fac de médecine et à la fac de pharmacie de Bordeaux. D'habitude, elles ne reviennent chez leurs parents, Jacques et Jeanne, qu'en été.

Liza est en admiration devant ses cousines. Anna est tombée malade l'été précédent, elle a les poumons fragiles. Elle est grande, svelte, de beaux cheveux blonds, son aspect fragile lui confère une aura de mystère, elle est brillante, douce, elle aime comme son père, la nature, elle se consacre à la médecine. Elle est venue se fiancer avec Pierre, un jeune homme du village, étudiant lui aussi à l'école d'ingénieur de Pau. Il est issu d'une famille bourgeoise, il habite un joli petit château à la sortie du bourg. Maria qui est tout le contraire de sa sœur, petite, brune, de deux ans son aînée, est plus austère, plus vive et toujours en action. Maria s'est fiancée l'été précédent avec Germain,

étudiant à la même Faculté qu'elle, fils d'un grand bijoutier. Toujours anxieuse elle attend son arrivée.

Une grande fête est prévue et toute la maisonnée s'active. Le jour des fiançailles est arrivé, un grand dîner se déroule dans la salle à manger qui respendit, on a déposé de magnifiques corbeilles de fleurs blanches tout autour de la pièce et au centre de la table un joli bouquet d'orchidées. Un bon feu de bois brûle dans la cheminée, les chenets bien astiqués luisent et reflètent les flammes et, sur le linteau en marbre du pays, on a aligné de jolis vases en étain. Les invités sont nombreux, les notables du pays, le maire, le préfet, l'institutrice Alice, quelques cousins venus de Bordeaux, les parents respectifs de Pierre et Germain. Anna, la fiancée est radieuse et porte une jolie robe en taffetas bleu pâle, dans ses cheveux blond cendré elle a piqué un œillet rose, elle respire la joie. Les plats défilent, poulets rôtis à la broche, confits d'oie, jambon de Bayonne, pommes persillées et desserts.

À la fin du repas, on passe au salon où Maria et Anna jouent au piano, à quatre mains, une sonate en do mineur de Chopin, suivi d'une mazurka. Tout le monde écoute avec ravissement, les deux sœurs, la brune et la blonde. Puis on offre une splendide bague en diamant à l'heureuse élue et tout le monde félicite les heureux fiancés. Liza est émerveillée et a pu ce jour-là échapper à la surveillance de « Tante Jeanne » et toute à sa joie, elle va rejoindre Thérèse aux cuisines et commence à chanter et à danser devant le personnel

ébahi. «Elle a la danse dans le sang », s'écrie Thérèse.

Anna et Maria resteront fiancées de nombreuses années, jusqu'à la fin de leurs études, par tradition familiale et bourgeoise.

5

À l'école, Liza travaille avec application, c'est une élève attentive, une enfant effacée et tranquille. D'habitude le soir, on vient la chercher en voiture à la sortie de l'école, sa tante ne veut pas «qu'elle traîne» comme elle dit . Désormais, elle rentrera parfois seule, elle vient d'avoir six ans et va faire sa communion privée dans quelques mois. Les jours de classe, à midi, elle va déjeuner à la villa accompagnée par la cousine Alice et toutes deux retournent à l'école pour une heure. Le matin, en arrivant en classe, Alice lui fait faire des dictées ou du calcul mental, avant l'heure de la rentrée. Liza comprend très vite qu'elle doit toujours rapporter à la maison de très bonnes notes, elle n'a pas droit au relâchement, car à chaque fois, des cours particuliers lui seront donnés. En tant que « nièce » du docteur et vétérinaire du pays, on veille à son instruction à tous les instants.

Elle aime Eruri, son village, situé en Vallée d'Ossau en plein coeur du Béarn, les petites rues sont étroites mais fleuries, l'église du XVe siècle, de style ni roman ni gothique, son portail flamboyant se trouve sur la place principale près de l'Hôtel de Ville et c'est un endroit où elle aime se réfugier. Elle rentre le plus souvent par le Pont Romain à la sortie du village, elle longe la rue Escoubet et rejoint la place du Foirail. Elle s'arrête souvent pour regarder les joueurs de pelote basque devant le fronton jouant à la paleta ou au chistera, à côté de l'école des garçons, et rentre à la villa qui se dresse entre les arbres derrière une haie de thuyas et de rhododendrons. Parfois elle va se pendre aux barres de fer où le jour du marché aux bestiaux sont attachés les vaches et les chevaux, et joue au « cochon pendu ». Mais elle doit rentrer vite car elle risque fort d'être punie en cas de trop grand retard.

Bien souvent « Tante Jeanne » l'attend en haut du perron :

« Liza ne traîne pas !

- Liza vient faire tes devoirs !

- Liza va te laver les mains !

- Liza vient faire ta dictée !

- Liza rentre immédiatement ! »

Combien de fois a-t-elle entendu cela ?

Il lui arrive, comme toutes les petites filles, d'être un peu débraillée, avec des chaussures pleines de boue ou

la figure pas très propre, alors « Tante Jeanne » la traite de « soursouille » ou de souillon, alors elle se dépêche d'aller se laver, se changer et revient montrer ses mains et ses ongles propres.

« Voilà ma tante, dit-elle.

- Bon, ça va, maintenant va faire tes devoirs .»

Même quand « Tante Jeanne » ne dit rien, Liza sait qu'elle sera inspectée de la tête au pied d'un seul regard. Ainsi au cours des années Liza restera toujours très réservée, très sage, très obéissante. Ce sera ainsi dans sa nature.

Le samedi et dimanche (plus tard on dira week-end) un rite immuable, semble-t-il a été établi dans la maison. Tout d'abord, le matin, chacun va prendre un bain à l'étage dans la belle salle d'eau recouverte de carreaux de faïence bleue piquetés de petites fleurs, jusqu'à mi-mur, le sol est assorti en carrelage d'un bleu uni. La fenêtre en vitrail donne des reflets pleins de couleurs. Liza aime se couler dans un bon bain chaud, dans la grande baignoire. Elle a un temps à respecter, car toute la maisonnée prend le bain le jour du Seigneur. Les jours de fête, tout le monde va à la grand-messe et revient pour le repas de midi. L'après-midi, chacun occupe son temps à sa guise, mais Liza très souvent, est obligée de rester près de sa tante et son cousin Max, dans la petite salle à manger. Jeanne a l'habitude d'écouter tous les après-midi, excepté en été, des opéras ou opérettes retransmises à la radio. Parfois ce sont des

concerts ou simplement des chansons populaires. Vers treize heures ce sont des musiques d'opérettes sur Radio Andorra, suivie par des chansons espagnoles ou de la musique bohémienne. Il y a « *le quart d'heure des auditeurs* » où passe « *la route fleurie* » de Georges Guétary, ou « Monsieur Carnaval », Tino Rossi chante « *le Chant du Gardian* », en 1943 c'est : « *Ab ! le petit vin blanc* », Suzy Solidor chante « *Lili Marlène* », Lucienne Delyle lance « *Nuages* » de Django Reinhart. En 45 « *Battling Joe* » fait découvrir Yves Montand. Pendant la guerre, les voix de tous les artistes comme Piaf, Maurice Chevalier, André Claveau et plein d'autres apporteront joie et gaieté aux soldats.

Liza sera bercée par une multitude de chansons, elle apprend peu à peu tous les airs à la mode et fera la joie parfois de ses cousines, en mimant et chantant à sa manière, tous ces airs. Quelquefois on l'accompagne au piano dans le grand salon et surtout très jeune, elle sera douée pour la danse, comme si elle avait «le rythme dans la peau» comme dirait Thérèse.

Ces dimanches après-midi ne lui semblent pas trop longs, car elle aime la musique. La seule chose qui lui semble parfois contraignante, c'est de rester longtemps assise et à l'heure du goûter, vers quatre heures, tradition oblige, elle s'empresse bien souvent de filer dans sa chambre ou de rejoindre Thérèse au sous-sol, quand celle-ci n'est pas partie en congés chez ses parents.

Un lundi, elle s'en souvient, en rentrant de l'école, Liza, comme à son habitude, longe la rue de l'abreuvoir puis tourne à droite vers la rue du presbytère et court pour retrouver son ami Loulou, un beau chien de berger qui l'attend tous les soirs devant la maison du père Fourcade, à son retour de classe. Il est souvent seul, les volets sont toujours fermés, Liza s'approche, elle passe sa main dans son épaisse toison blanche si douce, elle lui parle, Loulou s'agite, saute autour d'elle il lui lèche les mains, les joues. Liza et lui se connaissant bien, elle n'a pas peur bien qu'il soit aussi grand qu'elle. C'est une belle bête d'environ 40 kilos haute sur pattes, d'allure imposante et qui n'a jamais jusqu'à ce jour fait de mal. Mais soudain un volet s'ouvre, une voix gronde, le chien se met en arrêt, aboie, effrayant son amie et saute sur Liza et d'un coup de patte lui arrache le bras. Elle ne comprend pas, elle pleure, son bras saigne, elle ne voit rien, elle a mal dans son coeur, son animal préféré lui a fait du mal. Le chien s'est aussitôt retiré et Liza a bien du mal à poursuivre son chemin, elle rentre à la maison en pleurs. Thérèse l'accueille, la console et appelle le docteur Jeannot, le cousin de Liza, qui fait ses visites dans son cabinet, au rez-de-chaussée de la villa. Sa blessure ne sera pas très grave, elle gardera seulement une petite cicatrice sur le bras gauche, la marque d'un croc.

Par contre, elle aura tout de même une punition, quelques lignes à copier, pour avoir « traîné », et ne reverra plus jamais son ami Loulou, le chien a disparu. Plus

jamais elle ne retrouvera un compagnon à quatre pattes aussi gentil et ne saura jamais ce qui a pu lui arriver ce jour-là.

Depuis toute petite, Liza a l'habitude d'être punie car son éducation est très rigide, quelquefois elle a une dictée à faire en plus de ses devoirs, mais le plus souvent elle va directement dans le « cagibi ». Il faut traverser le grand vestibule, prendre le couloir qui mène à la chambre de Jeanne, puis tout au bout se trouve un grand balcon et juste avant, à droite, se trouve la porte des toilettes. C'est une petite pièce carrée qui donne à la fois sur l'appartement privé et sur un réduit carré, obscur, complètement fermé et servant à son tour de passage entre le bureau professionnel de Jacques et les toilettes communes avec l'habitat principal.

Un jeudi après-midi, Liza fait ses devoirs dans la petite salle à manger à côté de Max qui comme toujours est près de la fenêtre dans son fauteuil roulant. C'est la seule distraction qu'il ait, Liza parfois reste seule avec Max et lui lit des histoires. Ce jour-là, elle s'applique à un problème de mathématiques, de baignoire qui se vide et se remplit, elle aime mieux la géométrie, dessiner des figures comme les parallépipèdes, elle aime la géographie et dessiner la carte de France avec ses rivières et ses principales villes. Elle s'applique pourtant et, surtout, elle sait que « Tante Jeanne » va contrôler ses devoirs. Un bon feu brûle dans l'âtre, Liza

regarde les flammes qui caressent de grosses bûches, le feu pétille et parfois quelques braises se détachent et viennent mourir sur le carrelage qui ceint le foyer de cheminée. Au-dessus de la cheminée, sur le linteau en chêne, des kakis, ces succulents fruits orangés sont alignés pour mûrir et se manger à Noël. Il y a également des nèfles qui ne sont pas encore bien blettes, alors il ne faut pas encore les manger car leur goût est amer. Liza tente de grimper sur une chaise pour attraper un fruit, mais elle tombe entraînant dans sa chute, livres, cahiers, paniers, chenets dans un grand fracas qui fait sursauter Max. Arrive Jeanne qui punit Liza pour ses bêtises.

Liza file toute seule dans le « cagibi », elle reste enfermée une bonne demi-heure parfois plus, elle n'a pas peur dans le noir, elle s'assied sur un petit tabouret qui a été mis à dessein pour elle, se raconte des histoires, elle attend. Depuis toute petite, elle a appris à ne pas pleurer, elle laisse s'écouler le temps. Parfois elle a un peu peur du noir, mais très vite elle ferme les yeux et s'invente des personnages et alors son imagination aidant, la peur la quitte. Un jour, elle est enfermée depuis un bon moment déjà, la porte du bureau s'ouvre et son oncle Jacques qui vient de revenir de ses tournées la surprend assise dans le noir. Il l'interroge : «Que fais-tu là, tu as été encore punie !» mais il ne se fâche pas, il la fait entrer dans son bureau, s'assure que la porte qui donne sur les toilettes est bien refermée, et

la fait asseoir dans son grand fauteuil de cuir noir. Puis il lui tend un livre d'images. Parfois il lui achètera des bonbons.

À partir de ce jour, chaque fois qu'elle sera punie, elle retrouvera cette complicité secrète entre son oncle Jacques et elle. Le bureau est vaste, imposant, une immense bibliothèque couvre les murs. Des livres de toutes sortes couvrent les rayonnages, de gros volumes sur la vie des animaux, des ouvrages reliés en cuir qu'elle ne peut toucher, mais « Tonton Jacques » lui apprend les fleurs, les arbres, la nature.

Liza au cours des années lira toute la bibliothèque rose. *Les petites filles modèles* la font rêver, elle rêve de porter de jolies robes de couleur et de beaux pantalons de dentelle comme Camille et Madeleine, elle rêve d'une amie comme Marguerite, *les malheurs de Sophie* la font tantôt rire, tantôt pleurer, elle s'identifie souvent aux héroïnes suivant son humeur. Elle a un coup de cœur pour *Les mémoires d'un âne*, Cadichon ce petit âne si facétieux est un ami fidèle pour les jours de pluie. Plus tard ce seront *Jean qui grogne et Jean qui rit* et *le bon petit diable*, le général *Dourakine* lui fait un peu peur, mais elle l'aime bien, *Gribouille* est trop drôle et tous ces personnages lui sont devenus familiers, la Comtesse de Ségur l'enchantent particulièrement, mais elle aime aussi les contes de Grimm, de Perrault et d'Andersen. À l'école, elle lit parfois Bécassine pendant la récréation, son amie lui prête ses livres, car elle n'aime pas trop jouer

au « ballon prisonnier » ou autre jeu, elle aime mieux lire. Seules les rondes et les comptines l'attirent.

Certains jeudis après-midi, lorsqu'elle n'a pas de devoirs elle va se promener avec son oncle Jacques. Il l'emmène faire ses tournées dans les villages aux alentours dans sa Citroën noire. Il va soigner cochons, vaches, chevaux dans les fermes, parfois aux confins de la montagne. Pour Liza c'est toujours une fête.

Elle aime se blottir sur les sièges de cette vieille voiture, réservée uniquement à l'usage professionnel de son oncle. Il possède une autre traction avant identique, toute neuve, pour les promenades et les voyages familiaux.

Son oncle, seul vétérinaire de la région est respecté, aimé par tous, car en ces temps si troubles d'occupation allemande, il allait parfois très loin, dans les villages isolés pour soigner le bétail si précieux dans les fermes. Il était comme un messenger, apportant quelques nouvelles du bourg, toujours à l'écoute de ses campagnards si chaleureux et il revenait souvent avec quelques jambons, poulets, du beurre et des produits de la ferme en guise de paiement.

Liza est connue, on l'accueille toujours avec gentillesse, «la nièce du docteur» comme ils disent reçoit toujours quelques friandises. Ce qu'elle aime surtout c'est un bon verre de lait chaud, elle aime ces grandes cuisines béarnaises aux poutres apparentes, avec leurs immenses cheminées où se mijotent pendant des heures de

bonnes « garbures », ça sent bon le lard. Tandis que l'oncle soigne les animaux, elle peut courir dans la cour de la ferme, courir après les poules, les oies, regarder les canards dans la mare, cueillir des noix, des noisettes, il lui arrive d'assister à l'éclosion d'un poussin, d'un caneton que la fermière garde dans une boîte à chausures, près du feu de la cheminée. Il n'est pas rare qu'une oie ou un canard traverse la cuisine. En hiver, elle goûte les châtaignes grillées, elle aime regarder les flammes et écouter le crépitement du feu dans le foyer. Un jour cependant elle est restée dans la voiture en attendant le retour de son oncle, l'auto était garée sur la place du petit village d'Artouste perché au flanc de la montagne, tout était silencieux. Au début du printemps se pratique la transhumance, Liza regarde passer les moutons et leurs bergers avec leurs grands bâtons, leur longue capeline pour les protéger du vent et de la pluie. On entend les sonnailles, tous les villageois regardent de leurs fenêtres, passer les troupeaux. Ce jour-là, Liza qui attend dans la Citroën est surprise par des éclats de voix, elle sursaute et, sans le vouloir, elle accroche le frein à main avec son genou et la voiture dévale une petite ruelle en pente pour aboutir dans la cour d'une ferme un peu plus bas. Elle n'a pas eu le temps d'avoir peur, mais elle est un peu « secouée », heureusement un passant a vu dévaler la voiture qu'il connaît et se met à courir, il la rejoint et la console. Il n'y a pas eu d'accident fâcheux, juste une grande frayeur. Lorsque son oncle arrive près d'elle, il est

inquiet bien sûr, mais soulagé de constater qu'il n'y a pas eu de dégâts et que Liza est saine et sauve. Plus jamais elle ne restera seule et surtout cet incident restera un secret entre eux car « Tante Jeanne » ne permettrait plus à Liza ces escapades du jeudi.

6

À sept ans, elle a droit à sa propre chambre sous les toits. Elle est passée de la chambre de sa tante à celle de sa cousine Anna au premier étage. Comme elle avait peur la nuit, Anna partageait sa chambre bleue avec elle. Depuis sa petite enfance, Liza hurlait quand elle était seule dans une pièce et que la porte était fermée. De ce fait, elle a toujours été entourée. Cette année-là elle s'installe au dernier étage. Sa chambre est mansardée, un joli papier peint rose parsemé de petites fleurs bleues tapisse les murs. Sur le lit en fer forgé blanc on a ajusté un petit édredon en plumes d'oie bleu pastel, assorti aux draps et au dessus-de-lit. Un rideau de percale rose cache une petite fenêtre d'où elle voit la chaîne des Pyrénées au loin. Pour son anniversaire, on lui a offert un pupitre de couleur rouge, avec un rabat et un petit tiroir à secret. Une commode a pris sa place entre le lit et la fenêtre pour ses effets personnels. Juste en face de sa « chambrette », se trouve celle de

Thérèse et entre les deux, un immense grenier qui fera le bonheur de Liza les jours de pluie. Elle n'a pas trop le droit d'y entrer, quelquefois la porte est fermée à clef, mais avec la complicité de Thérèse qu'elle aime bien, elle passera quelques agréables après-midi, seule à se déguiser et à découvrir quelques trésors cachés dans de grandes malles. Il y a des jours où les ombres lui ont fait peur, mais elle a fait de ce grenier son royaume secret.

Thérèse lui offre un jour une poupée-chiffon qu'elle a cousue elle-même. C'est la première fois que Liza tient dans ses mains une poupée et tous les soirs elle lui parle avant de s'endormir et tous les matins cache sa « Jeannette » sous son lit. Pendant des mois, elle raconte des histoires à cette amie improvisée, elle raconte ses joies, ses peurs, ses rêves. Elle n'a jamais eu de jouets, tous les ans, elle reçoit pour Noël quelque chose d'utile comme cartable, crayons de couleurs, pantoufles, plumier. Sa « Jeannette » est un sublime cadeau que lui a fait Thérèse mais sa « Tante Jeanne » n'en sait rien.

Un jour en rentrant de l'école, sa tante l'attend sur le perron. Elle a découvert la poupée en inspectant sa chambre pendant son absence. Jeanne était montée, chose rare, jusqu'au grenier et en a profité pour aller chercher une robe de Liza à rallonger. Jeanne depuis toujours coud les robes et les jupes de Liza dans les habits de ses grandes filles par économie. La lingerie se

trouve au premier, c'est une vaste pièce, lumineuse, une immense armoire occupe un mur, une machine à coudre Singer à pédale trône au milieu de la pièce, une table à repasser se dresse au fond, c'est là que Jeanne confectionne tous les habits de Liza. C'est ainsi qu'elle a trouvé sa poupée. Elle n'est pas contente du tout, elle gronde Liza car elle a caché la vérité, Jeanne lui a toujours inculqué dans son éducation de ne pas mentir ou dissimuler. Liza explique tant bien que mal que c'est un secret entre elle et Thérèse. Mais elle sera bien punie, sa poupée lui sera confisquée pendant un mois et Thérèse sera réprimandée elle aussi. Cependant, cette tendresse depuis longtemps partagée entre Thérèse et Liza restera toujours dans leurs cœurs.

L'hiver 47, tandis que le monde change, que la grève sévit aux Usines Renault avec l'arrivée du parti communiste français et que la France sort de la guerre, Liza qui n'a pas souffert de privation dans son petit village, va connaître la rigueur des hivers en montagne. Il fait très froid, la neige est abondante. Pendant une semaine, elle ne pourra pas aller à l'école, alors elle reste presque toute la journée dans sa chambre à regarder de sa fenêtre ces chères montagnes enneigées. La maison est isolée, les routes ne sont pas praticables, Jacques ne sort qu'en ski. Vêtu d'une grosse gabardine fourrée, d'un pantalon de velours côtelé marron, chaussé de grosses chaussures de montagne, coiffé d'un bonnet de fourrure, bien emmitoufflé il est le seul à sortir de la

maison. C'est lui qui se charge d'aller chercher du bois sec dans la grange et de veiller sur le poulailler. Liza passe des heures à côté de Max. Tous les deux regardent ce paysage immaculé et Liza commente avec vivacité tout ce qu'elle voit au-dehors : la cour gelée, les arbres recouverts de givre, les gouttelettes d'eau qui pendent aux arbres, là-bas un oiseau tout transi qui cherche un abri et quelque nourriture. Oh ! elle aperçoit « Tonton Jacques » qui éparpille des miettes de pain dans la cour et dépose des petits morceaux de lard près du nichoir aux oiseaux. Pour passer le temps elle dessine et colorie puis montre ses œuvres à son cousin Max qui approuve de la tête. Jeanne a déposé sur les genoux de Max une couverture supplémentaire pour qu'il ne prenne pas froid. Liza lui remonte parfois sa couverture qui glisse. Lorsque « Tonton Jacques » revient de ses sorties, il s'assied au bas des marches du petit escalier de la cuisine, prend un petit peu de graisse et recouvre ses brodequins et ses chaussures de montagne d'une fine couche de gras pour assouplir le cuir et garder en état le plus longtemps possible ses souliers. Il le fait toujours lui-même, ainsi que pour ses grosses bottes qu'il met par temps de pluie.

Cet hiver-là, on installe une salamandre dans le vestibule. C'est pour tout le monde un petit événement, car il n'y a pas encore de chauffage central dans les maisons à cette époque. L'achat de ce poêle est pour la maison un lourd investissement. Un long et gros tuyau

traverse les étages jusqu'au toit donnant de la chaleur. Jusqu'à ce jour, seules les pièces du rez-de-chaussée tel le salon et les salles à manger bénéficiaient d'une cheminée. Toutes les chambres ont toujours été sans chauffage. La salamandre sera tout l'hiver alimentée par de gros boulets de charbon de bois, nuit et jour, afin de garder un peu de chaleur dans la maison. Cependant à tour de rôle, le personnel monte près du poêle des seaux de charbon que l'on a stocké dans la souillarde. Cela fait un travail supplémentaire, mais tout le monde est content. Liza va souvent regarder le rougeoiement des flammes qu'elle trouve joli, à travers la porte en mica.

Au-dehors, la neige tombe toujours à gros flocons, Liza regarde à travers les vitres de la salle à manger, près de Max, cette nappe immaculée qui recouvre tout le jardin, on voit à peine les arbres, quelques gouttelettes pendent ça et là, transparentes comme du cristal. Les toits tout blancs lui font penser à une jolie carte postale de Noël. Quelques oiseaux viennent se poser sur le bord de la fenêtre, quémendant quelques miettes de pain. Elle ne bouge pas pour ne pas les effrayer et elle s'empresse d'aller chercher à la cuisine un morceau de pain. À son retour, elle ouvre la fenêtre et l'émiette sur le rebord. «Il fait froid» dit-elle, les oiseaux aussi doivent avoir froid.

Puis elle va se réfugier dans sa chambre et depuis son observatoire, elle admire les montagnes au loin couvertes de neige, tout à l'air si calme, si serein, la

nature est comme figée. Ses chères Pyrénées lui offrent un spectacle grandiose. Elle a envie de les dessiner, elle prend un cahier et esquisse quelques traits, mais insatisfaite elle prend un livre. Tout d'abord, elle regarde des images de montagnes et de nature dans une encyclopédie pour enfant qui trône sur son pupitre et enfin elle se plonge dans l'histoire de Gaud qui assiste au retour de Yann Gaos et des autres, décrits par Loti dans « *Pêcheurs d'Islande* ». Parfois elle lit et relit l'histoire de « *Ramuntcho* », enfant du pays qui part en expédition de l'autre côté de la frontière en Espagne et fait toutes sortes de rencontres.

À la radio, elle apprend la première ascension de la face ouest du pic de Vignemale et l'installation de l'observatoire du Pic du Midi d'Ossau, elle rêve de randonnées dans la neige. Elle est trop petite pour cela, mais elle a vu (dans les livres) des photos de ce plus haut sommet des Pyrénées et l'image du glacier qui le couronne. Elle a appris qu'une femme en 1838 a réalisé l'ascension de ce pic, elle s'appelait Lady Lister, ça fait rêver Liza. Elle a toujours eu une attirance pour la montagne et elle est devenue une vraie montagnarde aimant grimper, marcher toujours plus haut.

Puis, au bout d'une semaine, elle retourne à l'école, quelquefois sur un traîneau, car cette année, la neige est abondante, il est tombé plus d'un mètre de neige sur les hauteurs tout près. Le village est isolé et l'on a dû

déblayer quelques chemins à coup de pelles. Dans les ruelles en pente, les enfants font de la luge, imprudents mais si joyeux. Dans la cour de l'école, Liza prend du plaisir à jouer aux boules-de-neige avec ses camarades, ou faire un bonhomme de neige, sans oublier de l'affubler de son écharpe, de préférence rouge, d'un bonnet et de son balai. Le nez sera représenté par une grosse carotte rouge.

En classe, elle apprend des chants de Noël comme « *Mon beau sapin* » ou « *Vive le vent* » et quelques récitations qu'il faut savoir par cœur. *Le Cancre* » et, « *Pour faire le portrait d'un oiseau* » de Jacques Prévert, « *Le Printemps* » de Charles d'Orléans : « *Le temps a laissé son manteau de vent, de froidure et de pluie...* » Liza a une préférence pour « *Le Cancre* » de Prévert : « *Il dit non avec la tête, mais il dit oui avec le cœur ...* »

À l'école, elle a dû réciter « *Le Cor* » d'Alfred de Vigny. « *J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois* »

Tout l'hiver au souper de bonnes soupes sont servies, garbure du Pays Basque, soupe au lard, soupe au piment, soupe aux choux avec ajout de morceaux de confit d'oie ou de canard. Les hommes font chabrot à la fin du repas. C'est une tradition du sud-ouest : on verse une bonne rasade de vin rouge dans le reste de soupe et l'on boit ce mélange sans même l'aide d'une cuillère. Liza sait qu'un « cabrol » est un petit chevreau qui se nourrit volontiers en lapant le lait dans une écuelle.

Les piments rouges sont rapportés d'Espelette au Pays Basque, ce joli petit village où dans chaque maison, dans chaque ferme, on cultive ce piment. Elle se souvient que sur tous les balcons, toutes les fenêtres, des chapelets de piments sont accrochés tout du long, tapissant les murs des maisons d'une belle couleur rouge. Tous les ans, on fait sécher les piments et on les mouline, pour en faire une poudre qui sera conservée dans des pots en grés, au-dessus de la cuisinière, et épïcera toutes les soupes à la place du poivre.

Liza aime beaucoup les petits piments verts, très forts, cultivés dans le jardin potager, servis frits ou en omelette. Elle aime le piquant, mais parfois ça la fait tousser et ses yeux pleurent.

« Tonton Jacques » lui a aussi montré des photos de « pottok » d'Espelette. Le « potioc » (prononciation basque) est un petit cheval, pas très grand, très résistant au climat rude des montagnes, un peu sauvage. Il ressemble plutôt à un poney, se dit Liza. Elle aime bien son pelage roux et sa longue crinière qui lui cache les yeux. Tous les ans une foire aux « pottok » se déroule à Espelette fin janvier, et quelquefois son oncle s'y rend.

Le soir, à la veillée, Jeanne, Jacques, Max et Liza, après le souper, se réunissent autour de la cheminée. Un bon feu brûle qui les réchauffe, Jacques reste souvent à sa place de table, dos à la cheminée, profitant de la soirée pour lire quelques revues. Jeanne prend son tricot ou

parcourt un journal. Liza aime faire griller des châtaignes dans une poêle trouée accrochée à la crémaillère. Alors, le feu pétille et elle se brûle un peu les doigts à décortiquer ces marrons qui fondent sous la dent. Les bouts de doigts se noircissent de fumée. Parfois, Jeanne lit une histoire à haute voix. Liza le plus souvent finit par s'endormir à la chaleur du feu. C'est alors Thérèse qui, avertie par une petite clochette, vient la chercher et la mettre au lit.

Au printemps, les beaux jours reviennent, la campagne est belle, les arbres reflleurissent, les pommiers roses, les poiriers et les cerisiers blancs, forment comme de jolis bouquets de toutes les couleurs. Dans les jardins et les plates-bandes, les primevères apparaissent. C'est le temps où « Tonton Jacques » invite des étudiants dans son verger pour la taille et le greffage de ces poiriers. Il cultive de nombreuses variétés de poires. Sa préférence va à la « Passe-crassane », mais il a planté aussi des variétés comme les « Guyot », les « Beurre Hardy » et les « Williams ». Ces jours-là, Liza est un peu à la fête, un repas est donné pour eux dans la grande salle à manger. Alors, on lui réserve une place au bout de la table, bien droite sur sa chaise, les deux poings fermés sur la table, elle écoute parler son oncle de culture fruitière.

Les vacances de Pâques approchent. Liza va souvent se réfugier dans le grand jardin potager ou au fond du

verger près d'un vieux noisetier, son endroit favori. Près du mur d'enceinte qui sépare la propriété d'un petit chemin vicinal menant jusqu'au boulanger du village, elle se réfugie là pour être tranquille. Liza passe bien souvent ses après-midi d'été à lire ou écouter les oiseaux. C'est amusant de deviner quel est l'oiseau qui chante tout près. Elle va donner à manger aux poules dans le poulailler et parfois elle va ramasser les œufs frais. Le coq, roi de la basse-cour lui fait parfois des frayeurs, elle préfère les poules blanches à crête rouge du Gâtinais, les petites poules noires, « naines de Caussade » qui aiment tant la liberté et vont picorer le tas de fumiers au fond du verger, et les « Gasconnes » de taille moyenne aux oreillons rouges. Elle passe de longs moments à admirer le paon qui se pavane et fait la roue, au plumage chatoyant bleu et vert qu'il déploie en éventail quand il fait sa cour.

Quelquefois, elle préfère discuter avec le jardinier dans le potager. Elle le regarde semer les haricots, planter les salades, aligner les fraisiers, tailler les groseilliers et les framboisiers. Elle aime courir dans les allées bien tracées, droites et larges, et arroser les plants. Elle va puiser l'eau à la pompe qui, à l'entrée du jardin, est cachée par une petite haie de thuyas bien taillés au carré. Elle y retrouve souvent Grisou le petit chat de la maison, faisant la sieste, couché en rond à l'abri du soleil. Elle aime énormément les chats, elle en a toujours vu courir dans la villa.

L'été, il faudra cueillir les petits pois, les haricots verts,

les carottes pour en faire des conserves pour l'hiver. Les fruits récoltés seront mis en bocaux stérilisés et viendront compléter le garde-manger. Au moment de la cueillette des fraises et des framboises, elle se faufile souvent dans le jardin et se barbouille de fruits rouges. Elle aime les bonnes tartes de « Tante Jeanne » qui souvent les prépare elle-même, une bonne odeur de pâtisserie flotte dans l'air. Pour son goûter, tout au long de l'année, Liza aura des tartines de bonnes confitures faites maison de fraises ou de gelées de groseilles qui feront son régal.

Le jour de Pâques, des œufs en chocolat sont cachés dans le jardin. Elle a eu cette année une invitée. Le dentiste du village et sa femme ont été conviés au repas dominical. Leur fille Élodie, un peu plus jeune que Liza est présente. Timidement Liza s'approche d'elle et la prend par la main pour lui faire visiter la maison. C'est la première et la seule fois qu'elle fera monter une amie dans sa chambre. Ses trésors ne sont pas nombreux, mais, avec fierté, elle lui montre ses livres et ses dessins.

Puis elles vont ensemble chercher les oeufs dans le jardin. Liza donne à Élodie tous ses chocolats car elle la trouve mignonne et désire s'en faire une amie. Élodie sera gentille à l'école avec elle, mais ne reviendra pas jouer à la maison. Liza se demandera toujours pourquoi elle ne peut avoir d'amies chez elle. C'est peut-être une histoire de grandes personnes. Elle vit depuis sa

petite enfance au milieu de gens âgés et d'adultes. Jamais sa tante n'a accepté de la voir avec les jeunes du village. Elle n'est pas triste pour autant, car elle aime bien quand même se retrouver seule.

Par contre l'été au retour d'Anna et de Maria, elle est très souvent entourée de jeunesse, de filles et garçons de vingt ans, amis de fac de ses cousines. Tout l'été, ce sont de charmantes fêtes organisées au premier étage de la villa. Une pièce entière leur est consacrée. Un phonographe est installé au fond de la salle, elles ont ramené des airs à la mode. Le plus souvent elles organisent des après-midi de danse et de musique. Anna convie souvent Liza à la fête. Comme elle danse bien, elle se souvient que dès l'âge de cinq ans, Anna la faisait monter sur une table et la faisait valser toute seule. Elle a pris l'habitude de danser avec tous ces étudiants, elle aime bien. Elle fait toujours rire son auditoire, mais toute à sa joie de danser, elle n'y voit pas de mal.

7

Maritza a 15 ans, elle est brune et juste un peu rondlette pour son âge mais avec une élégance naturelle, de grands yeux noirs, les pommettes saillantes, la bouche bien dessinée, c'est une adolescente vive, espiègle et surtout très déterminée dans tout ce qu'elle fait. Elle s'apprête à fêter son départ du Lycée de Jeunes Filles de Nay avec ses meilleures amies.

Elle est interne depuis 5 ans dans ce pensionnat tenu par les Sœurs Ste Augustine. La discipline est stricte, mais elle se sent bien, elle s'est fait de nombreuses amies de toutes conditions sociales. Elle a même une préférence pour certaines camarades venues du monde rural. Sa meilleure amie habite un village isolé dans la montagne, ses parents sont fermiers et elle apprécie sa simplicité, sa bonne humeur et sa joie de vivre malgré les difficultés de vie de ses parents. Au contraire, Maritza est élevée dans un milieu bourgeois, chez sa

« Tante Manou » depuis le début de la guerre à Biarritz. Tous les quinze jours, elle va passer le week-end dans la villa Beauséjour. C'est une magnifique demeure, dans un quartier chic, donnant sur une grande avenue. Son oncle et sa tante qui sont tous les deux dans l'enseignement, à chacun de ses retours, contrôlent son carnet de notes et veillent à son éducation. Elle ne reste jamais bien longtemps chez eux. Pendant les vacances de Noël ou de Pâques, il lui arrive de rester à la pension, parfois elle part passer les fêtes chez une cousine ou une tante et aux grandes vacances, elle est envoyée en colonies.

Elle a obtenu son BEPC et a demandé à son père de la laisser finir ses études auprès de lui, en Dordogne. Après quelques hésitations, il a accepté et elle fête avec bonheur son départ du collège.

Elle a revêtu une jupe plissée bleu marine, un pull assorti et garni d'un col Claudine, elle porte des socquettes blanches et ses nouvelles chaussures à semelles compensées de bois en vogue cette année-là. Elle laisse ses souvenirs d'internat et distribue à ses amies les plus fidèles quelques colifichets et des cartes postales.

Sa maigre valise contenant son uniforme de pensionnaire, blouse en vichy bleu, deux gros pulls tricotés par la « Tante Manou », un béret bleu marine obligatoire pour les sorties du pensionnat, une jupe plissée grise et ses livres et ses cahiers d'école. On vient la chercher en

voiture et elle prend le chemin de Biarritz où l'attendent sa tante Manou et son oncle Émile.

Elle aura encore quelques jours de vacances sur la grande plage, elle aime se baigner, elle va retrouver une amie d'enfance qui habite à côté de la villa Beauséjour et avec laquelle elle partage ses secrets. La voici partie en escapade jusqu'au bord de mer. Elles traversent le parc municipal qui descend jusqu'à la plage des Basques, elles s'arrêtent à la pâtisserie pour acheter des macarons et rejoignent la mer. Elles passeront une partie de l'après-midi à regarder les premières élégantes qui arpentent la plage devant le casino.

Depuis la période d'avant-guerre jusqu'aux années 50, la mode a pris de l'essor. Cependant pendant l'occupation, les femmes de la campagne sont habillées de noir, les restrictions se font sentir, les tickets de rationnement (pain, huile, beurre) bons pour vaisselle, linge, tissus et laine sont en vigueur. Toute la France tricote et les grand-mères filent parfois la laine à la campagne. Chacun se débrouille comme il peut. Mais la mode dans les années 46 va raccourcir les jupes, les bas de coton remplacent les bas de rayonne, mais ceux de soie sont réservés aux femmes qui ont une bonne situation financière. Les jeunes filles portent des socquettes et certaines femmes se teignent les jambes et se font un trait au crayon pour imiter la couture du bas.

Pour ces adolescentes, c'est un spectacle étonnant et ravis-

sant. Elles s'esclaffent à la vue de « bibis » à voilettes ou à plumes, tout les réjouit. Sur la plage, les estivants se dorent au soleil, les enfants font des châteaux de sable, d'autres jouent au volley-ball, les vacanciers sont de plus en plus nombreux depuis 1939 avec l'arrivée de l'automobile dans les foyers modestes et les congés payés. Après 1945 les femmes se font de plus en plus coquettes, le maillot de bain près du corps, d'une pièce, court et collant, dessiné par Coco Chanel en jersey de laine ou de coton, rayé bleu et blanc est encore en vogue. Mais l'apparition du bikini en cette année 48 fait fureur.

Dans quelques jours, Maritza prendra le train pour rejoindre son père Jean. La fin de ses études se fera désormais auprès de lui. Elle quitte cette maison où elle a passé des années de guerre, à l'abri de soucis matériels mais sans tendresse, sans affection.

Elle se souviendra de son oncle Mimile qui a toujours peur d'arriver en retard, trafiquant les pendules. Pourtant, très souvent la maisonnée finit par rater un train ou un car, croyant être en avance.

Elle a effacé de sa mémoire le souvenir de sa communion, car son cousin germain a eu ce jour-là le plus beau cadeau et les honneurs, tandis que Maritza se contentait d'une petite médaille à quatre sous. Mais il ne fallait surtout pas se plaindre dans ce temps-là, ne pas répondre, juste accepter d'être « nourri » et élevé décemment.

8

Depuis des années, pendant les grandes vacances, Liza accueille avec joie ses cousins germains. Paul, André et Marinette viennent passer l'été dans la maison natale de Jacques, à Bielle, petit village sur la route du col d'Aubisque, à une quinzaine de kilomètres. Ils habitent Bordeaux avec leur maman qui est veuve.

Tous les dimanches, ils arrivent à bicyclette pour le repas de midi à Iruri. Liza aime particulièrement son cousin Paul, du même âge qu'elle et le retrouve tous les ans avec bonheur. Liza et Paul se sentent les moins aimés de tous les cousins en général, aussi une complicité est née entre eux deux. On privilégie le frère aîné André de santé fragile depuis son enfance, il est distant, effacé, secret, mais bon élève et considéré comme le « pilier » de famille malgré ses 17 ans, depuis la mort de son père. La petite sœur Maïna la préférée, très intelligente, très douée faisant la fierté de sa maman et de

tous, est très jolie, joue à six ans du violoncelle, mais Liza la trouve très capricieuse. Maïna partage très rarement ses jeux avec les autres, elle est plutôt solitaire, n'aime pas salir ses jolies robes, Liza qui a toujours été habillée « pratique » pense qu'elle est trop précieuse et n'ose pas trop s'approcher d'elle.

Un dimanche de ce mois de juillet de 1948, la maison est pleine de monde, on accueille les cousins de Paris, accompagnés de leurs parents pour quelques jours. Liza cette année aura beaucoup de compagnie, mais pas toujours très bonne pour elle. Jean-pierre a 14 ans, Marie-Anne 12 ans et Denise, à peine cinq ans. Ce sont les cousins de la « ville », très sûrs d'eux, ignorant les plaisirs simples de la campagne.

Le repas dominical est très animé, heureux de se retrouver, oncles, tantes, cousins, frères et sœurs forment une joyeuse assemblée. « Tante Jeanne » sonne la bonne pour servir. Elle place tous les enfants en bout de table avec la recommandation de bien se tenir. Liza a l'habitude, les deux poings sur la table, le dos droit, elle reste bien sage. Le repas ce jour-là paraît bien long, et tous les cousins germains attendent avec impatience le dessert et surtout le moment de quitter la table et d'aller jouer ensemble dans la cour. Mais il n'est pas question de se lever avant d'avoir l'autorisation des parents. Enfin au bout d'une heure ou plus, tout ce petit monde se retrouve dehors. Les enfants volubiles

font le récit de leurs années respectives d'école. Liza n'ose pas parler tant elle écoute les récits de ses cousins de la ville. À sept ans, elle comprend qu'elle est la seule à porter encore des tabliers noirs, garnis d'un galon rouge ou bleu pour aller à l'école. Elle n'a pas la chance d'avoir de jolis souliers, elle porte toujours des galoches de bois, sauf le dimanche. «Heureusement aujourd'hui j'ai mes souliers vernis noirs », se dit-elle, elle se sent de plus en plus intimidée avec ses robes foncées. Mais bien vite, sa joie revient, Paul la prend par la main et l'entraîne vers l'étable où l'on engraisse l'hiver les oies et les canards. Il y a là deux stalles pour les chevaux malades et une pour une vache à soigner si besoin est. Les voilà tous deux en train de grimper par une échelle en bois au-dessus, dans la réserve à foin, ils ont trouvé une place pour s'amuser à l'abri du regard des autres. Paul et elle passent de longues heures à se raconter des histoires, tandis que les autres enfants jouent à chat perché, à cache-cache ou à la marelle. Le lendemain, il reste dans la maison ses cousins de Paris. Ils enferment Liza dans la salle de bain pour lui faire une blague, elle ne pleure pas, elle attend longtemps que l'on vienne la délivrer et c'est sa « Tante Jeanne » qui finit par la dénicher vers midi, mais Liza ne veut pas dire comment elle a été enfermée, alors, elle est privée de dessert. L'après-midi, une promenade en voiture est prévue jusqu'au col d'Aubisque. On installe Max dans la Citroën de « l'oncle Jacques » où prennent place Jeanne et Denise, la petite cousine, et la voiture des cousins de Biarritz

suit. Au dernier moment, Liza est invitée à monter dans la voiture, mais elle refuse obstinément, «pourquoi » lui demande-t-on. Pourquoi ne veux-tu pas venir, insiste sa tante Jeanne ?

Liza est assise sur les marches du perron et reste là, sans rien dire, le cœur gros. Elle ne cédera pas à l'envie de les suivre, elle est un peu têtue malgré tout, mais surtout elle n'a pas envie de servir de souffre-douleur à ses cousins. Elle se réfugie dans sa chambre et pleure en silence un petit moment puis retrouve vite ses amis les livres et la solitude à laquelle elle est habituée depuis toujours.

Elle se souvient que l'été précédent elle les avait suivis en promenade à travers champs. En juillet, c'est la pleine saison des foins, les paysans travaillent dur pour récolter le blé et le maïs. De grosses gerbes de blé jonchent les prés, de grosses meules de foin sèchent au soleil en attendant d'être stockées dans les greniers pour l'hiver. Liza aime la campagne, l'odeur du foin, et pour une fois elle suit ses cousins germains. Les voilà partis presque en file indienne du plus petit au plus grand. C'est André qui prend les devants, ils traversent le foirail, passent au-dessus d'un muret et se retrouvent dans un petit chemin de terre bordé de mûriers, d'églantiers et de noisetiers. C'est en flânant qu'ils ramassent mûres et noisettes, Maïna la plus petite se barbouille de jus, sa petite figure est toute noire, Liza cueille des noisettes et quelques fleurs au bord du

chemin, mais il faut activer, car les plus grands marchent vite et les petits Parisiens respirent à pleins poumons l'air de la campagne tout en discutant. Ainsi durant des heures, ils passent à travers les barrières, courent dans les champs, se cachent derrière les meules, c'est la joie, mais peu à peu s'engagent des bagarres entre eux et ils finissent par se poursuivre à travers les champs de blé fraîchement coupé. Les enfants commencent à être fatigués, saoulés par le bon air de la montagne toute proche.

Soudain une grosse voix se fait entendre, on entend au loin un chien de berger aboyer, car un paysan qui passait par là vient de les apercevoir. Alors, pris en défaut, les enfants courent un peu dans tous les sens, se dispersent et s'enfuient, abîmant au passage quelques meules de foin, quelques bottes de paille. Ce fut une course folle jusqu'au village, ensuite il fût décidé de ne rien dire de peur d'être grondé. Liza est prise à parti et on lui fait promettre de se taire : « Croix de bois, Croix-de-Fer ». Ce soir-là, tout le monde a bien dormi. Cependant, le cultivateur avait, semble-t-il, reconnu Liza, la nièce du docteur, et un jour bien après le départ de ses cousins, elle a fini par dire la vérité et c'est elle qui a été punie par « Tante Jeanne ».

Tous les ans au mois de juillet un peu avant les grosses chaleurs, il est prévu de passer une journée à Lourdes pour Max. Un panier pique-nique est préparé pour le déjeuner de midi, œufs durs, jambon, fromage et pain cuit dans le

grand four de la maison, une tarte aux pommes ou aux fraises sera le dessert. La route est belle, il fait beau, Liza admire le paysage. Elle connaît bien la route : on passe à Bielle, à Laruns, on arrive à Bétharram puis enfin à destination par la vallée d'Ossau. La route est escarpée à flanc de montagne, où coulent des torrents et des cascades venant des glaciers encore couverts de neige : on entend le clapotis de l'eau qui rejaillit sur les rochers, et au loin, on entend les clochettes des troupeaux dans les alpages. Le soleil éclaire en bas la vallée. Jacques cherche un coin d'ombre, gare la voiture et fait une pause au bord du gave de Pau. Ce ruisseau un peu en aval de Lourdes prend sa source au cirque de Gavarnie et va se jeter dans l'Adour à Peyrehorade dans les Landes, il est alimenté par l'eau du gave de Gavarnie et du Bastan et par la source de la grotte miraculeuse. Pour l'instant, Liza se rafraîchit au bord de la rivière et tente d'attraper, entre deux cailloux, une truite dans l'eau claire et cherche à voir les saumons qui retournent vers l'amont. Puis on repart afin d'arriver pour le déjeuner auprès de la grotte de Lourdes.

Jeanne installe Max dans sa chaise roulante près de la grotte miraculeuse, où de plus en plus de pèlerins qui viennent déposer leurs cannes et leurs béquilles. Au-dessus dans la Basilique, une messe se termine et l'on entend les chants religieux résonner en échos. Liza aime bien la maison de Bernadette Soubirou, elle est toute petite près de la grotte de Massabielle où elle a eu ses apparitions en 1858.

L'après-midi Liza partira avec son oncle visiter les grottes de Bétharram, ils s'installent sur une petite barque pour une promenade qui les ramènera jusqu'à l'entrée de Lourdes à travers les souterrains. Oncle Jacques lui explique la différence entre stalactites et stalagmites, elle essaye de deviner les formes, elle admire les couleurs. On entend le clapotis d'une source, les murs ruissellent jouant avec les reflets des lampes qui éclairent les galeries. Parfois Liza frôle la paroi lui donnant le frisson. Il y a plusieurs galeries sur différents niveaux, mais pour ce jour-là la promenade en barque lui semble suffisante. C'est pour elle une agréable escapade.

L'année passée, elle avait fait le chemin de croix de Bétharram et a retenu l'histoire. À l'origine c'était un sentier surplombant le sanctuaire de Notre Dame du calvaire, il y avait une seule croix en bois au sommet de la colline qui s'est abattue après une tempête et qui s'est relevée d'elle-même dans une lueur éblouissante. Puis au cours des siècles la Vierge a prodigué grâces et miracles, on en relate quatre-vingt-deux entre 1620 et 1642 : aveugles, paralytiques, cancéreux, noyés sauvés des eaux, tous délivrés de leurs maux. Ces sauvetages donnent alors naissance à une jolie légende : la jeune fille tombée dans les eaux du gave tout proche est sauvée par la Vierge qui lui tend un rameau, d'où le nom de N.D. du Beau-Rameau, qui en béarnais, se dit Bétharram. Le calvaire a été ensuite construit par Saint Michel

Garicoïts et comprend quinze stations dont les bas-reliefs sont d'Alexandre Renoir. Liza se remémore les principaux : trahison de Juda, la flagellation, le couronnement d'épines, Jésus portant sa croix, le crucifiement, les Trois Croix avec Jésus au milieu, la mise au tombeau et la Résurrection. Elle en a oublié sans doute un ou deux. Il lui manque, Jésus devant Caïphe, la condamnation à mort, les femmes de Jérusalem, la descente de la croix. Liza pourtant n'oublie pas Notre Dame du Calvaire, elle trouve cette madone délicate et fine, son visage la trouble et elle rêve qu'elle la prend par la main pour l'emmener tout en haut des montagnes, là où le ciel est bleu.

Liza aime beaucoup escalader la montagne et se promener sur les hauteurs, pour elle, cela constitue ses vraies vacances d'été et souvent elle part avec oncle Jacques en randonnée. Elle rêve souvent de faire l'ascension du Pic du Midi d'Ossau avec les grands. Très souvent son oncle se rend au Tourmalet ou au Col d'Aubisque pour vacciner les troupeaux de moutons ou de vaches dans les alpages. Alors, Liza part avec lui passer la journée à la montagne. C'est toujours pour elle une grande joie en même temps qu'une bonne après-midi de plein air. Depuis toujours Liza est une enfant solitaire car on ne lui permet pas d'inviter des amis à la villa, elle ne fréquente personne en dehors de l'école et ce qu'elle aime surtout c'est la compagnie de Jacques qui est le seul avec Thérèse à être gentil et à lui donner de l'affection.

Un été, au mois d'août, elle s'en va avec « Tonton Jacques » au Col d'Aubisque pour vacciner les troupeaux dans les alpages. Durant une partie de la matinée, elle reste avec lui près des bergers et des moutons. Liza écoute les sonnailles du troupeau, au loin une cascade fait entendre son chuintement et la brume recouvre encore les sommets de la montagne, mais le soleil apparaît à travers la rosée. Le ciel se charge soudain de petits nuages, l'air se rafraîchit. Bien vite le soleil éclate dans un ciel bleu azur, la chaleur monte, la journée s'annonce sous les meilleurs auspices. Pourtant, le temps en montagne est toujours incertain et change très vite.

Elle va s'abriter du soleil dans le « cuyala » (cabane du berger) avec ses murs en pierres sèches et son toit pentu en ardoise. Le berger habite tout l'été cet abri et il fabrique des fromages avec le lait de chèvre. Parfois on lui offre du lait caillé ou de l'Ossau Iraty, ce fromage du pays. L'habitat n'est pas bien grand, mais il y a un bon lit dans un coin avec son matelas de paille et une grosse couverture en poil de chèvre. Un petit réchaud à gaz, une ou deux écuelles en bois, un bon couteau à cinq lames bien tranchantes, indispensables au berger, lui permettent de s'alimenter. Dans un recoin de gros bâtons de berger qui servent à mener le troupeau donnent une touche intime à l'habitat, car chaque berger grave ses initiales ou y fait des dessins personnalisés. Une gourde en cuir de vachette, cousue main, garde l'eau fraîche ou le vin, et une immense sacoche en cuir est

pendue à un clou ainsi qu'un béret et un parapluie. Puis au début de l'après-midi, Jacques laisse Liza à ses amis carabiniers, juste à la frontière espagnole et s'en va sur l'autre versant soigner d'autres animaux. Tout le monde la connaît depuis des années. C'est une belle journée d'été, elle s'amuse tout d'abord avec un petit chien qui gambade sur l'esplanade et puis arrive un gros berger des Pyrénées, si gentil avec ses yeux doux. Il lui fait fête, il est seul, sans doute que son maître n'est pas si loin. Comme s'il la comprenait, ce gros « nounours » reste près d'elle et lui tient compagnie. Elle a l'habitude de rester seule et ne voit pas le temps passer, le soleil est encore haut dans le ciel, il fait très beau, la montagne l'attire et surtout elle aperçoit de délicates fleurs bleues et mauves un peu plus haut, au flanc du coteau, alors suivie du berger blanc, elle grimpe. Elle s'émerveille devant les asters violacés des Alpes, les iris sauvages, les colchiques si fragiles et les violettes si timides. Elle aime les fleurs de montagne, elle a appris à l'école qu'il ne faut pas les cueillir, mais elle grimpe de plus en plus haut à la recherche de quelques nouvelles espèces qu'elle ne connaîtrait pas. Puis elle a envie de trouver un edelweiss, elle sait que ça pousse très haut dans la montagne, et que c'est assez rare, mais, surtout, on lui a raconté que ça portait bonheur. La voilà partie en escalade, elle marche sans se rendre vraiment compte du temps ni de la distance. Plusieurs heures passent et le soir tombe, elle frissonne et commence à avoir peur. Elle est perdue dans cette

immensité si pure. Au bout d'un moment, elle se sent un peu fatiguée et s'assied dans un refuge et finit par s'assoupir. Finalement, plusieurs heures après, elle sera recueillie par les carabiniers espagnols, qui prévenus de sa disparition à la frontière la retrouveront et la ramèneront près de son oncle. Cette fois-là, elle était passée sur le versant espagnol dans sa quête de fleur. Elle ramènera cependant un bel edelweiss trouvé tout là-haut et caché dans une de ses poches. En rentrant, elle glisse cette magnifique fleur entre deux pages d'un livre pour la faire sécher et ce sera pour elle pendant longtemps une sorte de talisman qui, croit-elle, lui porte chance.

Le soir, tout au long des vacances, elle a l'habitude après le souper, d'aller rejoindre Jacques sur la grande terrasse de la villa face à la chaîne des Pyrénées. Ils restent des heures côte à côte à regarder les étoiles et les vers luisants. Ces petites bêtes se cachent dans l'herbe et sous les feuilles des géraniums qui ornent le balcon. Assise près de son oncle, Liza cherche dans le noir à suivre ces petites lucioles qui brillent dans la nuit claire et étoilée. La lune luit là-haut dans un ciel sans nuage, l'air est doux. Liza observe ces petites lumières pareilles à des étincelles tombées de la pleine lune, qui brillent devant ses yeux étonnés. Elle découvre, un soir, une ribambelle de vers luisants, qui se suivent à la queue leu leu, alors elle en prend un dans sa main, elle laisse courir ses petites pattes sur son bras, puis le repose délicatement sur une feuille.

« Pourquoi cette lumière au bout de leur ventre demande Lisa ?

- C'est pour célébrer leur joie de vivre et pour se protéger du danger » lui explique son oncle.

Elle a aussi appris les constellations, c'est amusant pour elle de chercher dans le ciel la grande ourse en forme de casserole, la petite ourse avec son étoile polaire ou étoile du Berger, parfois on aperçoit Sirius ou Antarès et au mois d'août, dans la nuit du 11 au 12, elle cherche les étoiles filantes. Si tu en vois une, il faut faire un vœu, lui a dit son oncle. Elle aime aussi écouter le chant des cigales et des grillons, quand la nuit est claire, dans l'air doux et frais après une chaude journée estivale. Quand elle était bébé, Jacques la prenait sur ses genoux et parfois elle s'endormait dans ses bras. Mais elle ne reste jamais très très tard dans la soirée, Jeanne veille à ce qu'elle se couche avant 10 heures du soir. Et puis elle n'aime pas trop cette complicité entre Liza et son mari.

Un soir, Jacques lui raconte l'histoire des Pyrénées. Elle s'enroule dans une petite couverture près de lui car la soirée est un peu fraîche et écoute avec attention. La légende dit qu'Hercule (ce demi-Dieu) aima Pyrène qui le chérit aussitôt. Mais cet amour déclencha la fureur du père de la jeune femme, au point qu'elle dut s'enfuir. Elle se réfugia en un lieu inaccessible, très élevé où vivaient alors des bêtes sauvages, entre Gaule et Ibérie. Hercule courut à sa recherche. Il fut pourtant moins

prompt que les fauves du lieu. Lorsqu'il la retrouva, Pyrène gisait sur le rocher. Il ne put que pleurer, et baptiser les montagnes du nom de son amour... Pyrénées.

Le lendemain, il est prévu d'aller passer quelques jours à Mauléon Soule au pays Basque, dans le berceau familial des Berger-Blasquez de Elichat, où est née la « Tante Jeanne » ainsi que ses sept frères et soeurs, notamment Jean le père de Liza. C'est une vieille ferme dans le plus beau style basque, très vaste, grande bâtisse de pierres et de poutres, imposante demeure à trois étages entourée d'un verger, d'un potager et de champs. La façade à colombages et encorbellement rouge et blanc, son toit à double pente en ardoise de la Soule et son balcon fleuri sont un pur enchantement de l'œil.

Un grand portail aux armoiries de la Maison ouvre ses portes sur une grande cour en terre battue, un long trottoir bétonné tout au long de la bâtisse, protège les entrées. Un vieux chêne centenaire, fierté de toute la famille vous accueille, majestueusement en vous offrant en plein été une ombre rafraîchissante. À l'automne, on y ramasse les glands pour les cochons. Un beau lavoir en pierre qui a vu passer deux ou trois générations, est alimenté par une petite source voisine de trois cents mètres.

L'aîné de chaque génération détenait le privilège de devenir à son tour fermier et le garant de la continuité, excepté pour l'oncle Bernard, actuel propriétaire, qui

est le plus jeune fils, au grand désespoir de Jean, le frère de Jeanne, qui aurait bien voulu être fermier par amour de la terre et qui s'est expatrié en Afrique pendant de longues années.

Liza aime cette demeure où elle peut courir à sa guise. Pour elle, à chaque fois, c'est un peu de liberté, elle peut suivre ses cousins dans les champs, en été, pour la fenaison, elle court après les poules et les oies à sa guise sans se faire gronder.

Les voilà donc arrivés, tout le monde est accueilli avec joie. Il fait encore bien chaud, alors on rentre vite dans L'Etxea (la maison), on franchit le loriot (porche) et l'on pénètre dans « l'eskaratze » : grand espace central qui donne sur les autres pièces et donne accès à l'étable juxtaposée à la grande cuisine de style basque, avec ses poutres apparentes, ses murs passés à la chaux, sa grande table en chêne massif et sa grande cheminée.

Liza, Max, oncle Jacques, Tante Jeanne sont partis de bonne heure d'Iruri et arrivent pour le déjeuner à Mauléon. La table est mise, on a mis devant chaque convive deux assiettes empilées l'une sur l'autre en porcelaine de Limoges sur une jolie nappe à carreaux rouge et blanc. Un joli bouquet de marguerites fait le plus bel effet au centre de la table.

Contre le mur se dresse un imposant vaisselier style Louis XV où s'aligne une série d'assiettes anciennes décorées inclinées vers l'avant, juste là pour le décor. Le pain fait maison est conservé dans un coffre ou « kutxa ». Auprès de la cheminée, le « züzülü » est

réservé au maître de maison, c'est un banc coffre à haut dossier, avec de jolis coussins brodés. De chaque côté de la table, deux bancs en chêne massif servent de siège. Après une bonne garbure qui a mijoté des heures sur le feu, et un bon gâteau basque à l'amande amère, on sert le café. L'après-midi, il est décidé d'aller se promener à Aramitz puis de passer voir un autre cousin à Oloron Ste Marie, pays de la sandale. Liza retient l'histoire : Alexandre Dumas s'est inspiré du nom pour nommer un de ces mousquetaires Aramis, mais Henri d'Aramitz était un abbé laïque du chef-lieu de canton de la vallée de Barétous, tandis que Porthos vit le jour en 1617 à Pau et Athos, Armand de Sillègue, naquit à Sauveterre. C'était un lointain parent de Monsieur de Tréville Capitaine-Lieutenant des Mousquetaires qui, lui, est né à Oloron en 1598 et qui s'appelait en réalité Arnaud Jean du Peyrer. Elle pourra ainsi faire une bonne rédaction à l'école.

Dans cette province très catholique et très croyante, le dimanche toute la maisonnée se rend à la messe. Liza écoute avec recueillement les chants en Euskal Herria, en basque, elle est toujours émue sans savoir vraiment pourquoi. L'église du 18e la fascine et, surtout, elle lève les yeux vers la galerie qui court de chaque côté d'un orgue magnifique et qui lui paraît gigantesque. Une exquise musique, harmonieuse, envoûtante, s'échappe de l'orgue, répercutant sous la voûte toute sa puissance et pendant la messe, les choristes entonnent des chants religieux en

basque. C'est alors un enchantement que d'écouter ces choeurs basques, d'ailleurs connus dans le monde entier, et de ressentir toute la ferveur de ce peuple particulier, ses fidèles si simples et si traditionnels. Dans cette maison, il y a depuis toujours un ou une organiste qui joue tous les dimanches à l'église. Sous la voûte centrale très haute, une maquette de bateau est suspendue rappelant l'histoire des marins. Liza et ses cousines sont assises tout près de l'autel, les chaises de l'église portent toutes le nom de chaque fidèle, et les vieilles femmes vêtues de noir ont, à côté de leur chaise, chacune, un cierge en forme de colimaçon, allumé. Liza voudrait bien monter au balcon, pour voir l'orgue, mais pendant la messe, seuls les hommes sont en haut par tradition.

À la sortie, parfois elle va avec son oncle Jacques assister à une partie de chistera au Tronquet, tandis que Jeanne va acheter des gâteaux à la pâtisserie. Les joueurs de pelote, chemise et pantalon blancs, portent une grande ceinture de tissu et des sandales rouges et sont coiffés du béret traditionnel. Dans le Tronquet, les spectateurs sont assis sur les gradins et Liza se place tout en haut, accompagnée de son « Tonton Jacques ». S'il fait beau, ils montent parfois jusqu'au château fort de Licharre qui jouxte Mauléon. Liza court sur le chemin de ronde et contemple la vallée si verdoyante entourée par la chaîne des montagnes. Puis c'est le retour à la ferme.

Le soir, tandis que oncles, tantes et cousins se retrouvent autour de la table pour le souper, Liza va admirer les taureaux dans l'étable. Cette année, un beau taureau qui s'appelle « Gaston » a gagné le concours du comice agricole, il a même sa photo sur le buffet de la cuisine. Puis elle va voir les moutons dans leur enclos. Un petit agneau vient de naître, il est attendrissant. Sa maman le lèche, il se met debout sur ses pattes flageolantes et puis retombe sur la paille.

Le lendemain sur le chemin du retour, ils traversent des villages en fêtes et s'arrêtent pour admirer les danseurs et le folklore. Liza aime bien la danse du foulard ou du cerceau. Les costumes sont colorés, les jupes volent dans tous les sens, les hommes sont beaux avec leurs bérêts et leurs ceintures rouges. Ce n'est que couleur, musique et joie. Mais elle se demande pourquoi les danseurs ne rient jamais. Elle aime bien danser le fandango, elle a appris toute petite, mais elle admire la danse des « sauts basques » où les danseurs forment une ronde et exécutent des sauts compliqués, toujours les bras en l'air. Elle reconnaît parmi les instruments des musiciens le « xirula » cette petite flûte à trois trous et « l'attabat » le petit tambour. Le joueur de « xirula » tient dans une main sa flûte et de l'autre son tambour. Un des musiciens a un « ttun-ttun », un grand tambour qui a six cordes tendues et, à l'aide d'une baguette, il va frapper ces cordes, vient ensuite derrière lui, un joueur de « Triki », petit accordéon.

Liza se souvient de la mascarade qu'elle a vue l'an passé. C'est une grande fête où tous les danseurs et les musiciens défilent en deux groupes différents les bons et les méchants. Les bons habillés de rouge représentent un gardien de porc avec son bâton, une cantinière, un porteur de drapeau, le « zamalzaina » homme cheval, le « Jauna et l'Anderea » qui représentent l'homme et la femme, et un paysan et une paysanne sans oublier un maréchal ferrant. Les mauvais se moquent du village et sont habillés de noir. Le rémouleur qui passe de village en village est représenté, puis viennent les bohémiens et les chaudronniers et enfin ses préférés le « Kabana » le chef et « Pitxu » l'apprenti comique. Tous ces personnages défilent accompagnés par les musiciens et les « Banderriak » qui portent les drapeaux et les « Zaldidoak » montés sur les chevaux qui assurent la quête aux fenêtres où se presse la foule. La « Basandera » fait peur avec son visage voilé, c'est une femme sauvage.

La fin des vacances approche, Liza maintenant est seule, les cousins sont repartis. Elle a repris ses habitudes d'enfant solitaire. Sa tante trouve qu'elle est un peu désœuvrée et lui cherche une occupation. Pas question de sortir, d'aller jouer avec les petits villageois, et surtout avec les garçons, qui de jour en jour et de plus en plus, envahissent le fronton, juste à côté. Ces enfants sont presque tous revenus de vacances passées chez les grands-parents. Sa « Tante Jeanne » veille. Alors, Liza

traîne de pièce en pièce dans cette vaste demeure.

Un matin, surprise, Thérèse monte la chercher jusque dans sa chambre où elle lit et lui demande de mettre une jolie robe, de bien se coiffer et de descendre le plus vite possible, car on l'attend en bas.

En effet arrivée dans l'entrée, sa tante attend, elle l'inspecte des pieds à la tête, le regard sévère, puis lui dit de se chausser, de la rejoindre dans la cour et de monter dans la voiture.

C'est la première fois que Liza remarque la tenue de sa tante. Petite, menue, Jeanne a revêtu une élégante robe beige, cintrée, qui souligne sa taille fine, une veste en lainage couleur d'automne lui rehausse son teint de brune, ses cheveux argentés, coupé court sont joliment couronnés d'un petit chapeau de feutre orné d'une petite fleur piquée sur le côté. De jolies chaussures à petits talons complètent sa tenue. Liza, qui d'habitude la voit toujours habillée d'une longue robe noire et chaussée en permanence de vieilles sandales de corde, trouve tout à coup son allure un peu moins sévère.

Ils partent pour Pau. Arrivés à destination, ils se promènent sur l'esplanade du château d'Henri IV et puis Jacques part de son côté à une réunion de la mairie de Pau, en tant que conseiller général tandis que Lisa et sa tante se rendent boulevard des Pyrénées chez un professeur de piano et de danse. Après quelques discussions, il est décidé que, tous les jeudis, Liza viendra prendre

des cours de piano et de maintien. Liza remercie d'un joli sourire, elle n'en revient pas.

À partir de ce jour, pendant un an, elle fera des gammes pendant des heures au piano, à la maison. Une fois par mois, elle se rend à Pau pour contrôler ses progrès et puis, au bout d'un an, Tante Jeanne, lui supprime tout sans vraiment d'explications. Liza a pris de cette aventure le goût de la musique. Quand ses cousines Anna et Maria reviennent aux vacances , il arrive à Liza de jouer un air ou deux avec elles. Jamais elle ne les a égalées, mais elle en a gardé quelques moments de pur plaisir.

9

Jeannot, le fils aîné de Jacques est docteur en médecine. Il a son cabinet de consultation au rez-de-chaussée de la villa, côté est, donnant sur le jardin potager. Il n'habite pas la maison, mais deux fois par semaine le mardi et jeudi après-midi, il reçoit ses patients. Son cabinet est indépendant, une seule porte donnant sur la cuisine, donne accès à la maison. Il habite un château à Iseste petit village à quelques kilomètres d'Iruri, il est célibataire et sort beaucoup. Il a toujours une chambre qui lui est réservée, la chambre bleue, et parfois s'il termine tard ses consultations, il dort à la maison. Liza l'aime bien et est un peu sa complice. Jeanne sa belle-mère n'a aucune affinité avec lui, elle n'aime pas ses fréquentations, ses habitudes, mais ferme les yeux sur sa présence, sans heurts, sans bruit, sans doute par respect pour son mari. Elle a élevé les enfants pourtant, a donné à Jeannot son éducation.

Le jeudi, Liza après ses devoirs, tandis que la cuisine est inoccupée, va « traîner » comme dit « Tante Jeanne » dans les dépendances. À côté de la cuisine, une grande pièce sert de réserve et dans le coin, près de la porte donnant sur l'extérieur un beau lavoir en pierre permet de lessiver dans la maison. Au fond, la souillarde abrite le charbon et à gauche une autre pièce borgne large et profonde sert de garde-manger où de grandes étagères supportent toutes les conserves pour l'année.

Une petite porte dans la cuisine donne sur le cabinet médical, Liza ne s'aventure guère de ce côté-là, même si son cousin Jeannot est là. De temps à autre quand celui-ci n'a plus de cigarettes, il vient chercher Liza, lui donne de l'argent et l'envoie chercher son tabac. Jeanne n'aime pas la fumée de cigarette dans la maison et elle n'aime pas non plus que Liza, sorte de la maison sans sa permission. Alors, entre son cousin et elle, il y a un accord tacite, elle se faufile toujours par une porte ou une autre et file en douce jusqu'au bureau de tabac. Pendant longtemps ce fut un secret bien gardé y compris par tous les domestiques.

Liza qui n'a jamais eu de jouets aura l'année de ses dix ans une heureuse surprise. L'année précédente, Jeannot lui avait offert un joli moulin en carton, un peu comme une carte postale qui se ferme et se déplie. Pour elle, ce fut comme un trésor qui resta toujours bien rangé dans son pupitre rouge, et les jours de cafard, elle

le sort de sa cachette et le regarde pendant des heures. Aussi ce Noël de 1950 la surprise est encore plus grande, elle recevra de la part de Jeannot l'unique vrai jouet de son enfance, un bon gros baigneur en celluloid, tout rond, tout rose, avec de beaux yeux bleus, des pommettes bien rebondies, habillé d'un joli bonnet de guipure et d'une salopette brodée rose. Elle le gardera très longtemps comme un fétiche.

10

La fin de l'été approche, elle reste de plus en plus souvent à la maison, elle aide à ramasser les fruits, les légumes qui seront mis en conserve. Il faut ensuite équeuter les haricots verts, trier les haricots blancs, laver et peler les tomates pour faire de la bonne sauce, Raoul le jardinier à la charge de la mise en bouteilles et de les fermer avec un bouchon de liège en utilisant une petite machine à main. La maison se remplit de nouvelles senteurs, les tartes aux fraises ou aux pommes font d'excellents desserts. De bonnes compotes de pommes ou de poires mijotent dans de grandes bassines. Tous les fruits sont triés et stérilisés pour l'hiver.

Puis il lui faut rester des heures à la disposition de sa tante qui lui coud toutes ses tenues. Elle reste donc à proximité de la lingerie pour les essayages. Elle est toujours habillée dans les vêtements retailés de ses

cousines germaines par économie. Toutes ses camarades de classe commencent à porter de jolies robes de couleur sous leur tablier, mais elle, est presque toujours en jupe plissée bleu marine, pull assorti ou chemisier blanc à col Claudine et tablier noir bordé de galon bleu ou rouge. Le dimanche, elle ne porte pas de tablier, elle met des robes toujours sombres agrémentées de nœuds de couleur ou d'un col blanc amovible. L'hiver, elle porte un joli manteau bleu marine à boutons dorés qu'elle aime bien.

Une seule fois, une autre de ses tantes, venue en visite lui apporta une robe évasée jaune et bleue. Elle a eu droit de la mettre le dimanche.

Cependant, pour le jour de sa communion privée Tante Jeanne lui a acheté dans un grand magasin de Pau une jolie robe blanche avec un gros noeud de velours, de jolis souliers vernis, des socquettes blanches ; une aumônière a complété sa tenue. Elle a eu également un missel tout neuf, de jolies images pieuses, sa préférée Ste Rita de Casia, est restée très longtemps dans le tiroir de sa table de nuit ainsi qu'une petite vierge lumineuse rapportée de Lourdes.

Elle est même allée chez le photographe qui a immortalisé sur papier glacé, cette fillette en robe de communiant, les mains jointes, un chapelet ancien entre les doigts, le regard brillant, qui pour une fois, était la reine d'un jour.

11

Jean vient de recevoir une lettre. Il hésite à l'ouvrir, il regarde en tremblant l'enveloppe, cette missive arrive d'Iruri et son coeur bat fort. Il y a longtemps qu'il n'a pas eu de nouvelles de sa sœur et de sa petite fille. Il l'ouvre enfin et respire car c'est une invitation à se rendre fin mai à la communion solennelle de sa Liza.

C'est un homme usé et résigné, mais qui pense souvent à ses bambins. Il s'est retrouvé seul en pleine guerre avec trois enfants sur les bras et malgré sa peine, a été dans l'obligation de les confier à sa famille. Il avait pourtant une grande maison dans la banlieue de Bordeaux et une usine qui a été réquisitionnée par les Allemands en 40. Il s'est réfugié avec femme et enfants à Bergerac en Dordogne auprès de ses beaux-parents. Il n'avait pas prévu l'arrivée de Liza. La guerre lui a ravi sa femme et sa situation. Il s'est retrouvé seul. La séparation d'avec ses enfants l'a profondément affecté. Son

fils aîné avait douze ans, et ses filles huit ans et un an et demi.

Il n'a pas vu sa petite dernière depuis presque neuf ans. D'abord, le voyage long et peu sûr dans cette période de guerre ne l'a pas incité à se rendre dans sa famille. Ensuite, il a dû travailler dur et économiser l'argent de la pension versée à ses sœurs qui ont bien voulu prendre en charge l'éducation de ses enfants.

Issu de la bonne bourgeoisie qui à cette époque n'accepte pas sa situation, il n'a pas non plus été souvent invité au Pays Basque. Par principe ou par éducation religieuse, une séparation et un divorce ne sont pas de mise dans le clan familial.

Enfin, sa situation financière n'est pas brillante. Il en ressent parfois un peu de honte lui qui, avant la guerre, avait les moyens et une belle maison.

Jean, sa lettre à la main, se revoit avec sa Liza dans les bras, tout seul au milieu de la cuisine, là, à la même place. Elle était si fragile, si attendrissante sa petite fille. Un soir en rentrant du bureau, il l'a retrouvée endormie dans un couffin, ses langes tout mouillés, ses petits poings serrés. Elle avait fini par s'assoupir. Ce jour-là, Jean est resté tellement désemparé, ne sachant pas comment s'y prendre avec ce bébé. Puis, c'est lui qui a préparé son biberon, c'est lui qui a changé ses couches et qui l'a veillé toute la nuit.

Ému, tremblant, il s'assoit, va chercher un verre d'eau puis relit encore une fois sa lettre. Son cœur bat la chamade, il a du mal à maîtriser ses émotions. Le passé lui paraît à la fois si loin et si douloureux. Il sent son pouls s'accélérer, il a l'impression d'étouffer tant sa poitrine se serre. Il se souvient de ce jour fatidique où il a été obligé de se séparer de tous ses enfants. Que pouvait-il faire d'autre, dans cette période trouble ?

C'est vrai, le jour de sa communion privée, il n'a pas pu faire le voyage et voilà qu'aujourd'hui il se rend compte du temps qui passe, sa petite va faire sa communion solennelle, déjà. Il en est tout retourné et se hâte de répondre qu'il s'y rendra. Beaucoup de questions se bousculent dans sa tête. Que faut-il faire, que faut-il acheter ? Comment va-t-il retrouver toute sa famille ? A-t-il encore un costume décent ? Il n'est pas riche.

Il a un pincement au cœur, car cet homme touché par les épreuves est sensible, il lui arrive de pleurer, et il réalise que ses autres enfants ne sont pas invités. Alors, il se fait une raison et prépare ce voyage avec ferveur, ne sachant pas du tout ce qui l'attend.

12

Liza prépare sa communion, elle va au catéchisme tous les jeudis, elle sait qu'au mois de mai, comme tous les ans, elle ira faire « sa retraite » du mois de Marie et cette année, c'est plus important. En fait, le catéchisme lui permet de retrouver ses camarades d'école qu'elle ne peut inviter dans sa maison. Elle a fait connaissance avec une jeune Espagnole, Louisa, qui vit avec sa maman, son père étant mort pour la patrie. Elle l'a trouvée très gentille. Elle a envie de s'en faire une amie et elle demande la permission de la recevoir un jeudi après-midi.

Après plusieurs discussions et mise en garde, l'autorisation lui est accordée à condition que ça ne se renouvelle pas trop souvent. Pour la première fois, elle va recevoir une amie et il lui vient l'envie d'inviter sa compagne de toujours, Liza la rousse. Mais elle n'ose pas, alors elle va user de ruse. Pendant des jours, elle se demande quel jeu elle va proposer, elle n'a jamais eu de

jouets et a toujours peuplé son imaginaire d'histoires féeriques.

La voilà qui explore ses richesses : des livres bien sûr mais Louisa n'aime pas trop lire, alors elle va se déguiser et jouer « au théâtre ». Le jour venu, tout est prêt, vieilles robes, foulards, sandales, rubans. Elle a demandé à la cuisine qu'on lui confectionne un bon gâteau pour le goûter. Heureusement, il fait beau et elle installe dans un coin reculé de la cour, sur le côté de la maison, un banc, une petite table et avec deux caisses en bois, une estrade comme à l'école.

L'après-midi se passe bien, les fillettes s'inventent des scénarios, jouent à déclamer, se déguisent en grandes dames, et puis Louisa raconte un peu son arrivée dans le village et son histoire. Sa maman a fui l'Espagne, elle a traversé la frontière en clandestinité aidée par un cousin qui a fait quelques années plus tôt un peu de contrebande. Là-bas à Valladolid elle a laissé ses parents, ses frères et sœurs. Louisa est fille unique, mais parle de ses cousins du pays. Elle s'ennuie un peu, mais elle aime bien l'école et puis elle se trouve bien en France.

Elles ont le même âge et sont dans la même classe, Louisa ne parle pas encore très bien le Français, elle a gardé un accent, mais Liza qui a été souvent à la frontière espagnole, n'a pas de problème pour parler quelques mots d'espagnol.

Elles se retrouveront parfois, souvent en cachette, sans

oublier Liza la copine de classe qui parfois les rejoint en douce, elle passe à travers la haie au fond du jardin et reste un moment pour partager leurs jeux.

Puis arrivent, comme à chaque saison, juste à côté de la maison, des bohémiens ou plutôt des tziganes qui s'installent pour quelques semaines sur la place du foirail, avant de descendre vers le midi aux Saintes Marie de la Mer. Deux ou trois familles de gitans avec une ribambelle de gamins campent dans leurs roulottes sur le foirail et Liza les observe depuis le perron de la villa. Ils sont juste à côté et elle les aime bien. Cette fois-ci ce sont des Gitans venus d'Espagne qui parlent le Kâlo, un dialecte, les femmes portent de grandes jupes de couleur, des fichus de laine noire. Les hommes au teint basané portent des chemises de couleur vive, des bracelets de cuir et des boucles d'oreilles. Une des roulottes abrite des Roms, les femmes ont de jolies jupes multicolores et si elles sont mariées, elles nouent un foulard sur leurs têtes. Elles sont diseuses de bonne aventure tandis que les hommes sont rétameurs ou chaudronniers. Quant aux manouches, ils passent dans les maisons pour vendre des paniers ou rempailler les chaises. Ce qui attire Liza c'est la musique. Le soir tous ces gens du voyage se regroupent souvent autour d'un feu, et jouent de la guitare. Les Gitans entonnent les chansons de leur compatriote Manitas de Plata ou du manouche Django Reinhardt. Ce sont d'excellents musiciens et même les plus petits garçons du camp

grattent sur leur guitare tandis que les filles dansent le flamenco comme « la Chunca » sur une musique tzigane endiablée et entraînante. Toute la soirée, ce ne sont que danses et chansons. Bien sûr Liza n'a pas le droit de sortir, mais il lui arrive de se faufiler jusqu'à la porte d'entrée et d'écouter en cachette, assise sur les marches du perron cette musique venue d'ailleurs. Elle reconnaît parfois quelques airs écoutés à la radio tel *Nuage* de Django Reinhardt.

Durant leur séjour, elle va souvent les voir dans la journée, elle joue parfois avec les enfants, elle aime bien se mêler à eux et, une fois, elle s'est cachée dans une roulotte. Sa tante l'a appelée pour rentrer, mais elle n'a pas répondu. Elle sait qu'elle a désobéi et qu'elle sera punie, mais elle est trop contente d'avoir une petite fille pour jouer avec elle. La maman lui offre des gâteaux et lui montre des tours de cartes. Elle lui a pris sa main pour y lire son avenir, mais là, Liza s'est vite enfuie sans trop savoir pourquoi.

Au bout de quelques semaines, tous les gens du voyage partent aux Saintes Maries de la Mer et le calme revient. On a expliqué à Liza que c'était un pèlerinage qui avait lieu à la fin du mois de mai où ils vont honorer la Vierge Marie et faire une grande fête, car ils sont très croyants. Beaucoup d'enfants se feront baptiser auprès de Sarah, leur sainte préférée, ou de Sainte Jacobé, ou Sainte Salomé. Et, par tradition, chacun allume un cierge blanc près de Sarah, on dépose

des linges d'enfant, des bijoux ou des messages dans une boîte réservée aux intentions pour s'attirer la protection et le bon œil. Beaucoup de femmes habillent Sarah avec des jupes, des robes neuves, des habits neufs.

Cette année, la Fête Dieu est le 31 mai, Liza fait partie de la procession qui défile dans les rues du village portant la Vierge Marie et lançant des pétales de roses à la volée. Il y a beaucoup de monde sur le parcours, toutes les petites filles qui feront leur communion au mois de juin sont là, avec des paniers remplis de roses. C'est dans la ferveur et le recueillement que la foule suit jusqu'au cimetière, le curé bénit au passage quelques fidèles puis on retourne à l'église pour assister à la messe. Les rues sont jonchées de roses, et aux balcons fleuris, les Ossaloises endimanchées, fichus noirs cachant les cheveux, blouses blanches bien amidonnées sous un gilet sans manches noir ou rouge et grandes jupes noires, regardent passer ce cortège.

Durant tout ce mois, Liza fait sa préparation à la communion solennelle. Le soir, après le souper, elle rejoint filles et garçons à l'église. Elle traverse le foirail, passe devant le fronton où s'attardent quelques pelotaris voulant imiter les célèbres Durruty et Harriet qui gagnèrent le match de pelote basque à main nue à Paris en 41. Pour tous les gamins du pays ce sont des héros qu'ils tentent d'imiter.

Puis elle longe l'école primaire des garçons et poursuit jusqu'au presbytère. Elle retrouve ses petits camarades

pour une heure de catéchisme. À la sortie, elle flâne un peu à travers les ruelles, un soir, elle suit en riant Jean-Baptiste, qui comme elle fait sa communion. Elle l'a déjà vu près du fronton. Les voilà partis tous deux au lavoir si pittoresque et très ancien. Dans la pénombre de la rue du lavoir, on peut imaginer à cette heure tardive les lavandières courbées sur le marbre incliné frottant le linge avec le savon gras, le battant sur le plat : l'eau clapote, son bruissement fait frémir les enfants. Ils se sont attardés, les rues sont désertes, un vent frais les enveloppe. Pour la première fois, Liza a trouvé un enfant de son âge qui veut bien jouer, parler avec elle. Jean-Baptiste la fait rire, ils échangent leurs palets en marbre, qui viennent de la carrière toute proche, et qui traînent dans leurs poches. Ils se font la promesse de se revoir. Plus tard quand elle jouera à la marelle à l'école, elle gardera dans sa main son « palet » un peu plus longtemps en pensant à son ami.

Liza réalise qu'elle est très en retard, alors elle se met à courir et arrive bien essoufflée sur la place du foirail. Elle s'arrête pour reprendre son souffle, se cache derrière un arbre, et observe la villa endormie. Le portail est toujours ouvert et, avec l'ombre, ressemble à une grande bouche ouverte. Elle entend soudain le cri d'une chouette nichée dans un arbre à quelques pas et elle tremble. Elle attend encore quelques minutes avant de rentrer à la maison après avoir traversé la cour côté ouest, elle pénètre dans la villa par la porte de la cuisine. Thérèse est assise au bout de la table, buvant

un bol de lait chaud, attendant son retour.

Enfin, le grand jour arrive, elle a une superbe robe en organdi blanc, des souliers vernis, des gants de dentelle et une petite couronne de fleurs sur la tête. Elle a rejoint ses petits camarades pour la cérémonie, elle est très émue, c'est la fête. Une messe chantée en latin, de beaux cantiques, et un défilé de communiantes tout cela fait le bonheur des paroissiens. Les petites filles sont en robes longues et les garçons en costume et nœud papillon.

En rentrant, une surprise l'attend. Tout d'abord, elle s'étonne de voir autant de monde invité. Mais surtout, on lui présente un grand monsieur et on lui apprend que c'est son papa. Elle n'a aucun souvenir et n'a jamais entendu parler de lui. Elle découvre donc Jean, son père. Il est encore plus ému qu'elle, il a les larmes aux yeux, il la serre dans ses bras. Le repas est délicieux, l'ambiance chaleureuse, on a fait pour l'occasion les choses en grand. On a invité quelques personnalités de la région et Anna est accompagnée de son fiancé et de sa future belle-famille. Sa sœur Maria est elle aussi avec son fiancé et les cousins de Mauléon sont parmi les invités. L'oncle Bernard, sa femme Victorine et leurs cinq enfants sont là aussi. Trois d'entre eux ont passé deux ans chez Jeanne pour faire leurs études avant de rentrer à l'université. Liza n'a pas beaucoup de souvenir de leur passage, elle était trop petite, mais elle les connaît bien pour les avoirs vus à Mauléon, surtout

son cousin Clément qui vient d'obtenir son diplôme d'instituteur. Il est gentil et drôle, Liza se souvient qu'il jouait de l'accordéon et du piano.

C'est la première fois qu'elle ressent autant d'attention à son égard. Elle a même reçu en cadeau de communion une très jolie médaille en or représentant la vierge, le tour en perles de culture. Comme elle n'a pas l'habitude de recevoir un si beau présent, elle fond en larmes.

Cette journée n'a pas fini de l'étonner. Tout se passe à merveille, tout le monde est gentil. Pour une fois, « Tante Jeanne » ne dit rien, elle paraît comme absente, mais elle pense à ce qu'elle doit apprendre à Liza et semble soucieuse. La prenant un peu à part, Jeanne lui apprend que pour son entrée en sixième, elle va aller en pension auprès de son papa. Bien sûr, avant, il faut réussir le concours d'entrée et bien travailler. Elle lui explique que c'est vraiment important pour elle.

Son papa vient de repartir, et déjà il lui faut se remettre aux devoirs. Sa tante a tellement peur qu'elle ne soit pas reçue au concours, que tous les jours elle lui fait faire une dictée pour améliorer son orthographe. Le matin avant la classe, Alice lui donne des devoirs de mathématiques. Ainsi, elle passe deux mois entre école et devoirs à la maison. Elle craint de décevoir, elle a peur d'échouer. Elle sent qu'autour d'elle, règne un peu d'inquiétude, un certain intérêt aussi. Elle trouve que « Tante Jeanne » est plus distante, plus nerveuse. Elle

n'est plus toute jeune et sans doute il est temps pour elle de se décharger de l'éducation de sa nièce. Même Max, qui d'ordinaire est calme, donne des signes de nervosité. Liza passe de plus en plus de temps près de lui, peut-être qu'inconsciemment elle pressent que ce sont là ces derniers moments qu'elle passera vraiment avec lui.

Thérèse, toujours présente, vient lui parler dans sa chambre. Certains soirs, elle l'invite dans la sienne juste en face et toutes les deux dans leur chambrette mansardée se consolent. Sa fidèle gouvernante qui veille depuis longtemps sur elle est triste à la pensée de la voir partir, mais elle lui explique que c'est bien pour elle. Elle va connaître son papa, elle va rentrer au collège et apprendre.

13

L'année scolaire se termine et, après une préparation intensive au concours de l'entrée en sixième, Liza et ses camarades d'école, un matin de juin, prennent ensemble le chemin de l'école des garçons où se passe l'examen. C'est la première fois que filles et garçons sont réunis dans la même salle. Un peu impressionnée, Liza s'assied à la table qui lui est désignée par une étiquette. On demande le silence dans la salle. Un à un les élèves s'installent et les copies sont distribuées. L'épreuve durera un peu plus de deux heures et à la sortie, Alice, la directrice d'école attend ses candidates. Après quelques jours d'angoisse, Liza apprend sa réussite, elle est à la fois soulagée, félicitée, mais inquiète et quelque peu angoissée à la perspective de quitter son village, sa « maison » et d'entrer au collège.

Puis les grandes vacances commencent, elle a dit «au revoir» à sa meilleure amie Liza, en se promettant de ne

pas l'oublier. Pour le dernier jour, une fête a été organisée pour tous les reçus qui vont quitter l'école primaire. Chacun est reparti joyeux avec la ferme intention de profiter des vacances. Beaucoup d'enfants iront passer le mois de juillet ou d'août en colonie de vacances, ou chez les grands parents.

Liza sait que ce sera son dernier été à Iruri, dans la seule famille que pour l'instant elle connaît, elle profite du soleil, de la campagne, des nuits étoilées et de sa toute nouvelle liberté. Pourtant, le soir, seule dans sa chambre, elle se pose beaucoup de questions.

« Pourquoi tout à coup, on ne la gronde plus ?

- Pourquoi peut-elle sortir s'amuser ?

- Pourquoi personne ne dit plus rien ?

- Pourquoi elle n'a plus de punitions ?

- Comment sera son collègue ?

- Pourquoi son papa vient la chercher pour vivre avec lui ? »

Bien vite, elle oublie toutes ces tracasseries et comme à son habitude, elle reprend le cours de sa vie enfantine, sans trop de problèmes.

Depuis sa plus tendre enfance, elle obéit, écoute, prend la vie et les événements avec un grand détachement semble-t-il, elle cache souvent ses pleurs et ses émotions, ne pose presque jamais de questions. C'est une enfant effacée, discrète, facile à vivre qui aime la nature, les

animaux, les histoires. Pour les uns elle apparaît un peu sauvage, toujours seule, pour d'autres, elle est aimable et attachante. Toujours entourée de grandes personnes, elle est plus posée, plus mature que les autres enfants de son âge. Elle a évolué dans un monde à part, protégée bien malgré elle des tracasseries, des blessures que d'autres enfants ont pu ressentir pendant toutes ces années difficiles de privations et de vie bouleversée à cause de la guerre et de l'après-guerre.

L'été est revenu et Liza se sentant plus libre qu'avant en profite pour aller s'amuser à l'extérieur de la maison. Elle sort plus facilement, pas vraiment très loin, mais elle retrouve avec joie une ou deux camarades sur le foirail ou près du fronton. Elle aime de plus en plus jouer à la pelote basque et ne s'en prive pas.

Cependant, elle n'abandonne pas ces virées en automobile avec « Tonton Jacques ». Bien au contraire, elle va de plus en plus souvent avec lui parcourir le pays. Ils vont de village en village soigner les animaux de toutes sortes.

C'est ainsi qu'elle a vu une vache vêler, son petit veau était si fragile, si mignon. Pour une jument, ce fut un peu plus dur. Jacques a dû aider à la délivrance, cet homme si grand, si fort, a tiré le petit poulain avec douceur et presque tendresse. Il a ensuite frotté bien fort la jument et lui a parlé longuement comme si celle-ci le comprenait. Parfois une ruade vient indiquer que tout va bien.

Liza aime assister à la vie de la ferme. Elle est toujours étonnée de voir les petits lapins, si petits à la naissance et qui quelques jours seulement après, courent dans tous les sens dans leur cage. De temps à autre, elle va attraper dans les abreuvoirs quelques têtards. Elle sait bien qu'il ne faut pas faire du mal à ces bêtes-là, elle les ramène à l'école pour un cours de sciences naturelles. Après les avoir mis dans un bocal rempli d'eau, les élèves observent au fil des jours leur transformation. Leur évolution est très rapide, d'abord les pattes arrière sont visibles et puis, en une journée, les pattes avant sont sorties, et, quelques jours après, une petite grenouille est née. Il faut alors remettre toutes les grenouilles dans un bassin.

Les seuls animaux qui lui font peur, ce sont les reptiles. Ses cousins, un été, lui ont fait une mauvaise farce. Ils ont enroulé une couleuvre autour d'une grille du jardin et Liza, en ouvrant, a eu très peur.

Au mois de juillet, Jacques les emmène tous pique-niquer, comme tout le monde, sur la route du col d'Aubisque pour voir passer le Tour de France. La famille démarre de bonne heure afin de trouver une bonne place. Après avoir traversé les villages de Louvie-Juzon et de Bielle, « Tonton Jacques » prend la route qui serpente jusqu'à Laruns encastré dans la vallée, le soleil matinal éclaire de ses rayons les toits des maisons serrées les unes contre les autres. À la traversée du village, au cœur de la vallée, Liza aperçoit le panneau

indiquant le petit train d'Artouste qui fait la joie des vacanciers, et celui de la station de Gourette qui offre un beau site calme, isolé au pied de la chaîne de montagnes, avec vue panoramique sur la vallée. L'hiver c'est une station de ski, qui commence à être connue. Puis « Tonton Jacques » bifurque vers Eaux-Bonnes et Gourette. La route est escarpée, à flanc de montagne, beaucoup de touristes et d'Ossalois s'installent au bord de la route. Connaissant bien la région, il s'arrête près d'une maison de berger, à seulement quelques kilomètres du col d'Aubisque. La journée risque d'être chaude, un banc de brume s'élève au-dessus de leurs têtes. En descendant de la voiture, Liza entend les clochettes des troupeaux sur l'alpage. Jeanne cherche un coin d'ombre pour installer le fauteuil de Max, car lui aussi participe à la fête. Tout autour d'eux, des estivants et des gens du pays se rassemblent, s'animent, s'interpellent. Une jolie cohue se forme, pleine de rires et de bonne humeur. Au bout d'une demi-heure environ Liza ressent la chaleur de l'été. Une ambiance de fête l'entoure. Elle est prise comme les enfants qui l'entourent d'impatience, tous attendent le passage de la caravane. Une musique tonitruante diffusée dans les hauts parleurs annonce les voitures publicitaires qui apparaissent tout à coup au détour de la route dans un concert de klaxons, distribuant à la volée, bonbons et gâteaux. C'est à celui qui attrapera le plus de petits drapeaux, crayons, casquettes arborant quelque réclame. Les voitures rigolotes défilent lentement, elles ont été transformées spécialement

pour décliner telles ou telles marques de vin, de pâtes, de fromage, ou de nouvelles denrées alimentaires. Le « Nain Gourmet », d'une hauteur impressionnante, avec son nez rouge et son bonnet bleu, fait la joie des enfants : au passage ce sont des poignées de sucreries qui sont lancées à la volée. Ce nain géant en tôle dressé sur le devant de la cabine est très remarqué et Liza réussit à remplir ses poches de bonbons de la marque Fringale, Tentation et Petit Poucet. Elle n'en a jamais eu autant à la fois. Puis la diligence des « Vins du Postillon » passe et distribue des petites bouteilles, puis « Cinzano » et « St Raphaël » font leur apparition. La caravane publicitaire se termine par la jeep d'assistance qui distribue le Parisien et l'Équipe, les deux journaux partenaires du Tour. Durant une heure, la foule est en effervescence puis c'est l'arrivée triomphale d'Yvette Horner sur le toit d'une Citroën jaune et noire, jouant de l'accordéon. Des motards tout en rouge et noir défilent au pas et sont suivis par la voiture-balai. Tous ces véhicules sont de vraies créations des plus grands constructeurs comme Citroën ou Renault au service de la publicité et de la reconnaissance de grandes marques afin de faciliter le travail de leurs représentants.

En fin de journée, ils reprennent la route vers la vallée au milieu d'une file continue de voitures. Liza, fatiguée, mais ravie, se recroqueville à l'arrière de la voiture tandis qu'au volant, Jacques, toujours très prudent, roule au pas. De temps à autre sur le bord de la route, il glane quelques renseignements sur la position des

coureurs. Arrivés à la maison, à la radio, la victoire de Rafael Geminiani au col d'Aubisque est annoncée. Jacques précise alors que l'année précédente, c'était Jean Roci qui avait gagné l'étape Pau- St Gaudens.

La soirée reste animée et Liza va se coucher avec plein d'images dans la tête. Elle rejoint sa fidèle Thérèse et lui raconte tout ce qu'elle a vu. Son excitation est visible, elle aura ce soir-là du mal à fermer les yeux.

Au mois d'août, elle retrouve ses cousins germains de Bordeaux pour encore quelques beaux dimanches. Mais elle n'ira pas, comme tous les ans, à Biarritz chez sa tante Manou, villa Beauséjour. Elle se revoit le long du littoral, courant sur l'esplanade pour aller s'acheter de petits paquets de chips qu'elle aime tant, pour leur goût craquant et salé, si nouveau pour elle. Elle pense à ses baignades dans la crique près du Rocher de la Vierge, elle ne sait pas nager, mais elle aime le clapotement des vagues sur les rochers, elle se souvient de ses bains de sable imposés afin de redresser ses jambes. Elle garde le souvenir de ses châteaux de sable, du goût salé de la mer, de l'odeur des algues et du poisson vendu près de la plage. Elle a été impressionnée une année par la marée montante, par la hauteur des vagues. La mer avait recouvert toute la plage et inondé le casino.

Après la fête du 15 août, « Tante Jeanne » lui a demandé de rester tous les matins à sa disposition. Elle découvre son trousseau de pensionnaire. Essaiage et

recommandations se succèdent. Dans la lingerie, sa tante marque tout son linge à son nom. Elle lit son nom de famille sur les étiquettes brodées et cousues sur chaque vêtement. Bien sûr elle a déjà entendu son patronyme quelquefois, mais tout le monde l'appelle tout simplement Liza ou la nièce du docteur. Elle comprend que son départ approche, elle descend plus souvent aux cuisines pour profiter de Thérèse. Elle participe une dernière fois à la cueillette des fruits dans le verger, à l'écosage des petits pois et haricots. Elle aime « traîner » dans les dépendances et est étonnée de ne pas avoir de remontrances.

Anna, sa cousine, passe de plus en plus de temps avec elle. Fragile, malade, Anna est restée depuis quelques mois à la maison. Le plus souvent, elle se repose dans sa chambre. Elle a abandonné ses études afin de se soigner. C'est avec plaisir que chaque jour Liza l'accompagne dans ses promenades. Toutes les deux s'en vont à travers bois et champs. Aimant la nature, elles passent des heures à écouter le chant d'un oiseau, à admirer la fragilité d'une fleur au creux d'un chemin, à observer les arbres. Liza nomme le nom des fleurs, des arbres ou des oiseaux qu'elle connaît. Si elle ne s'en souvient pas, Anna la rassure et le lui apprend.

Ainsi au fil des jours, Liza fait le plein de souvenirs et d'émotion. Les après-midi passent vite, et le soir, elle reste plus longtemps près de « Tonton Jacques » sur le

balcon à regarder les nuits étoilées.

La dernière semaine du mois, son amie Liza « la rousse » est rentrée de vacances. Liza demande la permission d'aller lui dire au revoir.

Vers quatorze heures, un mardi, elle se rend chez son amie, tout au bout du village, près du château. Elle n'a jamais à ce jour été jusque-là. Bien sûr quelquefois elle a accompagné son amie un bout de chemin en rentrant de l'école, mais elle n'a jamais passé le seuil de sa maison. Elle longe l'école des garçons, traverse la place de la mairie, juste en face se trouve l'église, puis elle bifurque sur la gauche et prend la rue du moulin. Liza sa fidèle amie, habite tout en haut de la côte. Liza court, et arrive tout essoufflée, Liza l'attend sur le pas de la porte. Sa maman qu'elle connaît bien depuis toute petite la fait entrer, elle découvre une modeste maison où tout est propre et reluisant. Le parquet sent bon l'encaustique. Le mobilier est simple, un bouquet de fleurs apporte une touche de couleur à la pièce. Une tarte aux fraises faite maison, fort appréciée, accompagnée d'un verre de jus de pomme bien frais servi dans deux jolis verres décorés de petites fleurs seront vite engloutis. Liza a l'impression de se trouver dans une maison de poupée. La chambre est minuscule, juste un petit lit recouvert d'un joli dessus-de-lit rose, une petite fenêtre à peine plus grande qu'une lucarne. Les deux Liza bavardent, échangent des images, des dessins. Ainsi, l'après-midi passe très vite et à l'heure de la sépa-

ration, elles pleurent toutes les deux, dans les bras l'une l'autre. Elles ont du mal à se quitter, tant de souvenirs les unissent. Un dernier sourire, une dernière larme et la vie les sépare. La maman de Liza « la rousse » est, elle aussi émue, elle qui a été leur « maman n°2 » à l'école ne peut retenir ses larmes. Liza s'enfuit presque, dévale la côte et rentre vite à la villa où Thérèse l'attend et la console.

Elle n'oubliera jamais sa jolie frimousse pleine de taches de rousseur, ses cheveux longs couleur de feu, ses nattes terminées par un joli ruban, qui lui évoquait sans cesse l'Heidi de ses livres de contes, ni son regard espiègle qui la contemplait, elle, la petite brune aux yeux et aux cheveux noirs bien coupés au carré.

Le jour du départ est arrivé. Son papa est là, depuis deux jours, il est l'invité de la maison. Le matin du 3 septembre 1951, Liza se réveille très tôt. Avant de descendre prendre le petit-déjeuner, elle reste un long moment à sa fenêtre. Elle regarde longuement la chaîne des Pyrénées qui scintille au soleil levant. Un oiseau vient se poser sur le rebord du toit, elle suit son envol dans le ciel bleu. Puis assise sur son lit, elle parcourt du regard sa chambrette, fixant dans sa mémoire les dernières images de sa vie de petite fille : le bureau rouge, l'étagère et ses livres dorés, le bord de la fenêtre où elle a tant rêvé, le plafond en soupente et quelques images accrochées au mur. Puis, elle enfle ses sous-vêtements, agrafe sa jupe plissée bleu marine, met un

mignon corsage blanc sous son pull marine et termine sa tenue par des socquettes blanches. Elle descend et s'arrête à la salle de bain, finit de se coiffer, vérifie sa tenue dans la glace. «Liza n'oublie pas de te laver les mains et de froter tes ongles ! » Elle croit entendre « Tante Jeanne », mais non elle est seule. Elle redescend d'un étage et rejoint Jean et la famille réunie autour de la table pour déjeuner. Jeanne, Jacques, Anna, Max, Thérèse et son papa, ils sont tous là.

L'heure de se quitter est arrivée. Jean très ému, remercie chaleureusement sa sœur, son beau-frère d'avoir pris soin depuis tant d'années de sa petite fille. Liza va embrasser tout le monde et dit au revoir.

Jacques la serre un peu plus fort contre lui, très ému lui aussi. Jeanne la tient simplement dans ses bras quelques minutes. Elle n'a jamais manifesté la moindre tendresse, par pudeur sans doute. Thérèse essuie une larme et s'enfuit. Anna l'embrasse tendrement et lui passe la main dans ses cheveux, qu'elle a coiffés et coupés si souvent.

Jean et Liza quittent la maison et se retournent une dernière fois. Ils sont debout sur le perron, Max est resté derrière une fenêtre du salon pour assister à son départ. Ils n'ont pour tout bagage que la valise contenant son trousseau de pensionnaire et une petite mallette que Jeanne au dernier moment a mise dans les

mains de son frère. Liza s'interdit de pleurer, elle serre dans ses bras son poupon, seul jouet de son enfance. Elle prend la main de son papa et tous deux se rendent à la gare toute proche prendre le train.

Au moment où la Micheline rentre en gare, Liza se retourne, elle a le cœur qui bat fort dans sa poitrine. C'est la première fois qu'elle monte dans un train, la gare lui est familière pourtant, elle est venue quelquefois attendre avec son oncle un cousin ou une cousine venant leur rendre visite. Elle n'a jamais quitté le département et ses trajets s'effectuaient toujours en automobile.

Elle dévisage les passants et les voyageurs qui attendent sur le quai, peut-être espérant trouver quelques têtes connues. Un dernier regard vers ses chères montagnes qui apparaissent en toile de fond dans cette petite gare de ce petit village du pays d'Ossau. Ce sont là, les dernières images qu'elle emportera dans son cœur. Elle n'est pas triste, elle est plutôt étonnée. La présence de son papa lui fait du bien. Elle regarde cet homme, mince, élégant, un peu voûté cependant au regard si doux. Il lui semble très grand, très protecteur, elle lui fait confiance.

Le train siffle, les portes claquent et le train s'ébranle, emportant vers une nouvelle vie, Liza auprès de son papa, tout juste retrouvé.

LIVRE SECOND

RÉVÉLATIONS

1

Jean, accompagné de sa fille, descend à la gare de Bordeaux St Jean. Ils ont pris très tôt, le matin une Micheline dans les Pyrénées et après un changement de train à Pau, à cinq heures du soir, ils sont assis dans un petit café, près de la gare, en train de déguster un chocolat chaud.

Liza a découvert son premier voyage en train. Tout l'émerveille. Elle n'a pas posé beaucoup de questions, elle a regardé à travers les vitres défiler des paysages nouveaux. Jean n'a pas été très bavard non plus. Il ne sait pas comment parler à ce bout de chou, à peine retrouvé, il a peur de la brusquer. Pourtant, il doit lui expliquer sa situation.

La salle du café est petite, de rares clients sont attablés. Jean repère une table dans l'arrière-salle où il peut se reposer et être tranquille, en tête-à-tête avec sa fille. Il attend que Liza boive son chocolat. Il a encore une

bonne heure à attendre sa correspondance pour Bergerac. Là-bas l'attend un bon repas préparé par son amie Marie-Jeanne, chez qui depuis la guerre, il va prendre tous ses repas.

D'une voix tremblante, Jean explique à sa fille qu'elle sera bien accueillie par une gentille dame qu'il connaît bien.

« Comment s'appelle-t-elle ?

- On l'appelle Marie-Jeanne.

- Elle est gentille ?

- Oui je pense bien, c'est chez elle que tu vas prendre tes repas.

- Papa, tu as une maison ?

- J'habite une petite maison, quelques rues plus loin. »

Liza ne répond pas, perdue dans ses pensées, elle observe cet homme, un peu voûté, qu'elle connaît à peine. Elle remarque son regard profond, des sourcils épais lui tombant sur les yeux, ses cheveux noirs coiffés d'un béret basque. Il est grand et mince, son pantalon est trop large et son pardessus gris un peu usé. Mais elle est soudain frappée par les veines bleues qui marquent ses longues mains fines.

Elle se demande en un instant, quel âge peut bien avoir son papa. Elle est happée par le brouhaha qui vient du café, car de nombreux voyageurs viennent d'arriver. À travers la vitre, elle observe la circulation, de nombreuses voitures circulent, les bus lui paraissent immenses, et les passants sont pressés. Elle n'a pas l'ha-

bitude de la ville, des feux rouges, et de toute cette agitation.

Jean de son côté, observe sa fille. Il la trouve jolie, avec ses grands yeux noirs tout étonnés. Elle est petite, un peu potelée, de bonnes joues rondes lui confèrent une sympathique bonhomie. Jean a bien envie de la prendre dans ses bras, mais il n'ose pas, il la regarde avaler son chocolat en silence. Passer une main dans ses cheveux noirs, coupés au carré, lui plairait sans aucun doute. Sa frange lui cache le front, mais une petite mèche rebelle lui donne un air mutin. Plus il l'observe et plus il a du mal à s'imaginer que tant d'années ont passé.

Mais il est temps de poursuivre leur route, alors, ils reprennent le chemin de la gare et montent dans le train qui moins d'une heure plus tard les conduit à destination.

Le soir tombe, la température s'est rafraîchie, Liza frissonne à la sortie de la gare. Son père lui prend la main, il est lui aussi un peu fatigué comme elle. Il marche un peu courbé, il lui pose sur les épaules une grande écharpe sortie de la valise, afin qu'elle ne prenne pas froid. Tous deux se dirigent vers la Grand Rue, ils passent devant « Le Tortoni » un grand café où, en cette fin de soirée, les gens profitent des derniers rayons de soleil. Arrivé devant une grande bâtisse, encadrée entre une boucherie et une mercerie, au milieu d'une rue commerçante, Jean s'arrête, regarde Liza et pousse la porte cochère.

Liza comprend qu'elle est au bout du voyage et c'est un peu effrayée qu'elle le suit le long d'un couloir sombre. Tout au bout, un escalier les conduit au sixième étage. Au cinquième, une surprise les attend dans la cage d'escalier. Des locataires de l'immeuble sont réunis sur le palier, pour voir arriver la fille de Jean. Puis c'est tous ensemble qu'ils s'écrient : « Mon Dieu ce qu'elle ressemble à sa sœur ! »

Liza très surprise, jette un regard ébahi à son père, qui, sur le moment, n'a pas l'air de comprendre son étonnement.

Enfin les voilà parvenus au sixième, une porte s'ouvre et Liza pénètre dans un petit appartement. Dans une petite entrée, Jean accroche son manteau et celui de Liza à une patère, puis ils entrent dans une salle à manger où une table est dressée. Alors, Liza fait connaissance avec Marie-Jeanne. C'est une dame d'un certain âge, corpulente, aux cheveux châtons coiffés en chignon, elle porte des lunettes et lui paraît un peu sévère. Elle porte une jupe longue noire en gros tissu épais : autour de sa taille, elle a noué un grand tablier bleu de cuisinière.

- «Tu ressembles à ta sœur Maritza, c'est tout son portrait» dit-elle.

Alors d'une petite voix, Liza dit à son papa qu'elle n'a jamais entendu dire qu'elle avait une sœur.

Jean semble interloqué. Il n'a pas pensé une seconde à lui parler de Maritza.

« C'est vrai, tu as une grande sœur, mais elle n'a pas été

élevée avec toi, elle était à Nay.

- C'est ma faute, j'aurai dû t'en parler.

- Tu as également un grand frère, Marcellin. ».

Liza n'ose plus rien dire. Toute retournée, déconcertée elle s'assied sur une chaise que lui tend Marie-Jeanne. Jean est silencieux, il paraît épuisé. Il raconte son voyage, se tourne vers sa fille, lui prend la main en tremblant. Très émue, sa voix chevrote et quelques larmes coulent sur ses joues. Très vite, le couvert est mis, une bonne soupe chaude les reconforte.

Marie-Jeanne est une bonne cuisinière, pendant la guerre, pour gagner quelques sous, elle cuisinait tous les midis et soirs, pour une dizaine de personnes, faisant office de pension de famille. Elle part au petit matin sur son vélo, à la campagne toute proche, et ramène poulets, canards, légumes à cuisiner. Elle travaille comme ouvrière à la Manufacture des tabacs depuis le début de la guerre. Elle est veuve et a élevé deux enfants. Depuis qu'il est seul, Jean prend tous ses repas chez elle.

Après un repas frugal, Liza qui tombe de sommeil redescend les six étages et suit son papa dans sa nouvelle demeure quelques rues plus loin. Elle n'a pas fini d'être étonnée. Main dans la main, ils arrivent dans une toute petite ruelle mal éclairée. En face de la maison, elle devine une devanture de magasin, un grand rideau de fer est tiré. La porte d'entrée est lourde

et étroite. Jean sort de sa poche une grosse clé qu'il fait tourner dans la serrure. Une toute petite entrée et juste en face, un escalier monte à l'étage. À gauche, une salle à manger, où trône une table ronde, quelques chaises et un buffet qui occupent la totalité de l'espace, puis, en enfilade, elle découvre la cuisine. Guère plus grande que la salle à manger, la pièce est tout en longueur, Liza remarque juste en face une grande cuisinière en fonte et un petit évier. Une table le long du mur opposé, une seule chaise coincée entre une grande porte-fenêtre donnant sur le dehors et la table.

À gauche une porte de guingois donne accès à la réserve de bois, charbon et conserves. Son père lui propose un verre de lait chaud avec une cuillerée de miel avant de monter se coucher .

« J'aimerais aller dormir, dit-elle.

- Tu es fatiguée, moi aussi

- Tiens ça te ferait du bien ma fille. »

Liza boit son bol de lait bien chaud et bien sucré «C'est bon» dit-elle - Puis tous les deux montent à l'étage.

La chambre est vaste, c'est une grande pièce sur le devant de la maison. Un grand lit de deux personnes l'attend. Une petite table près de la fenêtre lui servira de bureau. Elle ne voit ni armoire, ni commode, ni décorations. Un simple rideau de voile cache une fenêtre qui donne sur la rue. Elle se contentera de déposer ses habits sur un vieux fauteuil qui trône là,

comme oublié, derrière la porte. Elle dépose sa valise au pied de son lit. Elle se glisse dans des draps bien frais, et remonte un gros édredon en plumes sur elle, enfouit sa tête dans l'oreiller et s'endort très vite épuisée par toutes ses émotions.

Son papa va se coucher à côté dans une chambre beaucoup plus petite, un lit confortable occupe tout l'espace. À côté sur le palier, il y a les toilettes et un tout petit réduit permet de se laver.

Cette première nuit dans sa nouvelle maison lui a réservé quelques rêves remplis d'émotion. Elle a vu défiler le train, la route, la Grand-rue puis dans un sursaut, elle se réveille, la lueur du jour traverse d'une raie lumineuse sa chambre, c'est le petit matin.

En ouvrant les volets, elle découvre une pâtisserie en face de la maison. Elle descend et rejoint son papa pour le petit-déjeuner. Jean est assis dans le coin de la cuisine, il a déjà fait chauffer du lait et lui propose un chocolat. Puis ils vont se promener et à midi rejoignent Marie-Jeanne pour déjeuner. Celle-ci envoie Liza chercher de l'eau, dans la cour de l'immeuble où il faut pomper l'eau au puits. Sans rien dire, elle descend, mais elle a bien du mal à remonter le seau plein jusqu'au sixième et se promet d'éviter cette corvée.

2

Quelques jours plus tard, elle rentre au Collège de Jeunes Filles. Chargé d'une valise contenant son trousseau pour une semaine, son père l'accompagne pour son premier jour de pension. À pied, ils parcourent un bon kilomètre, se tenant par la main, sans mot dire. Le collège est à la sortie de la ville, un grand portail est ouvert. Au fond de la cour, Liza découvre l'établissement. Un perron de trois marches, large et profond, une grosse porte d'entrée à deux battants les conduit à un grand hall sombre où déjà se présentent nombre de pensionnaires avec leurs familles. Liza regarde autour d'elle d'un air détaché, de nombreuses portes donnent sur le hall, elle se dirige avec son père vers le bureau de la Directrice. Des fillettes attendent dans le couloir, près de leurs parents, Jean et Liza prennent place dans la file. « Madame la Directrice » lit Liza sur une porte, juste en face d'elle. Elle prend la main de son papa et attend sagement d'être reçue. Petit à petit les pension-

naires après le passage obligé dans le bureau directorial, quittent le hall.

« Monsieur Berger-Blasquez, veuillez entrer »

Ils pénètrent dans un grand bureau lumineux. Une immense fenêtre à petits carreaux leur fait face. Une grande femme d'une cinquantaine d'années les reçoit. Les cheveux courts d'un blond doré, de beaux yeux noisette, elle a fière allure. Assise derrière un bureau en acajou sur lequel des piles de dossiers sont empilées, Madame Lespinasse, Liza retient son nom, explique le règlement du collège. Puis elle parcourt le dossier de Liza, la dévisage et lui souhaite une bonne rentrée scolaire.

« Mademoiselle Élisabeth Berger-Blasquez je vous conseille d'aller tout de suite déposer vos affaires dans votre dortoir. Monsieur si vous permettez ici, ce sera seulement Élisabeth Berger.

- Bien entendu précise Jean, et vous pouvez l'appeler Liza. »

Les présentations faites, elle quitte le bureau et se dirige vers un très grand escalier, très large et monte à l'étage, accompagnée de son papa. Une pancarte indique que le dortoir des sixièmes se trouve au second. Beaucoup de mamans et leurs filles vont et viennent. Jean dépose sa valise et son sac d'école auprès de son lit et, après un baiser sur le front, s'en va.

Liza découvre une grande salle où trois rangées de lits sont alignées. Des petits lits en fer blanc, serrés les uns contre les autres et séparés par une petite table de nuit,

sont tous recouverts d'un dessus-de-lit bleu à l'identique. De grandes fenêtres à petits carreaux éclairent le dortoir. Au fond, une petite pièce sert de chambre à la surveillante de nuit.

Justement, une jeune personne se dirige vers Liza et lui montre où ranger ses affaires. C'est Nathalie, une élève de terminale qui lui sert de guide. Une pièce en enfilade sert de rangement. Chaque pensionnaire dispose d'une petite armoire marquée à son nom et, en face, on accède à la vingtaine de lavabos en fer, fixé au mur et aux douches, où chaque matin, en chemise de nuit, les pensionnaires vont faire une toilette à tour de rôle. Le règlement précise que le passage aux douches est obligatoire une fois par semaine. Nathalie lui explique comment se rendre au réfectoire au rez-de-chaussée. Le souper est servi tous les jours à sept heures précises, puis dit-elle, Liza, tu dois aller dans la salle de jeux au premier étage, en attendant l'heure du coucher.

Liza s'est installée, cette première entrée au collège ne lui semble pas trop pénible, elle se dit qu'elle a l'habitude d'obéir, d'écouter. «Peut-être que je vais trouver des amies ici ?». Ce petit lit ne lui paraît pas si mal, pas plus angoissant que la grande chambre de la rue du Mourier, chez son papa où elle vient de passer deux jours seule car son père a repris son travail.

Elle a revêtu son uniforme, jupe plissée et pull bleu marine, puis une blouse vichy à carreaux rose et blanc. Elle n'en revient pas de porter une couleur si gaie, elle

qui a toujours porté un tablier noir bordé de rouge ou bleu pour aller à l'école. Elle reste un long moment à regarder le dortoir, assise sur son nouveau lit, et se demande qui vont être ses voisines et qui va dormir à côté d'elle ce soir. De nouvelles pensionnaires vont et viennent, s'installent un peu plus loin aidées de leurs mamans ou leurs grandes sœurs.

Elle lit et relit son nom écrit sur une petite pancarte au pied de son lit, elle n'a pas l'habitude d'être appelée ainsi. «Je serai toujours Liza, se dit-elle, Élisabeth me semble être loin de moi». Son patronyme ne lui est pas non plus très familier, durant toute son enfance, on ne l'a encore jamais appelé Mademoiselle Berger-Blasquez.

Elle en est là de ses réflexions quand une petite fille passe devant elle et lui demande son nom. Toutes les deux s'en vont à travers les couloirs faire le tour du pensionnat en attendant l'heure du réfectoire.

Elles vont ensemble découvrir un grand parc à l'arrière du collège et une petite chapelle au fond du parc. Pas très hardies, Liza et sa nouvelle compagne Margot préfèrent rentrer et attendre le signal dans le grand Hall.

À sept heures moins le quart, la grosse cloche pendue près du porche se fait entendre. Madame Lespinasse, la responsable du collège, se présente dans le grand Hall du rez-de-chaussée, tape dans ses mains, demande le

silence et après un petit discours de bienvenue aux nouvelles, et de bonne rentrée scolaire à toutes, fait mettre les pensionnaires en rang, deux par deux, classe par classe. Le silence se fait et, dans le calme, les élèves pénètrent dans le réfectoire et vont prendre place autour des tables.

C'est une vaste pièce, de longues tables de bois brut de huit personnes sont alignées avec des bancs de chaque côté. Elles sont serrées, peu d'espace les sépare. Au milieu de la salle, un espace plus large permet aux serveuses de passer les plats. Tout à coup un joyeux brouhaha emplit la salle, les amies se retrouvent et se regroupent entre elles, chahutent. Liza se retrouve entre deux fillettes, l'une blonde comme les blés et l'autre brune à la peau bronzée par le soleil qui, comme elle, viennent de rentrer au pensionnat.

Une soupe de légumes suivie d'une omelette d'ailet, ces jeunes pousses d'ail très prisé, constitue le souper. Le dessert est au choix, fruits ou gâteaux secs.

Puis, toujours en rang par deux, quand les bancs se vident, toutes les internes se retrouvent dans la grande salle de jeux du premier ou au choix dans les diverses salles d'études.

À vingt heures, les élèves sont priées de se rendre dans leurs dortoirs respectifs pour la nuit. Liza monte à son étage, guidée par une surveillante qui a pris en charge les petites nouvelles. Liza se dirige vers son lit, le troisième dans la rangée du milieu et va se déshabiller. Elle plie ses vêtements et les range bien soigneusement sur

une chaise. Elle fait alors la connaissance de ses voisines, à droite une jolie brune avec de grands yeux verts, à gauche une petite brune aux yeux bleus. Elle n'a pas le temps de leur demander leurs noms, la surveillante de nuit passe dans les rangs et les lumières s'éteignent. Liza s'endort aussitôt.

Le lendemain matin, à sept heures, la surveillante allume le plafonnier, une lueur aveuglante éclaire la pièce et Liza se réveille. Tout le dortoir se réveille, on entend des chuchotements, les lits grincent, le plancher de bois bien ciré craque sous les pas. Par petits groupes, les internes vont se laver puis s'habiller. Liza suit le mouvement, elle arrive près du lavabo, elle est écla-boussée, chahutée par une nuée de fillettes toutes plus volubiles les unes que les autres. Puis elle fait son lit, tire le dessus-de-lit, plie sa chemise de nuit, la glisse sous l'oreiller et va chercher son cartable dans son armoire. Quand tout le monde est prêt, les rangs deux par deux se reforment et les fillettes descendent au réfectoire prendre le petit-déjeuner. Avant de rentrer en classe, en attendant l'heure, les élèves se retrouvent dans la cour du collège. Liza, son cartable à la main, erre au hasard dans la cour, un peu désorientée, elle est seule, elle cherche du regard ses voisines de dortoir, puis va s'asseoir sur un banc et attend. De nombreux groupes de filles passent devant elle, sans la voir, bavardant et riant. Elle remarque les grands arbres qui sont alignés tout autour du parc, sans doute des tilleuls, et plus loin près du mur d'enceinte, elle aperçoit un noyer, elle

reconnaît son feuillage, deux petites feuilles ovales de taille croissante vers l'extrémité et une foliole plus grande pour finir. La cloche sonne, c'est la rentrée.

Durant cette première journée de cours, Liza a fait connaissance avec ses camarades d'internat, avec ses professeurs de français, de mathématiques et d'histoire. Le changement de classe à la fin de chaque cours s'est avéré difficile pour Liza. Un joyeux brouhaha, une grande bousculade dans les couloirs, une certaine confusion au changement de classe a fatigué Liza. À midi, au réfectoire le règlement du collège a été rappelé : ne pas courir, ne pas chahuter dans les couloirs, respecter les horaires de cours, d'études. Les demi-pensionnaires devront quitter l'établissement au plus tard à dix-sept heures, les pensionnaires pourront aller en salle d'études jusqu'à huit heures moins le quart.

La discipline règne, Liza n'a aucun problème avec, son éducation stricte l'a habituée à obéir, elle est ordonnée, en fait elle ne s'inquiète pas. Par contre, aller d'un cours à l'autre l'a un peu surprise, elle n'a pas encore l'habitude d'avoir plusieurs professeurs.

Sa deuxième journée est enfin terminée, elle est assise dans un coin de la salle de jeu, elle vient de remonter du réfectoire et regarde quatre « grandes » jouer au Monopoly. Elle attend l'heure de rejoindre son dortoir. Elle est seule, pourtant, pendant le cours de français, elle s'est fait une amie, Marianne a été gentille, à la récréation, elle a tenu compagnie à Liza.

Une jeune fille, grande, élancée, la peau très sombre vient s'asseoir à côté de Liza. Elle ne la connaît pas, elle est un peu surprise.

« Bonsoir, tu t'appelles Élisabeth ?

- Oui, mais c'est plutôt Liza.

- Moi, c'est Fanny.

- Liza, je t'ai vu arriver hier avec ton papa.

- Tu connais mon papa ?

- Oui, je le connais, mais il ne veut pas que je te parle.

- Pourquoi, il ne t'aime pas ?

- Non, ce n'est pas pour ça, je vais t'expliquer. »

Liza est bien surprise, elle regarde cette superbe métisse, tout de suite elle lui semble très gentille, elle l'a trouvée jolie. Fanny de son côté observe cette petite fille brune, elle connaît bien son visage, ses yeux noirs, elle hésite à l'approcher et pourtant elle a promis d'aller lui parler, elle sent instinctivement qu'elle va l'aimer.

Après quelques minutes de silence, Fanny raconte :

« Je connais ton papa, j'habite chez ta grand-mère, j'ai une sœur plus jeune qui fait ses études à Bordeaux, moi je suis ici en première, tu peux venir me voir dans le dortoir des grandes. »

Un silence s'installe, et devant le visage étonné de Liza, elle se demande si elle va poursuivre.

« Est-ce que quelqu'un t'a parlé de ta maman, demande-t-elle ?

- Non je n'ai pas de maman, et personne n'en parle. »

Fanny la regarde avec tendresse et poursuit :

« Ta maman je la connais, elle vit à Paris, mais elle n'a

pas le droit de te voir. Moi j'habite chez ta grand-mère qui est aussi la mienne. Ton papa est fâché avec tes grands-parents et tu ne dois pas lui dire ce que je vais t'apprendre.

- Mais tu es très bronzée, tu n'es pas d'ici ? lui demande Liza et ma maman aussi elle est comme toi ?

- Non, ta maman est très jolie, elle n'est ni noire ni métisse. C'est seulement ma maman qui est comme moi, elle a été élevée avec Lisette, ta maman. Je suis née en Afrique, en Haute-Volta et mes parents sont de là-bas. Nous faisons, ma sœur et moi, nos études en France, c'est pourquoi nous habitons chez grand-mère. »

Cela ne fait que deux jours que Liza est pensionnaire et a appris, en un temps record, ce qu'elle a toujours ignoré. Troublée, surprise, elle enregistre ses révélations sans manifestations particulières. C'est une enfant calme, très réservée qui a pris l'habitude de cacher ses sentiments. Elle ne sait pourquoi, ici dans cet établissement, elle se sent plutôt bien. Pourtant depuis bien longtemps, elle sait qu'elle n'est pas comme les autres enfants, pas vraiment malheureuse, elle a toujours ressenti la différence.

Ne l'a-t-on pas toujours appelée « La nièce de... » Aujourd'hui, elle a enfin écrit son nom et son prénom, Élisabeth, sur ses cahiers, sur ses livres de classe.

Fanny l'entoure, lui parle et Liza écoute sagement son récit. Puis elle va se coucher et dans son petit lit, cette

nuit-là, elle a du mal à s'endormir. Des images folles s'emparent de son esprit, les questions se bousculent dans sa tête, elle se tourne, se retourne cherchant le sommeil. Peu à peu, la fatigue du jour se fait sentir, l'enveloppe, ses paupières deviennent lourdes, pesantes, elle s'endort.

Deux nuits plus tard, Liza se réveille en sursaut, elle se sent toute mouillée, le dortoir, dans le noir, lui semble terrifiant, elle entend ses petites camarades soupirer, ronfler, elle reste un grand moment immobile, n'osant pas bouger et tout à coup, de grosses larmes la secouent, glissent sur ses joues, elle enfouit son visage dans son oreiller. La surveillante qui a entendu du bruit se lève et une lampe de poche à la main pour ne pas réveiller tout le dortoir s'approche du lit :

« Liza que se passe-t-il ? Pourquoi tu pleures ? »

Elle a pris Liza dans ses bras, la fillette sanglote de plus en plus, et entre ses larmes lui montre ses draps, sa chemise de nuit toute trempée, elle est honteuse, elle a presque peur. La surveillante la fait lever, la conduit aux lavabos et remarque immédiatement une grande tâche de sang sur sa chemise de nuit et comprend vite la situation. Liza ne comprend pas tout de suite, c'est la première fois et personne ne lui a expliqué qu'à son âge, et quelquefois avant, une fille avait ses règles. Cette nuit-là, Liza est devenue « jeune fille ».

Cette première semaine de pensionnat enfin se termine, Liza retrouve son papa et va passer le samedi et

dimanche entre la rue du Mourier, dans sa nouvelle maison, et Marie-Jeanne, dit « La Jeanne », Grand-rue. Ce sera le rythme établi de sa toute nouvelle vie.

Elle a eu beaucoup d'émotions, de changements, elle n'ose pas parler, n'ose pas poser de questions. Elle sent d'instinct l'émotion de son papa. Il est venu la chercher au collège et ils ont parcouru un bon kilomètre à pied, avant d'arriver sur la place de la Mairie. Des passants les saluent, et tous n'ont qu'un mot : « Mon Dieu comme elle ressemble à sa sœur ! »

« Monsieur Berger, c'est bien là votre fille ? »

Son père est connu, courtois, il répond d'un mot aimable à chaque personne, il s'arrête à chaque fois une minute, salue et échange quelques paroles. Jean présente sa petite fille, il semble tout ému et fier. Liza écoute sans rien dire. Depuis qu'elle est arrivée chez son père, elle n'entend parler que de sa ressemblance avec Maritza. C'est pour elle une grande surprise et à la fois une certaine inquiétude. Il y a à peine deux semaines qu'elle a découvert l'existence d'une grande soeur qui lui ressemble tant.

Encore hier, après la classe, elle a été appelée chez la surveillante principale du collège. Craignant d'avoir enfreint le règlement, elle s'y rend le coeur battant. Elle est reçue par une petite femme, tout habillée de noir, l'air sévère. Elle pénètre dans une petite pièce attenante au bureau de la directrice, un grand tableau de maître est accroché sur le mur qui lui fait face. Un nom est

indiqué sur la porte, gravé sur une plaque de cuivre, mais Liza, toute à ses pensées, ne l'a pas vu. Mademoiselle Levasseur, c'est son nom, assise derrière un petit bureau, éclairé par une lampe, lui fait signe de s'approcher. Liza écoute et à son grand étonnement lui parle justement de sa sœur.

« Liza, tu sais que ta sœur Maritza a été élève dans ce collège ?

- Non, Madame.

- J'oubliai, tu arrives des Pyrénées.

- Oui, Madame.

- Tu es une bonne élève, ton dossier l'indique. Tu sais pourquoi je t'ai fait venir ?

- Non, Madame »

Un silence s'établit entre elles, Liza debout devant le bureau sent les battements de son cœur frapper fort dans sa poitrine. Ces quelques secondes lui semblent une éternité. Enfin, elle entend comme dans un brouillard le nom de Maritza.

« Liza, Maritza a, comme toi, fait ses études ici. C'était une bonne élève, mais très dissipée, très volontaire. Certains professeurs ne l'ont pas appréciée. Alors, je te demande de respecter la discipline. »

En sortant du bureau de la surveillante, elle croise deux élèves de première qui ricanent, elle entend malgré elle :

« T'as vu. C'est la soeur de Maritza ! »

Partout où elle passe, on lui rappelle le passage de sa grande sœur.

3

Trois mois ont passé, elle s'est faite très vite à sa nouvelle vie. Elle n'a pas de vraies amies, mais elle s'entend bien avec tout le monde. L'automne a revêtu ses couleurs jaune, rouge et pourpre, la cour du collège est devenue l'endroit favori de Liza. Très souvent elle va se réfugier sur un banc, à l'abri d'un grand chêne. Il n'y en a que deux dans tout le parc du collège. Elle retrouve un peu de sa campagne, elle ressent un grand calme près de lui, elle aime regarder son écorce rugueuse, elle aime compter les stries et deviner l'âge de ce bel arbre, mais à chaque fois son esprit vagabonde vers d'autres lieux. Soudain, la cloche du collège tinte et la rappelle à la réalité, elle rentre vite poursuivre ses occupations.

Pendant les heures d'études, elle est souvent dans la lune, parfois elle se fait surprendre à rêver. Elle pense souvent à sa maman, elle n'arrive pas à l'imaginer. Fanny lui a promis que très bientôt elle lui montrerait

une photo. Le soir, elle va souvent passer un moment avec « les grandes ». Elle n'arrive pas à jouer avec les fillettes de son âge.

Bientôt ce sera son anniversaire, elle fêtera ses douze ans en pension. Personne ne pense à elle, son père n'est pas bavard et « la Jeanne » lui est indifférente. Un dimanche, elle lui a demandé de l'appeler maman, et Liza s'est enfuie. Elle reste des heures seule, dans la maison de son père. Elle préfère rester seule. Pour ne pas faire de la peine à son papa, elle n'a rien dit, elle va toujours prendre ses repas Grand-rue le dimanche.

Pour son premier Noël en Dordogne, elle passe ses journées de vacances scolaires à se promener dans la ville. Jean travaille et ne rentre que vers cinq heures du soir. Elle n'aime pas rester en tête-à-tête avec « la Jeanne ». Elle se lève tard, au réveil, elle se retrouve souvent seule dans la maison de la rue du Mourier. Au cours de ses promenades, elle découvre le canal de Lalinde. Elle flâne à l'ombre de ses platanes qui bordent les rives, elle remonte le courant jusqu'au barrage de l'écluse. Elle croise parfois quelques pêcheurs au bord de l'eau. Le temps s'est rafraîchi, mais elle n'a pas froid, le temps est plus doux que dans les Pyrénées à cette époque de l'année. Puis elle va chercher son papa à la sortie de son travail et tous les deux remontent chez Marie-Jeanne pour souper. Vers neuf heures, ils rentrent se coucher chez eux, dans la fraîcheur du soir.

Deux jours avant Noël, une surprise l'attend. Son papa l'a d'abord emmenée chez le coiffeur. C'est la première fois qu'elle va se faire coiffer. Ses cheveux noirs coupés court à son arrivée ont poussé. Son père la confie aux bons soins de la coiffeuse et s'en va, il reviendra la chercher un peu plus tard. En attendant son tour, elle feuillette un catalogue. Elle ressortira avec les cheveux mi-longs légèrement bouclés. Jean reste sans voix, il la contemple en silence, elle lui paraît plus mature, elle est devenu en très peu de temps une jeune fille. Après le déjeuner, Jean laisse Liza en compagnie de Marie-Jeanne, lui recommande d'attendre son retour. Au bout d'une demi-heure, il revient accompagné de sa fille Maritza qu'il vient d'aller chercher à la gare. Liza reste sans voix, c'est la toute première fois qu'elle voit sa grande sœur. Aussitôt, elle éprouve une immense joie, elle se jette dans ses bras. Des larmes coulent des yeux de Maritza et finalement tout le monde pleure de joie. Plus rien ne compte, ce moment tellement attendu, est arrivé. C'est là une heureuse surprise. Elle se met même à embrasser « la Jeanne », tant sa joie est grande. Elle a enfin quelqu'un à aimer. Pourtant son regard s'assombrit l'espace d'une seconde, elle a envie de demander pour sa maman, mais elle préfère savourer cet instant. Elle en parlera sans doute plus tard à sa grande sœur. Ces fêtes cette année-là se sont passées très vite. Il n'y a pas eu de sapin, mais un bon repas, et quelques cadeaux et puis Maritza est repartie pour Paris, où elle travaille. Liza repart pour la pension. Le soir, dans son

lit, elle revoit souvent son image. Une superbe jeune fille brune qui lui ressemble, très chic, bien habillée, coiffée à la dernière mode. Elle a admiré sa jupe à plis plats, d'un beau vert foncé, sa blouse à manches trois quarts et sa veste ceinturée qui lui enserrait sa taille fine. Le jour de Noël, Maritza portait une robe en corolle, juste au-dessus du genou, d'un beau bleu pâle. Liza a surtout remarqué son maquillage, son rouge à lèvres et ses ongles bien manucurés.

En rentrant à la pension, elle dépose sa valise, range son linge propre dans son armoire, et trouve à côté de ses effets, un petit paquet entouré d'un ruban doré. Elle s'empresse de l'ouvrir et découvre un petit écrin écarlate autour duquel est attaché un mot. «Pour ne pas m'oublier» : ces mots sont écrits sur un bristol pastel, une petite fleur stylisée dans le coin droit, signé Maritza. Liza se hâte d'ouvrir l'écrin et découvre son premier bijou, un pendentif en forme de goutte d'eau au bout d'une chaîne plaquée or. Toute retournée par l'émotion, elle essuie une larme au coin des yeux. Jamais elle n'oubliera cette délicate attention.

Pendant ses vacances, elle n'a pas révélé ce qu'elle avait appris avec Fanny. Le temps a passé trop vite et puis elle n'a pas voulu troubler ces quelques jours de réunion familiale avec ses interrogations. Son papa, toujours prêt à fondre en larmes, Maritza si joyeuse, et même Marie-Jeanne si prévenante, tout cela a fait oublier à

Liza ses questionnements. Dans la maison, pas d'arbre de Noël illuminé, pas de guirlandes, pas de cheminée, juste une simple bougie au milieu de la table, rien qui ne puisse lui rappeler les fêtes de sa petite enfance. Liza cette année n'a pas été obligée d'aller à la messe de minuit, ni de rester des heures à table, elle a oublié tout cela. Mais elle a trouvé l'amour, la tendresse d'une soeur, elle a eu le sentiment très fort de trouver une vraie famille. Son papa, sans un mot, lui a témoigné de la tendresse, elle a ressenti toute l'affection qu'il avait en lui. Peu lui importe les cadeaux enrubannés, d'ailleurs elle n'en a jamais vraiment reçu, juste une fois. Alors, ce joli petit écrin qu'elle tient dans ses mains, ce présent qu'elle vient de trouver lui procure une immense joie, une immense émotion. Elle contemple ce petit bijou, le garde un long moment entre ses doigts, puis le remet dans son écrin et le cache au fond de son armoire comme un vrai trésor. Le dimanche suivant, elle se pare du pendentif et le montre à son papa.

La vie au collège suit son cours bien ordonné, bien réglé, Liza partage ses quelques moments de liberté avec son amie du premier jour Marianne. Elles se retrouvent souvent côte à côte à l'étude du soir. Marianne est une fillette espiègle, très vive, très rigolote. Elle n'est pas dans la même classe, mais apporte à son amie la gaieté qui lui manque.

Un soir Marianne lui raconte une histoire du Lébéro,

ce loup-garou qui, enfant, lui faisait tellement peur. Autour du cantou, lui dit-elle, ma grand-mère racontait des histoires. Je me souviens de celle-ci lui dit Marianne :

«Toute petite, il y a très longtemps, une jeune fille, une nuit avec un clair de lune magnifique, allant fermer la porte de l'étable, entendit un bruit près du tas de fumier, au fond de la cour, elle s'approcha et elle vit quelque chose qui remuait dessus. Un veau peut-être, mais à cette heure tardive ce n'est pas possible, pensa-t-elle !» Ma grand-mère s'arrête toujours un moment et nous regarde avant de poursuivre son histoire.

“Le cantou” demande Liza, c'est quoi ?

- C'est le coin du feu de par chez nous, répond Marianne »

Liza écoute, elle aime les histoires et son amie poursuit :

«La jeune fille appela son père qui reconnut qu'il y avait une bête dans le fumier. Il partit chercher la fourche et ronchonna : une bête ! un veau ! pourquoi pas un cheval ! et qui remuait ! mais il resta bouche bée, comme interdit... « Mais c'est le Lébéro dit-il » La jeune fille qui s'appelait Ernestine resta vieille fille et l'on prétendait qu'elle jetait des sorts. « Il n'est pas bon de rencontrer le Lébéro », c'est ce que l'on dit chez nous.»

Cette nuit-là, Liza rêva de loup-garou, mais les deux fillettes se raconteront souvent des histoires.

Liza pense souvent à sa maman et se l'imagine, elle n'a pas le droit de questionner son père. Un jour, elle demande à Fanny de lui parler de ses grands-parents. Elle sait déjà qu'ils habitent Bergerac. Elle lui raconte que sa maman, Lisette, a perdu son père à la guerre de 14-18 et qu'elle était pupille de la nation. Elle non plus n'a pas connu son vrai père. Sa grand-mère s'est remariée avec Monsieur Clément et a élevé Lisette et Denise comme deux sœurs.

« Tu sais Denise, c'est ma maman à moi, lui dit Fanny.
- Denise c'est la sœur de ma maman, lui demande Liza ?

- Non, pas vraiment, c'était la fille de grand-père, et comme elles avaient le même âge, elles ont été élevées ensemble comme deux sœurs.

- Alors, tu es ma cousine.

- Oui, et nous avons les mêmes grands-parents »

Liza qui n'a jamais connu ses grands-parents paternels car ils sont morts, il y a longtemps, a très envie de connaître ses grands-parents maternels, mais il ne faut pas que son papa le sache, elle ne veut pas lui faire de la peine, alors elle s'interroge, elle patiente.

Les jeudis sont longs en pension. Le matin, elle va à l'étude faire ses devoirs, mais l'après-midi, souvent seule, elle s'ennuie un peu. Ici, il lui manque ses livres. Elle se rend à la bibliothèque du collège et lit les « *Contes et Légendes du Périgord* » et un jour, elle

rencontre Sylvie, un peu plus âgée qu'elle, une élève de cinquième et elles sympathisent. Sylvie fait partie des Éclaireuses de France, et Liza suit son amie dans ce groupe de scouts. Elle a obtenu la permission d'y entrer de la part de son papa et de la directrice du collège.

Sylvie et Liza, tous les jeudis après-midi, se rendent dans le local des Éclaireuses de France à quelques rues du collège. Sylvie a été désignée pour accompagner Liza hors de l'établissement. Elles ont comme tous les scouts de France, un bel uniforme, jupe plissée, blouse et gilet bleu marine, béret vert sur lequel un insigne est épinglé, une cravate verte et des grosses chaussures de randonnées. Chaque fois que Liza part en forêt avec son groupe, elle met autour de son cou, une cordelette où pendent un sifflet et une étiquette à son nom.

Au bout de quelques mois, elle participe à la cérémonie du totem. Elle a appris les préceptes du fondateur Lord Robert Baden-Powell, chef du scoutisme. Elle a participé à de longues promenades en forêt, mais ce jeudi d'avril 53 sera une journée particulière.

De bon matin, un petit groupe d'éclaireuses vient la chercher à la sortie du collège. Liza s'est levée très tôt, a revêtu son uniforme et attend près du grand escalier. Elle rejoint ses camarades, on lui remet un badge qu'elle épingle sur sa veste, elle a pris un sac à dos et un bâton. Les voilà partis, une joyeuse bande de jeunes descend la rue du collège, rue de Mussidan et traverse la ville endormie. À la sortie, ils remontent une très

grande allée bordée de noyers, large et spacieuse, en direction de Monbazillac. Le ciel est clair, un soleil de printemps filtre à travers les arbres. Liza est heureuse, marche d'un bon pas cadencé en chantant en chœur l'alphabet du scout : « *Un jour, la troupe campa AAAA - La pluie se mit à tomber BBBB...* »

Après une heure de route, la petite troupe s'arrête dans le bois du Montet. C'est un endroit abrité par le vent, des sentiers bordés d'aubépines et de fraisiers sauvages les accueillent. Au bout de quelques minutes, Liza se retrouve dans une clairière avec ses camarades. Elle pose son sac à dos au pied d'un arbre, sort une gourde remplie d'eau et se désaltère. Après une pause, un jeu de piste est organisé. L'après-midi se poursuit par des chansons, des jeux, des devinettes, puis la troupe repart et longe les vignobles environnants, qui donneront le vin connu de Bergerac. Depuis le petit matin, ces jeunes scouts ont déjà parcouru environ sept kilomètres quand ils arrivent sur le domaine du château de Monbazillac.

Liza est tout de suite impressionnée par ce magnifique château de la Renaissance qui se dresse telle une forteresse devant elle au loin. Elle aperçoit la façade ornée de fenêtres à croisillons et de petites lucarnes superposées surplombant des mâchicoulis. Au-dessus, un chemin de ronde avec ses créneaux forme comme une couronne qui brille au soleil. Deux petites tours rondes se détachent des murs en pierre grise et son toit de tuiles plates s'incline en pente douce. Elle a appris dans

les livres que dans ce château, il y avait de grandes caves où vieillissent les plus grands crus du vin de Monbazillac. À perte de vue, autour du château, elle aperçoit le vignoble, des rangées de pieds de vigne, bien taillés, bien droits, c'est un immense tapis de verdure qui se déploie sous ses yeux.

Toute la petite troupe se dirige vers l'aile ouest du château, où les attend la cheftaine venue en éclaireur, préparer la tambouille. Vers huit heures du soir, Liza est assise autour d'un feu de camp. Un grand trou a été creusé dans le sol, quelques brindilles de bois sec ramassées aux alentours, une ou deux grosses bûches alimentent un bon feu qui pétille. De grosses pommes de terre sont tirées des sacs et mises sous la cendre. Cela fait la joie de tous, la bonne humeur est au rendez-vous, une voix s'élève entonnant une chanson et tous reprennent le refrain. La soirée est douce et jusqu'à une heure avancée de la nuit, on chante, on rit, on raconte. C'est cette nuit-là que Liza recevra son totem : Grillon du foyer, après avoir été barbouillée de suie et après avoir sauté deux ou trois fois au-dessus des braises incandescentes. Le lendemain après une bonne nuit sous la tente, tout ce petit monde rentre à pied, au pas, en chantant.

Ainsi, la vie de Liza s'est installée presque dans une routine quotidienne, sans heurts, sans pleurs, sans bruit. Elle a oublié sa petite enfance tant elle est happée par les événements de sa courte vie. Que de questions

sans réponses, que de rêves sans fondement, mais Liza suit le cours de sa destinée sans trop se préoccuper du lendemain. Sa nature simple, son éducation lui permettent de ne pas sombrer dans le désespoir.

Sa première année de pensionnat est presque terminée, de beaux jours d'été s'annoncent. La fête de fin d'année se prépare au collège. Les troisièmes et les terminales recevront leurs diplômes. Liza craint que Fanny ne revienne plus au collège, elle a souvent consolé ou encouragé Liza. Elles se sont attachées l'une à l'autre, mais Fanny n'a pas eu encore le courage de lui ramener une photo de sa maman. Liza de son côté n'a pas osé rendre visite à ses grands-parents. Fanny lui explique où ils habitent, lui donne quelques conseils de prudence sachant que Jean ne doit pas le savoir. Elle lui apprend qu'elle part rejoindre ses parents en Afrique, mais qu'elle sera de retour pour la rentrée.

Toutes ses amies d'internat parlent de leurs vacances, beaucoup d'entre elles vont passer ces mois d'été à la campagne, quelques-unes en colonie. Liza ne sait pas, elle n'a rien demandé à son père, elle espère fort que sa grande sœur viendra passer une semaine au moins avec elle, malgré son travail.

4

Juillet 53, Liza traîne, seule dans la maison rue du Mourier. Jean, son père, est parti travailler, « La Jeanne » a pris ses vacances, grand-rue, son usine de tabac fermant, comme tous les ans, pour le mois entier. Les premiers jours, elle a beaucoup dormi, et ce matin, elle n'a guère envie de sortir. La maison n'est pas très grande, Liza a aménagé un petit bureau près de la fenêtre de sa chambre et a rangé ses livres et cahiers de classe. Elle feuillette un livre d'histoire, et elle retrouve coincé entre les pages, un morceau de papier sur lequel est griffonnée une adresse transmise par Fanny. Indécise, elle reste un instant immobile à contempler ce petit bout de papier. - M. Me Clément - Après un long moment de réflexion, elle décide d'aller en cachette voir ses grands-parents.

En sortant de sa chambre, sur le palier, elle aperçoit la chambre de son papa, la porte étant restée ouverte. Jusqu'à ce jour, elle n'a jamais cherché à y pénétrer. Le

cœur battant, elle s'avance, s'assoit sur le lit. La pièce est toute petite, elle fixe un moment le plafond, immobile, les yeux grands ouverts, puis elle se redresse et ouvre le tiroir de la table de nuit à portée de sa main. «Rien de particulier à voir», se dit-elle. Mais en se relevant elle aperçoit au pied du lit un vieux portefeuille en cuir. Elle le ramasse et après quelques minutes se décide à l'ouvrir. Il est tout usé, tout râpé, le cuir sent bon, elle reconnaît là, un cuir marocain. À l'intérieur, elle découvre une photo de son papa en casque colonial. Il est grand, mince, il porte un pantalon et une chemise blanche, il lui paraît plus jeune. Il est photographié devant une case en bambou. Aucune date ni aucun lieu n'est mentionné. Elle se promet de lui demander un jour de lui montrer une photo de lui.

Le ciel est bleu, le soleil brille de tous ses feux, Liza a revêtu une petite robe légère imprimée sur fond rose, des manches courtes bouffantes soulignent ses bras bien bronzés. Elle a attaché ses cheveux en queue-de-cheval à la Brigitte Bardot. Elle a le teint mat, elle est déjà toute hâlée par le soleil. Il est dix heures du matin, elle sort de chez elle, traverse la place Petites Boucheries toute proche, remonte la Rue Neuve d'Argenson et se dirige vers la Mairie. En passant, elle fait un peu de lèche-vitrine, s'arrêtant devant les devantures des magasins de prêts-à-porter qui commencent à s'ouvrir. Une devanture l'attire, elle y contemple de jolis rubans de couleurs, des foulards, et des chapeaux de toutes

formes.

Elle poursuit son chemin, traverse la rue du Professeur Pozzi et arrive à proximité de la mairie. Elle hésite, son papa travaillant au premier étage, elle longe le trottoir, espérant qu'elle ne sera pas vue, et rejoint enfin la rue du Port, une petite ruelle, très étroite, elle passe et repasse devant le numéro 20, s'arrêtant pour voir le nom sur la porte - Mr. Me Clément - mais, au dernier moment, elle n'ose pas sonner. Elle s'en va précipitamment, se promène toute la matinée et retrouve son père chez Marie-Jeanne pour le déjeuner.

Elle mettra plus de quinze jours à se décider, et puis un matin, elle sonne chez ses grands-parents. Un vieux monsieur vient lui ouvrir, il la regarde et sans un mot l'a fait entrer. «Tu ressembles à ta sœur, entend-elle encore une fois, nous t'attendions ta grand-mère et moi. Ta cousine nous a prévenus.»

Un escalier étroit et mal éclairé débouche sur une grande salle à manger lumineuse. Près de la fenêtre, une vieille dame est assise dans un large fauteuil de velours rouge, elle regarde par-dessus ses lunettes tombant sur son nez, sa petite fille qu'elle attend depuis longtemps.

« Viens ici Liza, que je te regarde ! approche.

- C'est vrai tu ressembles à Maritza, mais aussi à ta maman. »

Plus intimidée que jamais, Liza avance vers sa grand-mère qui ne bouge pas. Alors elle distingue ses traits fins malgré la rondeur de son visage, deux bras l'entou-

rent et elle reçoit deux grosses bises sur le front. «Tu peux m'appeler Alphonsine si tu veux», lui dit-elle. Ensuite le grand-père la fait asseoir, lui offre un jus d'orange et lui explique gentiment que sa grand-mère ne peut plus beaucoup marcher, elle est devenue impotente.

« Tu peux venir nous voir quand tu veux »

Liza éprouve tout de suite pour cet homme beaucoup de tendresse, il lui semble très gentil, plus très jeune, il a des cheveux grisonnants, des yeux bleus et un regard très doux. En s'en allant, elle éprouve malgré elle un soulagement. Elle n'est pas restée très longtemps, n'a pas beaucoup parlé, n'a posé aucune question. Son grand-père la raccompagne à la porte et lui recommande tout bas de ne pas en parler à son père, car dit-il, il pense que Jean n'aimerait pas la voir chez eux.

Liza reviendra de temps en temps les voir, en cachette, toujours intimidée par Alphonsine, préférant parler avec son grand-père.

Au cours de ses visites éclair, elle admirera le travail de tissage de sa grand-mère qui, de plus en plus souvent, se trouve dans la cuisine devant un métier à tisser, seule distraction qu'elle s'autorise, ne pouvant plus sortir se promener à cause de son poids.

Le mois d'août promet de chaudes journées de vacances. Jean a pris quelques jours pour accueillir Maritza et profiter de ses filles enfin réunies. Jean passe son premier jour de congé à dormir et pendant ce

temps, Liza va se promener toute seule le long du canal comme elle en a pris l'habitude. À son retour, elle trouve son père assis dans le coin de la cuisine qui l'attend. Il a préparé une omelette aux oignons dont il a le secret. Ça sent bon, Liza mange avec appétit, elle est heureuse d'être seule avec son papa. Après la vaisselle et un peu de rangement, il lui propose une balade.

« On ne va pas Grand-rue aujourd'hui, demande Liza ?
- Non, je te réserve une surprise. »

Jean a garé une vieille Renault Juva 4 cabriolet sur la place du marché, à deux pas. Liza, fort étonnée mais ravie, monte à côté de lui. Elle s'installe sur la banquette arrière tandis que Jean ouvre la capote. À la sortie de la ville, il prend la direction d'Issigeac. La voiture roule à fière allure, Liza voit défiler de petits villages pittoresques, la route sinueuse est bordée de hêtres et de platanes, excepté à l'entrée des villages où de beaux noyers, en lisière des champs, donnent une ombre rafraîchissante. Le vent s'est levé, Liza tend son visage vers le ciel et laisse flotter ses cheveux, elle se grise d'air pur et de soleil. Ils traversent Ste Radegonde en Périgord noir, niché sur une colline boisée, Liza a juste le temps d'apercevoir les tours rondes au-dessus de la colline, à trois kilomètres en contre bas, Jean fait une halte sur les bords de la Dordogne. Le soleil chauffe, la chaleur monte, il est temps de se remettre en route s'ils veulent déjeuner à midi à Issigeac. Ils passent Boisse, village médiéval entouré de bois. Ils sont freinés à l'entrée du bourg par le passage d'une troupe d'oies grises

du Périgord qui traversent la route, en dandinant du croupion. Elles sont bien grasses et bien dodues, elle cacardent et criaillent en faisant un drôle de concert. Elles feront sans doute de bons foies gras, pense Liza. Elle a le temps d'apercevoir un menhir de 1m50 de haut qui attire l'œil près de la source de Rozière et tout en haut de la colline deux moulins battus par le vent. Encore quelques kilomètres et la voiture se gare à l'entrée du village médiéval chargé d'histoire. Jean et Liza déambulent à travers rues, ruelles, venelles, admirant tour à tour les maisons à pans de bois, l'église romane, et à côté le château des Évêques de Sarlat, ou « Evescat ». Jean explique à sa fille qu'Issigeac fut rattaché aux biens de l'évêché de Sarlat et que les évêques établirent leur résidence dans ce château. «Ce château, lui dit -il, fut aussi la résidence d'un grand écrivain qui s'appelle Fénelon».

L'après-midi, après un léger repas dans une auberge, ils visitent tour à tour la petite bastide périgourdine, de forme circulaire, blottie dans ses remparts, les vieux moulins et à travers les ruelles, ils admirent les façades des maisons chargées d'histoire.

Puis ils reprennent la route, mais Jean s'arrête à la sortie du village devant un grand portail. Il montre à Liza une jolie villa cachée au fond d'un grand parc. La maison semble abandonnée, des herbes folles envahissent le jardin.

Elle sent son père très troublé, elle s'assoit à côté de lui, sur un vieux banc, à l'entrée à côté du portail. Alors,

Jean lui parle du passé.

En 1939, nous habitons dans la banlieue de Bordeaux, j'avais du travail, je possédais une grande scierie, mais mes biens ont été réquisitionnés par les Allemands et nous nous sommes réfugiés à Bergerac. Puis je me suis retrouvé seul en 40 avec vous trois. Je t'ai alors confiée à ta tante Jeanne au Pays Basque, Maritza est partie à Biarritz et j'ai gardé près de moi mon fils. Au bout de quelques mois, il est parti tout seul te rejoindre chez ta tante. Il avait treize ans, et ne supportait plus de vivre ici. J'étais très seul, et j'ai habité pendant quelques mois cette maison. Une gentille veuve, femme d'un colonel et je crois comtesse, que j'avais connue en Afrique et à qui j'ai rendu quelques services pendant la guerre me l'a prêté le temps que j'aïlle mieux, tu comprends.

En remontant dans la voiture, Liza a envie de poser des questions, mais remarque que son père ne parle jamais de sa maman, ni de ses grands-parents. Elle reprend place et la voiture démarre. Ils rentrent tous les deux en silence, mais elle ressent comme une douce musique au fond de son cœur, du fond de son regard son papa, sans un mot, lui a dit « Je t'aime. »

Le lendemain, c'est l'arrivée de Maritza. Elle est venue de Paris en train, passer une semaine de vacances.

Pendant son séjour, Liza ne s'ennuie pas. Sa grande sœur l'emmène au cinéma. Liza découvre les acteurs pour elle inconnus comme Gérard Philippe dans *Fanfan la Tulipe*, Martine Carol dans *Caroline chérie* et

Brigitte Fossey avec Georges Poujouly dans *Jeux interdits*. Elles vont souvent toutes les deux sur la terrasse d'un café, Maritza prend un apéritif et Liza une limonade. Elle est fière de sa grande sœur, la trouve ravissante, toujours bien maquillée, bien habillée ; Maritza attire les regards, elle est très courtisée. Aussi Liza va devenir très vite sa complice. Tous les soirs, avec l'accord de leur père, les deux sœurs sortent. Le plus souvent, elles se promènent en ville, flânent dans les rues. Un soir où la chaleur est étouffante, Maritza propose à Liza un rafraîchissement et l'installe à la terrasse de son café préféré, le plus fréquenté en cette période estivale : le Tortoni. Et puis elle la laisse devant un verre de jus d'orange, lui demandant de ne pas bouger et disparaît. Puis arrive un jeune homme qu'elle a déjà croisé quelquefois dans la Grand rue, il s'assoit à côté d'elle et demande où est Maritza. Liza, d'abord interdite, lui répond qu'elle va arriver, et tous deux devisent en attendant son retour. Une demi-heure plus tard, Maritza réapparaît soudain, toute fraîche, ravissante dans une robe vaporeuse, laissant apercevoir, ses courbes harmonieuses. Son chevalier servant l'attend et lui propose d'aller faire un tour en voiture. Alors, Liza se propose de rester là, pour les attendre.

Pour passer le temps, elle regarde autour d'elle, observe les consommateurs, écoute les bavardages et puis remarque sur les murs à l'intérieur du café, des tableaux représentant les sites alentour. Puis elle trouve sur le comptoir une brochure faisant la publicité du lieu et en

petits caractères son histoire, elle lit :

« Sous le premier Empire, un cuisinier du nom de Tortoni avait fait de son établissement l'endroit idéal où accouraient Royalistes, Jacobins et Bonapartistes afin de se réunir et de déguster ses sauces. Ainsi, il devint célèbre. Un jour, le préfet de police lui demande de retrouver dans son établissement, un homme qui a mal parlé de l'Empereur. Il est certain que ce sujet fréquente son restaurant. Tortoni a une idée de génie, il demande à Prévost, son premier garçon, quel est le plus mauvais de ses clients. Il lui signale un ancien employé de M. Lavalette qui chaque matin boit un verre d'eau et part sans payer. Tortoni signale son nom et contente ainsi l'autorité et en même temps se débarrasse de ce client. Finalement, Tortoni, sans doute pris de remords, se brûle la cervelle. Son nom resta et son café fut florissant sous la Restauration ».

Quand sa sœur vient la chercher pour rentrer, Liza n'a pas vu le temps passer. Elle sera ainsi souvent complice de ses escapades amoureuses.

Les jours passent vite et c'est bientôt l'heure du départ. Liza accompagne sa sœur à la gare. Maritza lui promet de revenir aux prochaines vacances. Elles s'étreignent sur le quai, s'embrassent puis en une seconde, le train siffle, les portes claquent, un dernier au revoir de la main, et Liza se retrouve seule.

Elle passe la fin de ce mois d'août à de longues promenades dans les rues, près du pont, le long de la rivière,

quelquefois plus loin dans la campagne. Elle se rend souvent au jardin public, elle reste des heures à regarder les enfants jouer. «Elle traîne» dirait sa tante. Elle fuit la maison, elle apprécie sa liberté. Parfois elle va attendre son père à la sortie du travail, ils remontent lentement, main dans la main, à la maison. Jean, de temps à autre, s'arrête en cours de route, boire un verre de vin rouge, dans un tout petit café où il a pris ses habitudes. Liza grimpe sur un tabouret du comptoir, boit une grenadine et attend. Son père n'est pas bavard, les gens lui disent bonjour, mais un peu comme elle, il reste presque toujours seul, assis à la même table, dans le même coin. Il boit juste un verre, reste souvent très longtemps, le regard dans le vide, puis ils s'en vont.

En septembre, Liza reprend le chemin du collège et de l'internat. Elle retrouve ses amies et surtout sa cousine. Elle a hâte de lui raconter sa rencontre avec sa grand-mère. Dans le fond de son cœur, elle espère apprendre plus de choses sur sa maman. Fanny lui a ramené un beau livre sur l'Afrique, et quelques photographies de ses parents. Elle découvre un charmant métis, grand et mince, et une superbe femme tout aussi grande que son mari, au sourire éclatant. Fanny lui explique que sa maman a été élevée et a fait ses études en France, mais qu'elle a préféré se marier avec un noir et revenir vivre en Afrique, berceau de ses origines. Ta maman aussi a vécu là-bas quand elle était petite, parce que grand-père a fait sa carrière dans les postes à Abidjan, mais Lisette

et Denise ont été en pension en France, pendant leurs études.

« Est-ce que tu sais comment tes parents se sont connus, lui demande Fanny ?

- Non, je ne sais pas, personne n'en parle à la maison.

- Jean, ton papa, travaillait en Afrique, au Congo et au Niger et il allait une fois par mois à Abidjan. Comme grand-père était receveur des postes, ils se connaissaient depuis quelques années. Lisette et ma maman Denise en pension à Toulouse, revenaient passer leurs vacances à Abidjan chez leurs parents. L'année de ses seize ans, Lisette croisa ton papa, à la poste, lors d'un de ses passages et il tomba follement amoureux de ta maman. Ils ont été fiancés deux ans et ils se sont mariés à Bamako. »

Liza alors se souvient de la photo entrevue dans la chambre de son papa, et se promet de lui en parler.

La vie de l'internat, les études, quelques sorties avec les Éclaireuses, la vie bien réglée de Liza a repris. Puis les mois passent sans grands changements.

Cependant, c'est au cours de cette année 54, à l'aube de ses quatorze ans qu'elle va apercevoir pour la première fois sa maman.

Un soir, au collège, Fanny vient la chercher dans la salle d'étude où elle travaille, lui montre une photo et lui signifie que Lisette, sa maman, vient passer le dimanche à Bergerac. Elle propose à Liza une rencontre en cachette de son père. « Si tu veux, lui dit-elle, tu

pourras la voir dimanche matin, sur la place du marché, entre dix et onze heures. Liza accepte».

Elle reste fébrile toute la semaine, imaginant sa rencontre. Elle échafaude plusieurs scénarios. En fait, elle n'en dort plus, elle ne mange plus, elle va même rater une interrogation d'anglais.

Le jour convenu, elle sort discrètement, sans faire de bruit de la maison, se dirige vers la place du marché, cherchant un endroit où se tenir, de façon à avoir le plus de champ de vision possible devant elle et de ne pas rater le passage de sa maman. Elle a caché sous ses effets, la photo qu'elle a regardée cent fois, essayant de fixer les traits de cette femme pour l'instant inconnue et la reconnaître. Son attente se prolonge, elle commence à s'impatienter, elle tremble, elle s'inquiète, les passants autour d'elle la dévisagent, certains lui disent bonjour, et soudain elle a peur qu'on la reconnaisse et que l'on parle à son père.

« Et si son père arrivait ?

- Si sa maman ne venait pas ?

- Si elle ne la reconnaissait pas ?

- Va-t-elle venir seule ?

- Va-t-elle la reconnaître, elle, Liza ? »

Tout cela tourne dans sa tête. Elle a envie de fuir, de rentrer à la maison, mais un je-ne-sais-quoi la retient. Elle sent battre ses tempes, son pouls s'accélère, les minutes lui semblent des heures. Prise de panique, elle pense à partir, lorsque tout à coup elle voit passer une

petite femme brune, enveloppée dans un grand manteau, elle porte un petit bibi sur la tête, sa démarche l'attire. Elle a ralenti son allure, passe tout près d'elle sans s'arrêter et fait un signe dans sa direction, Liza comprend instinctivement qui elle est, mais déjà elle disparaît au coin de la rue. Une dernière fois, elle se retourne juste le temps, pour Liza, de graver son image dans sa tête. Elle rentre chez elle, monte dans sa chambre à pas de loup, et reste un long moment le regard dans le vague. Puis, elle revient à la réalité en entendant Jean qui l'appelle pour aller manger Grand-rue chez Marie-Jeanne.

La semaine suivante, à la fin d'un repas bien arrosé, Jean, qui d'habitude ne dit mot, se met à raconter une ou deux histoires grivoises. Surprise Liza se lève, mais « La Jeanne » à ses côtés lui fait signe de rester. Jean essuie une larme, secoue la tête, regarde autour de lui comme absent. Il a sorti quelques photos jaunies d'une boîte en fer-blanc, et étale sur la nappe quelques vieilles photos. Liza remarque à nouveau ses grandes mains blanches, aux veines saillantes d'un bleu profond. Ce sont de belles mains, pense-t-elle tout bas, comme des mains de pianiste. Elle aimerait les serrer dans les siennes et prendre son papa dans ses bras pour le consoler. Il a l'air si triste tout à coup. Elle remarque une photo particulière où son père est assis devant une case, entouré de quelques Africains. D'une petite voix mal assurée, elle lui demande qui sont ces personnes

qui l'entourent.

Alors, Jean, d'une voix légèrement chevrotante se met à parler de ses souvenirs. À dix-huit ans, il espérait reprendre la ferme de ses parents, mais le destin en a décidé autrement. À la guerre de 14-18, à dix-huit ans, il est parti faire son service militaire et s'est engagé dans les spahis de l'Armée d'Afrique. Il en a ramené une médaille et une blessure de guerre, mais surtout l'amour de ce continent. Ainsi, après la guerre, il est parti s'installer au Congo. Puis il a fondé avec un de ses frères, une entreprise d'import-export de bois précieux. Il a sillonné l'Afrique noire et s'est installé définitivement au Niger.

Jean s'arrête brusquement de conter son histoire. Il prend la photo dans ses mains et ajoute simplement qu'il était heureux au milieu de « ses » noirs. Puis il se lève et monte se coucher sans ajouter un seul mot, plongé dans ses souvenirs.

Ce jour-là, Liza n'en saura pas plus.

Un dimanche matin, Liza, encore à moitié endormie, descend en chemise de nuit prendre son petit-déjeuner à la cuisine. Il est passé dix heures, Liza trouve son papa assis sur sa chaise favorite, juste dans le coin de la cuisine. Il fume une cigarette, il a un grand bol de café devant lui. Liza se fait chauffer du lait et tire un tabouret de dessous la table et va s'asseoir à côté de lui. Elle s'étonne qu'il soit encore là, un dimanche matin à cette heure-là. D'habitude, il est déjà parti chez Marie-

Jeanne pour boire son café. Liza, qui a coutume d'être toujours seule, n'y voit aucun inconvénient, bien au contraire.

Elle en est là, de ses pensées, quand son père se lève, va dans la salle à manger et allume un vieux poste TSF des années 40, et lui fait signe de s'approcher. L'oreille collée à la radio, Jean écoute presque religieusement. Liza n'entend pas, elle se tient debout à côté attendant une explication. Son père essuie une larme, passe une main dans ses sourcils très longs qui lui tombent sur les yeux, ce qu'il fait lorsqu'il est ému, puis se redresse et prend sa fille dans ses bras. Alors, d'une voix chevrotante explique ce qu'il a entendu. Il vient d'entendre Marcellin son fils à la radio, revenant de la guerre d'Indochine.

Il explique à Liza : ton frère s'est engagé dans cette guerre en 1946, il vient de passer plusieurs années à Saïgon, dans les transmissions, il m'a écrit d'écouter cette émission. Il rentre en France, il est sur un bateau, et j'ai compris qu'il va se marier avec une fille qui elle aussi revient de là-bas. Une infirmière à ce qu'il a dit. Tu étais trop petite pour te souvenir, il n'est resté que quelques mois près de toi avant de partir.

5

L'année de ses quinze ans, Liza va profiter d'un voyage organisé par le collège pour visiter la région. Elle n'a jamais eu de vacances depuis qu'elle est à Bergerac, aussi c'est une joie pour elle que de s'évader. Après les vacances de Pâques, les élèves de troisième, comme Liza, partent en excursion pour la journée vers la vallée de la Vézère qui depuis le plateau de Milles Vaches serpente jusqu'à Montignac où il est prévu un arrêt afin de visiter la réplique de la grotte de Lascaux, et poursuivre jusqu'aux Eysies et Limeuil avant de se jeter dans la Dordogne.

C'est une joyeuse bande qui prend place dans le bus, et les voilà partis. Liza retrouve avec joie son amie Marianne qui cette année est demi-pensionnaire, Fanny a quitté le collège l'année passée et depuis Liza n'a pas retrouvé de confidente. L'autocar a traversé le centre-ville, il longe le vieux Pont où sont amarrées des gabarres, ces bateaux traditionnels à fond plat, et à la

sortie de l'agglomération bifurque vers Lalinde et Le Bugue. La route serpente à travers bois et collines. Des forêts de chênes et de châtaigniers bordent la route. Sur les hauteurs, Liza admire au passage châteaux, manoirs, gentilhommières qui surplombent la vallée. Le car fait une halte, près de l'auberge du Pêche Lune, aux pieds d'une muraille où s'élèvent des maisons troglodytes que l'on devine à peine. Le soleil brille bien haut dans un ciel tout bleu, ses rayons se reflètent au fond du vallon faisant miroiter une eau argentée. Un paysage époustouflant de lumière et de verdure les entoure.

Le voyage se poursuit et c'est dans la bousculade et la gaieté que Liza et son amie Marianne descendent du bus et commencent à grimper jusqu'à la grotte de Font-de-Gaume, tandis qu'un autre groupe se dirige vers la grotte des Combarelles. La visite est un pur enchantement. À l'entrée des Eyzies, la statue de l'homme de Cro-Magnon, d'une hauteur impressionnante, semble les avertir d'une quelconque menace. Puis la visite les amène à découvrir, à travers de sombres galeries à peine éclairées, de splendides gravures rupestres datant de la préhistoire. L'Abri du Poisson, ainsi nommé, fait apparaître les premières sculptures en relief. Une multitude de silex taillés et d'objets d'art sont exposés au fil des galeries. Liza est impressionnée par l'Homme de Neandertal, cousin de l'homme de Cro-Magnon, qui l'a surpris au détour d'une salle.

L'après-midi, après un casse-croûte tiré du sac, Liza va visiter les grottes des Combarelles avant de reprendre le

chemin de retour.

La journée se termine par la visite du village de Montignac et ses moulins et des grottes de Lascaux découvertes en 1940, où Liza admire les peintures d'animaux préhistoriques sur les parois.

Le retour au pensionnat est plus calme, la fatigue se ressent, mais c'est un beau souvenir qui incitera Liza à reprendre la lecture.

La même année, Liza en rentrant du collège un vendredi soir, a la surprise de trouver Marie-Jeanne dans sa maison rue du Mourier. Son père lui explique qu'elle a été bien malade et que désormais elle habitera avec lui. Elle comprend surtout qu'elle n'aura plus d'intimité avec son papa. Avant, parfois en rentrant le soir, elle s'asseyait sur ses genoux et prêtait l'oreille à ses histoires ou simplement elle restait blottie tout contre lui en écoutant les battements de son cœur. Sans se parler, ils se comprenaient. Désormais, à son âge, et devant Jeanne qui, pour elle, reste une étrangère, elle n'osera plus faire de câlins à son papa

Le soir, quand elle est à la maison, elle passe de longs moments à sa fenêtre, vue sur la rue et aussi sur la pâtisserie juste en face. Elle a remarqué que depuis quelques semaines, vers sept heures du soir, un jeune homme blond rentre dans le magasin. Elle l'observe, se demandant s'il est un ami de la famille. Puis un jour, elle s'apprête à sortir et sur le pas de la porte, elle se

trouve nez à nez avec ce mystérieux garçon. Il lui demande juste son nom et s'en va.

Quelques jours plus tard, Liza le croise en ville, accompagné d'une jeune fille de son âge. Il s'arrête, lui dit bonjour et lui présente sa sœur Bernadette.

Simon, c'est son nom, devient vite un ami. Il est un peu plus âgé qu'elle, il a vingt ans, il commence une carrière militaire et de temps en temps revient voir sa mère. Au fil des semaines, ils deviennent très proches, Liza a l'impression d'avoir un grand frère, et puis un jour, elle fait la connaissance de la mère de Simon. Tout de suite, elle se sent à l'aise avec cette douce femme, de santé fragile qui lui ouvre ses bras. Veuve depuis très longtemps, elle a élevé ses deux enfants avec beaucoup d'amour. Elle est concierge au Palais de Justice depuis presque vingt ans.

Chaque fois qu'elle le peut, Liza va rendre visite à Madame Hébrard, la mère de Simon, et au moment où son fils repart à la caserne, elle lui tient encore plus souvent compagnie. Peu à peu une grande tendresse les unit.

Un jour qu'elles sont toutes deux, assises dans la loge à discuter, Madame Hébrard demande à Liza si elle connaît sa maman. Surprise, elle lui avoue l'avoir juste aperçue un jour, mais qu'elle ne l'a pas approchée. « Moi, je l'ai connue, lui dit-elle. Veux-tu que je t'en parle, Liza ?

- Oui, j'aimerais savoir, répond Liza. »

Alors, Madame Hébrard va lui chercher un dossier et le lui tend. Elle l'a emprunté au greffier du tribunal, un de ses amis.

Liza se plonge dans cette lecture un peu rébarbative pour elle. Son amie à ses côtés la soutient. Elle apprend que sa maman est interdite de séjour à Bergerac depuis la guerre. Elle a, d'après le rapport, fréquenté les Allemands, fait un peu de trafic de tickets de rationnement à l'insu de son mari qui travaillait à la mairie pour faire vivre sa famille.

Elle a été arrêtée au mois de juin 42, et comme beaucoup de femmes qui côtoyaient l'ennemi, sera considérée comme criminelle. Mais elle a pu s'enfuir avec un compagnon allemand, et a ainsi, évité la suprême punition de cette époque, la tonte des cheveux.

Liza est troublée, très surprise, cette inconnue lui semble si lointaine, elle ne peut imaginer sur le moment que cette femme-là est sa propre mère. Elle en doute, bien sûr, elle en a tant rêvé de sa maman depuis qu'elle a appris son existence. Madame Hébrard la console et la prend dans ses bras. Elle lui explique que sa maman était une femme très belle, jeune, gaie, très courtisée.

C'est ainsi que Jean s'est retrouvé seul, du jour au lendemain, avec ses enfants sur les bras.

Liza comprend mieux, cette fois, pourquoi elle a été placée toute petite, puisqu'elle n'avait pas deux ans, et

surtout pourquoi, sa maman ne s'est pas avancée vers elle pour la connaître sur la place du marché.

Elle éprouve une bouffée de tendresse pour son père, découvre tout à coup la nature de son silence, et se rend compte alors que c'est un homme brisé, qui semble vieilli, elle voit en un éclair, ses cheveux et ses tempes grisonnantes. Elle réalise enfin que parfois, il est embarrassé par ses questions, qu'il les a chaque fois détournées d'une manière ou d'une autre.

Juste quelques mois après, la mère de Simon, qu'elle considère un peu comme sa deuxième maman, tombe très malade. Alors tous les jours, en vacances, elle va lui tenir compagnie et parfois elle retrouve son ami pour un instant. Il est gentil, maintenant c'est à lui qu'elle se confie, elle a trouvé en lui une protection de grand frère. Sa sœur, Bernadette, étant en pension à Périgueux, ce sera Liza qui restera près de sa mère et qui assistera à la progression de sa longue maladie. Liza ne dira jamais rien à son père et n'ayant aucune affinité avec Marie-Jeanne, elle gardera son secret pour elle. Quant à Madame Hébrard, Simon est le seul à partager avec elle ce secret-là.

Pendant les grandes vacances, de l'année 55, Liza reste à la maison. Mais cette année Marie-Jeanne habite avec elle rue du Mourier. Liza, qui a l'habitude de rester souvent seule dans sa chambre, pendant que son père est au travail, ressent le changement. Elles essayent de

cohabiter, elles s'évitent le plus souvent, surtout Liza, mais dans l'ensemble tout va bien. Le matin Liza traîne le plus tard possible dans sa chambre. Elle a repris le goût de la lecture et elle a pris comme livre de chevet *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, s'identifiant parfois à cette si touchante héroïne. Le soir à la lueur d'une petite lampe, elle lit jusqu'à des heures avancées de la nuit, ce qui dérange parfois Marie-Jeanne.

En plein mois de juillet, il fait chaud, elles vont se promener sur les bords de la Dordogne pour avoir un peu de fraîcheur. Elles regardent passer les bateaux, s'arrêtent pour regarder les joueurs de pétanque, à l'ombre des tilleuls qui entourent une petite place près du pont neuf. Assises sur un banc, elles discutent avec les badauds, mais le plus souvent Marie-Jeanne rencontre des connaissances, des ouvrières de la manufacture de tabac où elle travaille.

Comme elles aiment bien la marche toutes les deux, parfois, l'après-midi, elles font de longues promenades à travers champs, à l'ouest de la ville. Petit à petit elles apprennent à se connaître.

Ce même été, Liza qui n'a pas beaucoup de vêtements propose de se faire une robe. Marie-Jeanne va lui acheter du tissu et lui prête sa machine à coudre Singer. C'est ainsi qu'à quinze ans Liza va se confectionner sa première jupe à volants, blanche à pois rouges, à la mode gitane en vogue cette année-là. Elle a coupé de

larges bandes de tissus, passe un fil de fronces et coud avec application ses volants. Marie-Jeanne lui donne un petit coup de main, pour piquer à la machine. Fière du résultat, elle virevolte gaiement dans la salle à manger à l'instant où son père rentre du travail. Il ne dit rien, mais elle a lu dans ses yeux, il est content et fier.

Elle a appris avec Maritza à se maquiller discrètement, elle devient plus coquette, elle sent bien qu'on la dévisage dans la rue, elle prend conscience de son pouvoir comme toute adolescente. Pourtant, elle se sent souvent gênée, mal à l'aise, elle est timide et complexée. Elle a quelques rondeurs et, au collège, elle est souvent chahutée, elle n'a plus confiance en elle. Elle a voulu apprendre à nager, mais quelques garçons, au bord de la piscine, se sont moqués d'elle, alors elle n'a plus jamais voulu se mettre à l'eau.

Elle aime surtout danser, à l'internat, elle a appris quelques pas de Flamenco et s'est essayée aux claquettes. Elle s'est déguisée un jour de Carnaval, à la pension, en Gitane, avec une longue jupe à volants, un corsage serré à la taille, un fichu sur les épaules et une rose rouge dans ses cheveux noirs relevés en chignon. Elle aime la musique espagnole et le son des guitares, ça lui rappelle son enfance.

Au 14 juillet pour une fois, son père, Marie-Jeanne et elle sont allés voir les feux d'artifice et puis Jean s'est arrêté pour écouter la musique. De place en place, de petits orchestres animaient les bals. Ce soir-là, il dansa avec sa fille, fort surprise de constater que c'était un

excellent cavalier. Ils dansèrent fort tard, tous les deux. Liza, toute joyeuse, se laissa entraîner et même apprit dans les bras de son père, quelques figures de pasodoble qu'elle ne connaissait pas. C'était la première fois qu'elle voyait son père s'amuser, la valse, le tango, le paso, il dansait vraiment très bien. Ce fut un de ses meilleurs souvenirs. Malheureusement, elle n'eut pas trop d'occasions pour recommencer, juste un peu l'été suivant.

Juste avant la rentrée, Marie-Jeanne, bonne cuisinière et très économe, a envahi la toute petite cuisine et confectionne de bonnes confitures et de la liqueur de framboise, elle s'est essayée à la liqueur de genièvre et aussi au vin de noix, spécialité de la région.

À l'automne, tout le monde va ramasser des noix, partout le long des routes, dans les champs. Les foires aux noix sont de véritables attractions, Liza se souvient de l'an passé, à Mussidan. Son amie Marianne l'a invitée à passer le dimanche dans sa famille le jour de la foire. Le matin de bonne heure son père l'a conduite dans sa Juva 4, une petite pluie fine les a surpris le long de la route dans cette vallée profonde de l'Isle, ils ont longé la rivière poissonneuse. Arrivés sur les quais, à l'entrée de la ville, la pluie a cessé et quelques rayons de soleil les ont accueillis au pied des remparts.

Dans les rues de la ville s'étaient à perte de vue des

paniers d'osier, des sacs de toile de jute, des étales remplis de noix fraîches. De-ci de là, des paniers de fleurs, fleurs séchées, fleurs des champs, formaient un tapis de couleur, au milieu d'une multitude de coquilles de noix. À travers la cohue, Liza et son amie ont déambulé dans les rues et ruelles animées toute l'après-midi, puis elles sont rentrées directement au collège, où le père de Marianne les a ramenées.

Dans tous les villages, durant un mois, les paysans viennent vendre leur récolte à des producteurs qui après séchage et tri, iront, à leur tour, au « gros » à Périgueux et feront les prix suivant le calibre et la qualité.

À quelques jours de son anniversaire, Liza, un jeudi soir est appelée au parloir. Elle quitte l'étude où elle terminait ses devoirs et se dirige vers le grand Hall. En passant, elle croise un couple inconnu. Un homme, pas très grand, des cheveux plutôt blonds, de grands yeux bleus que Liza remarque au passage. Une très grande jeune femme, très blonde, plus grande que lui l'accompagne.

Lisa s'est dirigée vers le parloir, elle est déçue et inquiète, la salle est vide. Elle s'interroge, croit à une plaisanterie d'une de ses camarades. Quelques minutes passent, puis une surveillante arrive et lui demande d'attendre.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir arriver le couple qui attendait à l'entrée ! On lui présente son frère et sa belle-soeur de passage à Bergerac. Elle le trouve très

beau, il l'a prise dans ses bras, la serre très fort et la scrute des pieds à la tête. Marcellin lui explique qu'il a préféré l'entrevoir avant de se faire connaître. Puis, il lui présente sa femme.

Ils passent le week-end suivant ensemble, tous réunis rue du Mourier. Puis Marcellin et sa femme repartent chez eux dans le Nord. Liza ne le reverra que bien des années plus tard.

6

Pour la rentrée scolaire 1956, Jean, après une discussion avec Maritza qui vient de quitter Paris, décide que Liza sera demi-pensionnaire. Elle a obtenu sa mutation pour Bordeaux. Elle vient plus souvent passer un dimanche chez son père.

Jean s'inquiète pour l'avenir de sa cadette, il se sent vieillir, il n'a pas beaucoup de moyens financiers. Il est heureux d'avoir sa fille aînée auprès de lui.

La vie de Liza se réorganise. Tous les matins et tous les soirs, elle a une demi-heure de marche pour rejoindre le collège. Elle passe tous les jours devant le domaine des Carmélites, rue Valette. Le Carmel est un grand bâtiment, une grande porte en bois plein, lourde et massive donne accès sur une cour rectangulaire autour de laquelle court une galerie couverte et vitrée. Au fond de la cour, une petite chapelle se cache derrière les arbres. Liza est fascinée par ce couvent, en allant au

collège, elle croise très souvent le livreur de lait devant la porte du couvent, alors elle jette un œil dans le cloître, elle aperçoit parfois une sœur habillée de noir, avec sa cornette bien amidonnée et sa simple croix de bois pendue à son cou, qui salue de la tête. Des mois durant, en pleine adolescence, Liza rêve de rentrer au couvent et de devenir religieuse.

Un soir, en revenant du collège, elle passe devant l'église, et entrevoit sa cousine Fanny au milieu de la foule massée autour du porche. Fort surprise, elle s'approche. Fanny a quitté le collège depuis déjà deux ans, elle ne s'attendait pas à la revoir. Après quelques embrassades, sa cousine lui apprend le décès de sa grand-mère. Elle vient justement d'assister à une messe dite à sa mémoire. En rentrant, elle interroge Marie-Jeanne et constate que son père le savait, mais qu'il lui a caché la vérité.

« Ton père ne veut pas que tu fréquentes cette famille, lui dit Marie-Jeanne »

Quelques jours plus tard, Liza ira, en cachette, voir son grand-père. Le pauvre homme est fort triste et seul. Bouleversé il accueille gentiment Liza. Elle a de la peine pour lui. Il se dirige en tâtonnant vers la cuisine, il lui offre à boire. Liza remarque ses gestes hésitants, il est plus lent, il ouvre la porte du buffet en tremblant. Liza reste silencieuse, elle comprend qu'il perd la vue.

Liza apprend un peu plus tard que son grand-père est devenu aveugle et qu'il est parti en maison de retraite

dans la région parisienne, ce qui lui brisera le cœur.

Elle passe des jours à imaginer l'image de cette mère inconnue, dont personne n'a jamais, dans sa famille, prononcé le nom. Elle a simplement su par sa grande sœur, que sa maman vivait à Paris. Maritza ne s'est guère étendue sur le sujet et Liza, trop timide, n'a pas insisté.

L'adolescente qu'elle est devient parfois nostalgique, alors, à chaque fois, elle s'épanche à travers ses écrits. Liza, après avoir délaissé pendant ses deux premières années de second cycle, la lecture, a retrouvé ses amis les poètes et ses auteurs préférés. Elle comble le vide qui parfois l'envahit par la prose de François Villon, les récits de Chateaubriand ou les héros de Victor Hugo. Certains soirs, seule dans sa chambre, elle s'essaye à quelques griffonnages poétiques. Elle a couvert un petit carnet de pensées, de vers plus ou moins réussis qui tous finissent par ces mots : maman.

C'est samedi, la maison est silencieuse, son père dort encore et Marie-Jeanne est partie rendre visite à sa famille. Liza se lève, descend sur la pointe des pieds et va faire son petit-déjeuner. Elle remarque une enveloppe posée sur le buffet à côté du poste, dissimulée en partie par un bibelot de porcelaine, qu'elle n'a pas remarquée auparavant. Elle n'a pas l'habitude de fouiller les affaires de son père, mais comme par

instinct, elle prend l'enveloppe et tire un morceau de papier. Quel n'est pas son étonnement en découvrant un avis de décès qui date déjà d'un mois. Liza ne voit qu'un seul nom à travers ses larmes :

« *Jeanne de Echichat épouse Bascon-Berger nous a quittés* »

Liza reste quelques minutes comme absente, fixant ce bout de bristol qu'elle tient à la main, sans aucune réaction, puis quelques larmes coulent le long de ses joues. Elle n'avait encore jamais songé à la mort. Elle n'avait pas pensé à sa Tante Jeanne depuis son arrivée ici, pourtant, elle est émue et puis, en remettant le tout à sa place, elle se demande pourquoi encore une fois, son père ne lui a rien dit.

Les jours suivants, elle tentera de lui parler, sans succès. Alors, elle cachera sa souffrance au fond de son coeur

Aux vacances de Pâques, année 56, elle va passer une journée au Cingle de Trémolat voir les régates. C'est une journée ensoleillée, bien qu'il fasse un peu frais. Jean au volant de son automobile, suit les courbes sinueuses de la Dordogne dans cette vallée du Périgord noir réputée pour ses truffes, ses foies gras, ses confits, mais aussi pour ses bastides et ses grottes préhistoriques.

Liza, au détour d'un chemin, remarque la direction des Milandes, où Joséphine Baker a sa résidence dans un grand château. Elle a lu son histoire et a vu quelques photos de cette star du music-hall et la résistante qu'elle

fut pendant la guerre. Puis ils arrivent sur les bords de la rivière où déjà de nombreux promeneurs se sont installés. Les régates sont prévues pour l'après-midi, Liza va visiter le village à quelques centaines de mètres, elle entre dans l'église abbatiale Notre Dame, parcourt en silence les quatre travées et la nef de style roman puis se recueille un instant devant l'autel. À la sortie, elle flâne le long des rues, admirant au passage les vitrines où dans chacune d'entre elles brillent les émaux de toutes couleurs du pays. Puis elle s'arrête quelques instants sur la place pour écouter un groupe folklorique qui s'apprête à animer les festivités.

En attendant les régates, Jean s'est installé au bord de l'eau, dans une petite crique à l'abri du vent. Il a posé un panier pique-nique à ses côtés et regarde le scintillement du soleil dans une eau limpide où se reflètent les trembles et les roseaux. Il ait déjà venu pêcher dans cet endroit une fois, pensant revenir avec quelques brochets, carpes ou tanches, mais ce jour-là il s'était simplement endormi et était revenu bredouille et un peu honteux.

Aujourd'hui il a décidé de passer une après-midi avec sa fille. Les gabarres tout enrubannées défilent sur une dizaine de kilomètres, elles annoncent le début de la compétition. Liza observe les hirondelles rasant le fil de l'eau, quelques merles siffleurs dans les arbres, un peu plus haut, faisaient concert, tandis que quelques tanches sautent hors de l'eau en faisant clapoter la rivière. Le soleil darde ses rayons brûlants sur la foule

qui s'amasse sur les rives de la Dordogne.

Après un repas frugal, de bonnes tartines de pâté d'alouettes suivi d'une part de gâteau au chocolat, Liza grimpe sur un promontoire aménagé pour la circonstance. Elle va, pendant plus de deux heures, regarder passer les compétiteurs dans une joyeuse file de barcasses et de canots suivie par quelques gabarres fermant la course entre deux passages. Quelques flûtiaux et quelques tambourins déversent une petite musique au passage, enchantant les spectateurs.

Liza se sent grisée par l'effervescence et les cris d'enthousiasme qui montent de la foule, puis celle-ci se disperse, le soleil se cache à l'horizon, le calme est revenu, laissant entendre quelque mélodie d'oiseau, comme si la nature reprenait ses droits. Sur le chemin du retour, elle s'allonge sur la banquette arrière, et finit par s'assoupir.

Au mois de mai, sa sœur Maritza se marie à Bordeaux. Une grande et belle cérémonie, la mariée est ravissante dans sa longue robe blanche. Lisa est demoiselle d'honneur dans une robe longue bleu pâle et son père au bras de la mariée a fière allure. Très sensible, Jean essuie une larme sur ses joues et conduit sa fille aînée jusqu'à l'autel. L'orgue joue une marche nuptiale qui résonne sous la voûte, accompagnant la sortie des mariés jusqu'au parvis de l'église où la foule s'est rassemblée. Les flashes crépitent immortalisant cet instant de vie qui unit les époux. Un dîner somptueux, suivi d'un bal où

se retrouvent plus de cent invités, clôture cette journée.

Le lundi matin, Liza, de retour au collège, sèche lamentablement à un contrôle d'anglais. Elle passe les semaines suivantes à réviser et travaille intensément pour ne pas perdre son année scolaire. Finalement, elle passe brillamment ses examens au mois de juin.

Rien de particulier n'a marqué la vie de Liza durant l'été. Elle a pris un peu d'assurance, mais toujours seule, elle se passionne de plus en plus pour la lecture, l'écriture et le théâtre.

Elle fait de longues marches à travers champs, se promène très souvent sur les bords de la Dordogne et profite pleinement de sa liberté. Personne ne s'occupe vraiment d'elle, son père vieillit, Marie-Jeanne, toujours présente, ne la contrarie jamais. Elle s'est habituée à sa vie solitaire depuis longtemps.

Au collège, sa vie n'a pas vraiment changé, elle a quitté les Éclaireuses et le jeudi matin, elle a monté une pièce de théâtre avec quelques-unes de ses amies de pension qui lui sont restées fidèles. Elle aime se retrouver sur les planches et déclamer quelques vers. Pourtant, elle préfère animer un cours de danse folklorique avec les sixièmes.

Deux nouvelles élèves sont arrivées au collège. Demi-pensionnaires comme elle, elles se lient d'amitié. Liza

est fascinée par ses deux nouvelles amies. Amy et Angéla sont jumelles, il est parfois difficile de les reconnaître. Toutes deux sont grandes, élancées, très belles, elles sont devenues très vite la fierté du collègue. Très intelligentes, les deux sœurs ne passent pas inaperçues, ce sont surtout leurs longues chevelures rousses qui retiennent l'attention.

Liza se sent très proche d'elles, elles aiment les mêmes auteurs, elles ont, comme elle, l'amour de la nature, de la danse et de la musique. De toute sa scolarité, c'est la première fois que Liza ressent une réelle amitié pour ses compagnes.

Toute une semaine, la classe de Liza est en effervescence. Amy et Angéla, d'origine russe vont participer à un grand bal de la région. Leur mère est une Comtesse ruinée par la guerre, veuve, très jolie femme, très distinguée, qui espère que la beauté de ses filles va attirer de beaux partis. Amy en est désespérée et Angéla est plutôt ravie.

Liza, durant quelques semaines, pendant l'étude du soir, file dans la salle de jeux du collègue et en compagnie de ses nouvelles amies se met à danser valse et tango sur des airs à la mode.

Après leurs prestations, les jumelles reviennent en classe, pressées de questions, elles racontent leur fabuleuse soirée, pourtant un changement va s'opérer entre les deux sœurs. Amy un matin, arrive avec les cheveux courts, voulant se départager de sa jumelle. Liza qui

aimait tant leurs belles boucles rousses en est toute retournée. Elle fera encore quelques promenades avec Amy et Angéla jusqu'à la fin de l'année scolaire, puis elle perd leur trace. Bien plus tard, elle croisera Angéla devenue mannequin.

Au début des vacances, Maritza lui propose de passer un concours administratif et de commencer à travailler. Elle explique à Liza :

« Papa commence à vieillir et il n'a pas beaucoup d'argent. Elle continue :

- La pension lui coûte cher et il se fait du souci pour toi. En ce moment, on propose des emplois dans mon administration, tu devrais en profiter. »

Liza est fort étonnée, elle ne sait rien des difficultés de son père. Puis, l'idée de ne pas retourner au lycée, de quitter la maison lui plaît bien. Elle n'a pas d'attache particulière à Bergerac, pas beaucoup d'amis non plus et n'a pas encore réfléchi à son avenir. Alors pourquoi pas se dit-elle.

Au mois d'août 57, Liza réussit le concours et va rejoindre sa sœur à Bordeaux. C'est sans regret, sans émotion particulière qu'elle quitte la rue du Mourier et Marie-Jeanne. Elle est pourtant un peu triste de se séparer de son papa, elle l'aime bien, elle a souvent regretté les moments intimes passés près de lui, au temps où ils étaient tous les deux seuls dans la maison.

L'installation de Marie-Jeanne chez son père qui l'avait surprise un soir en rentrant du collège, avait changé leurs habitudes. Dès lors, Liza n'a plus jamais retrouvé vraiment ces instants de tendresse partagée avec lui. Elle se revoit assise sur ses genoux, malgré son âge, mettant ses bras autour de son cou. C'est sans beaucoup de bagages, mais avec beaucoup d'enthousiasme qu'elle s'en va et qu'elle rentre dans la vie active.

7

Sa nouvelle vie lui plaît bien, elle s'adapte très vite à la grande ville de Bordeaux. Sa grande sœur lui a trouvé une chambre chez l'habitant tout près de son domicile. Elle est heureuse de la retrouver, son beau-frère est très gentil avec elle et son neveu, qui vient d'avoir un an, est tout mignon. Quelquefois, le dimanche, elle passe la journée avec eux.

Le soir, à la sortie du travail, elle visite cette grande métropole. Elle se promène très souvent sur les bords de la Garonne jusqu'à l'esplanade des Quinconces qui domine les quais. En arrivant sur la place, elle a peine à imaginer qu'un château sous Louis XV y fut érigé et que, à la suite d'une révolte, la bastide fut détruite pour laisser une immense place vide entourée d'arbres plantés en quinconce. Elle vient admirer la fontaine édifiée en hommage aux girondins, et les colonnes rostrales d'une hauteur impressionnante. Elle s'assoit et contemple les centaines de navires, toutes voiles dehors,

frégates, navires marchands et bateaux de plaisance qui sont amarrés tout au long des quais sur plusieurs kilomètres.

Elle a retrouvé Maria et son mari Germain, pharmaciens cours de L'Yser. Elle passe généralement un peu avant la fermeture de la boutique leur dire bonjour. Elle a retrouvé sa cousine qui est devenue une jeune femme très timorée, très discrète, presque effacée devant son mari et ses employés. Mais pour elle, c'est un peu de ses souvenirs d'enfance. Maria a du plaisir à la recevoir et lorsqu'il n'y a pas trop de clients, elles montent toutes les deux à l'appartement, juste au-dessus, parlent du temps passé et se racontent leur vie. Elle apprend qu'Anna s'est mariée avec Pierre et s'est installée à Pau. Quant à Max, il est toujours à Iruri, dans la villa, entouré d'une garde-malade et d'un couple d'anciens clients devenus gardiens de la maison à la mort de l'oncle Jacques.

Dans l'administration où elle travaille, Liza s'est fait une amie : Mitzi. De temps à autre, elles vont se payer une toile dans un cinéma de quartier. Mitzi propose « *Le Pont de la rivière Kwai* » de David Lean, tandis que Liza est plus attirée par « *la Strada* ». Finalement, elles se décident pour le film de Fellini. La séance vient juste de commencer, une ouvreuse une lampe torche à la main, les conduit au troisième rang. Coïncée entre son amie et un grand costaud aperçu dans la pénombre, Liza s'installe. Sur l'écran *Gelsomina*, petite fille fragile,

battue par ce grand bourru de *Zampano* l'émeut et la voilà qui essuie quelques larmes au bord des yeux et, à travers leur périple sur les routes au hasard, emmène Liza vers des souvenirs d'enfance enfouis tout au fond de sa mémoire. Quant à la chanson, du générique, « *Gelsomina* », Liza s'empresse d'aller acheter le 45 tours et l'écoute en boucle dans sa chambre. Giuletta Massina recevra cette année-là le prix d'interprétation de la meilleure actrice au Festival de Cannes pour ce rôle.

Les scopitones et les juke-boxes de certains cafés du centre-ville font fureur. Partout, on entend « *La Foule* » de Piaf, « *Le jour où la pluie viendra* » de Becaud et sa toute nouvelle chanson « *Les marchés de Provence* ». Liza a un coup de cœur pour ce nouveau chanteur venu d'Amérique, Elvis Presley, « *Loving You* » et « *Love me Tender* » est diffusé sur toutes les radios. La Elvis mania déferle sur la France après l'Amérique et les ados dansent le Rock'n'roll.

Le samedi, ce qu'elle aime, c'est flâner au Marché des Capucins. Il se trouve à deux pas de chez elle. Elle se lève de bonne heure et, munie d'un panier à provisions, Liza se rend dans ce quartier populaire qui gargouille de rires, d'interpellations entre maraîchers venus vendre fruits et légumes. Tomates bien rouges, melons de cavaillon, grosses pastèques vertes ou melons d'eau jaunes, salades de toutes sortes... Fruits, légumes, tous ces produits du terroir sont palpés, soupesés ;

marchandés par les clients. Par endroits, ce sont des marchands à la charrette qui crient, interpellent, vantent leurs produits de la ferme. Ils sont tous venus très tôt le matin, poussant, criant, se bousculant. « Ils sont beaux nos marchés de Provence », crie un gamin, casquette vissée sur la tête, inspiré sans doute par la chanson, et il attire le client par ses pitreries. Liza déambule à travers les allées, devant un étal de fruits, tous bien alignés dans une multitude de couleurs, elle ne sait que choisir. Poires juteuses, pommes rouges comme des lumignons que côtoient des pommes bien vertes, plus loin ce sont des oranges sanguines qui l'attirent, puis les prunes violettes et jaunes lui semblent pleines de saveur, finalement ce sera un petit panier de grosses fraises rouges et pulpeuses qui l'emportera. Il lui reste encore quelques monnaies pour acheter un bouquet de violettes de Toulouse, qui sent si bon, à la petite marchande de fleurs qui, son panier sous le bras, déambule entre les étals.

Elle n'aime pas trop manger du poisson, mais en passant, elle s'arrête devant les gros crabes bruns, tourteaux ou araignées de mer qui s'agitent dans de gros paniers d'osier à côté des écrevisses grises. Un panier rempli d'anguilles vivantes la fait fuir, ces pauvres bêtes qui se tortillent lui rappellent les serpents qu'elle a en horreur.

Au bar des Pêcheurs, les gens se bousculent, un incessant va-et-vient de serveurs et de clients assoiffés retient son attention. La porte étant restée ouverte, elle peut

voir les hommes appuyés au comptoir, sirotant un pastis ou un ballon de vin rouge, vin de Bordeaux, ou un petit vin blanc de Montbazillac. Un instant, elle pense à son père, elle l'imagine assis là, son verre de vin à la main.

Une seule fois, le soir, elle est allée manger une soupe à l'oignon, bien gratinée, dans le restaurant juste à côté « Au pied de cochon ».

Elle fête ses dix-huit en toute intimité. Elle a été invitée chez sa sœur à souffler ses bougies. Au cours du dîner, une discussion s'engage, son beau-frère, aimable, prévenant, lui demande de ses nouvelles, il s'intéresse à elle. Lisa le considère comme un grand frère, elle le trouve si gentil. Il lui donne un peu d'affection. Sa sœur ne participe pas à leur discussion, elle s'occupe de son fils. Elle profite de ses week-ends pour le cajoler, car la semaine, elle travaille dans la même administration que Liza, et c'est sa belle-mère qui garde le petit.

Un peu avant les fêtes de fin d'année, Mitzi, un soir, à la sortie du bureau, invite Liza à l'accompagner en ville. C'est l'automne, le ciel est gris, un brouillard épais s'étend sur la ville, il n'est que cinq heures du soir, mais déjà la nuit est tombée et Liza n'a pas très envie de rentrer seule dans sa chambre, elle n'a pas ce soir non plus envie d'aller flâner le long des vitrines. Elle suit son amie et les voilà toutes deux assises dans un tram, qu'elles viennent d'attraper au vol, en direction du

centre-ville. Quelques jeunes étudiants occupent la plate-forme arrière, et, tout en riant et papotant, se dispersent au cours des arrêts. Quelques œillades, quelques rires étouffés, les deux amies commentent allégrement le physique de ces jeunes éphèbes.

Arrêt « Victoire » les deux amies descendent du tram, elles longent le cours de la Victoire, marchant d'un bon pas. Elles se sont bien emmitouflées, leurs bonnets et leurs écharpes les protègent du froid. Mitzi s'engouffre sous un porche, pousse la porte et monte un escalier presque à bout de souffle. Liza suit.

Liza n'a pas demandé à son amie le nom de la personne qu'elles sont censées voir. Tout étonnée, Liza lit sur la porte « Magda ». Mitzi appuie sur la sonnette et la porte s'ouvre. Une jeune femme les fait patienter dans l'entrée. Elles se retrouvent dans une ambiance feutrée, sur des banquettes recouvertes d'un velours rouge cramoisi, assorti aux grands rideaux tirés qui cachent les fenêtres. Une lampe diffuse une lueur bleuâtre dans le coin de la pièce. C'est dans une demi-pénombre que les deux amies patientent dans l'entrée. Liza réalise qu'elle se trouve chez une cartomancienne. Elle n'a pas le temps de poser de questions, une porte vient de s'ouvrir et Mitzi qui a rendez-vous, pénètre dans l'antre de cette diseuse de bonne aventure.

Liza n'a jamais été se faire tirer les cartes, elle ne connaît encore rien de ce milieu-là. Elle se souvient pourtant de ses amis les gitans de son enfance. Il lui revient en mémoire qu'avant son départ de Bergerac,

une bohémienne, au coin d'une rue a pris sa main et lui a annoncé un grand changement dans sa vie, mais elle n'y croit pas, elle n'y pense même pas.

Après une vingtaine de minutes, peut-être plus, Mitzi réapparaît, la mine réjouie. Liza se lève, prête à partir, mais soudain « Magda » lui prend la main, la regarde dans les yeux et la convainc de faire une séance. D'abord indécise, sous l'œil interrogatif de Mitzi elle finit par accepter.

La séance terminée, elles sortent de l'immeuble et, arrivée sur le trottoir, Liza éclate de rire. Mitzi l'interroge.

« Je n'y crois pas, elle m'a raconté des bêtises.

- Pourtant moi j'y crois, répond Mitzi.

- Mais non, c'est du vent.

- Qu'as-tu appris ?

- Tu parles, elle m'a dit qu'une brune allait me chasser.

- Et alors ?

- Alors, je n'y crois pas.

- Et ensuite ?

- Elle m'a dit que je quitterai Bordeaux...

- Elle me voit partir dans une capitale...

- Elle m'a prédit un grand changement. »

À ce stade de leurs discussions, Liza s'arrête, l'air bouleversé. Elle ne sait si elle doit continuer, tant ça lui paraît impossible.

Mitzi ne dit plus rien, elle observe le visage de son amie. «Elle est troublée malgré elle» se dit Mitzi.

Liza s'arrête dans un café et commande deux chocolats. Elles s'assoient toutes les deux au fond de la salle et après une minute de silence Liza lui raconte.

« Tu sais, elle m'a tiré les cartes et puis, regardant sa boule de cristal, elle m'a prédit que je retrouverais ma maman, que je me marierai jeune, au moins deux fois et que j'aurai quatre enfants. Mais je n'y crois pas vraiment. »

Liza resta sceptique quelque temps, mais le destin va lui prouver que cette cartomancienne avait raison. Incroyable vraiment.

Troublée par ces révélations, l'image de sa maman la hante. Elle décide de se renseigner et se rend à la Mairie afin d'obtenir un certificat de mariage de ses parents. Elle n'en apprend guère plus, si ce n'est qu'ils se sont bien mariés en Afrique. Réflexion faite, elle s'adresse directement à sa sœur bien timidement, ne sachant pas quelle sera sa réaction.

Maritza en est toute retournée, elle qui connaît la vérité. Elle a un profond amour pour son père et lui demande conseil. Finalement, elle emmène Liza visiter la maison du Bouscat, banlieue de Bordeaux.

Elle connaît bien ce lieu où, avant la guerre, elle a passé sa petite enfance heureuse entre son père, sa mère et son frère. Liza est née juste après leur départ forcé pour Bergerac.

C'est une belle villa, dans un beau quartier bordelais,

calme, retiré du bruit incessant des boulevards tout proches. Maritza la guide à travers les pièces, lui faisant découvrir tour à tour la cuisine avec son vieux buffet de style basque, et la salle à manger spacieuse où se dresse un bahut en bois massif dont les portes décorées, gravées, sont l'œuvre de leur père. Elles jettent un coup d'œil rapide à l'étage et puis vont faire le tour du jardin. Maritza a un pincement au cœur en retrouvant tout au fond, un peu envahi par les herbes, une petite cabane que Jean avait construite pour elle et où elle passait ses journées à jouer à la poupée.

Au retour elle explique à Liza que la maison n'a jamais été rendue à leur père et que la villa est désormais la propriété de la ville de Bordeaux. Elle lui confie également que le divorce des parents vient juste d'être prononcé, il y a à peine deux ans, précise-t-elle. Quelques maisons plus loin, elle lui montre la villa de ses cousins de Bordeaux.

Liza a un rendez-vous qu'elle ne voudrait pas manquer. Elle se fait belle, se maquille légèrement, rectifie sa coiffure et s'en va prendre le tram. Elle arrive sur le lieu de son rendez-vous un peu en avance, c'est un café sur la place de la République. L'endroit est tranquille à cette heure du jour, quelques clients sont assis au comptoir. Elle prend place à la terrasse, un petit vent frais s'engouffre dans sa chevelure, elle commande un café et, fébrile, attend. Le temps lui paraît bien long, tant elle est anxieuse, elle a tant de choses qui tournent dans sa

tête, tant de souvenirs enfouis. C'est long, pense-t-elle, sept ans d'absence. Le soleil haut dans le ciel vient caresser ses cheveux, elle cligne des yeux, elle observe les passants.

Enfin voilà celui qu'elle attend, elle le voit traverser la place, juste en face, il attend que le feu passe au rouge pour la rejoindre. Ils se sont tout de suite reconnus et avant même de se retrouver assis à côté d'elle il lui fait un petit signe. Son cœur bat fort dans sa poitrine, la gorge se noue, elle est heureuse pourtant, très heureuse, son cousin Paul, son complice de jeux, le confident de sa petite enfance, vient de la rejoindre.

Les clients sont de plus en plus nombreux et Paul décide de s'attabler à l'intérieur dans un coin tranquille. Ils se retrouvent sur une banquette rouge, face à face, le garçon de café s'avance, ils commandent une boisson.

Pendant quelques minutes, ils s'observent. Paul est devenu un élégant jeune homme, aux traits fins, aux yeux toujours aussi noirs, mais qui reflètent une joie de vivre évidente. Il porte un pantalon de toile bleu, une chemise ouverte bleu clair, et un blazer foncé boutonné par un seul bouton qui ceint sa taille fine.

Paul, de son côté, a du mal à reconnaître sa cousine avec ses cheveux longs bouclés qui lui tombent jusqu'au milieu du dos, son léger maquillage qui souligne sa peau mate et ses grands yeux noirs. Il observe ses mains bien manucurées aux ongles vernis,

il n'en revient pas. Oubliée la petite fille timide aux cheveux courts. Elle n'a pas beaucoup grandi, mais sa silhouette s'est élancée, s'est affinée et il la trouve ravissante.

Puis les souvenirs reviennent, leur langue se délie, ils se racontent, ils se regardent dans les yeux et parfois ils joignent leurs mains dans une étreinte sentimentale, mais toute fraternelle. Ils se sont retrouvés, ils sont heureux, ils passent une heure ensemble dans la joie des retrouvailles.

Le garçon de café les regarde s'éloigner : on aurait pu les prendre pour deux amoureux.

8

Pour les fêtes de fin d'année, Liza pense passer ses fêtes en famille, mais un soir, Maritza va la trouver dans sa chambre. Elle lui explique que ses beaux-parents l'ont invitée à passer le réveillon à Saint-Jean-de-Luz en famille. Ce sont des gens importants, son beau-père est directeur d'une administration en vue, la famille de son mari, d'origine basque, est respectée, connue. Jeune mariée heureuse, c'est bien normal qu'elle se consacre entièrement à sa belle famille. Elle n'envisage pas non plus d'emmener Liza.

Liza dans sa tête, pense tout de suite qu'elle n'est pas du même milieu, sans doute. Résignée elle embrasse sa sœur et lui souhaite un joyeux Noël.

Mitzi, sa meilleure amie, lui propose de passer les fêtes chez ses parents à Angoulême. Elle accepte avec joie. Elles prennent le train et Liza à l'approche de la gare se lève du compartiment et tente d'apercevoir, le nez collé

à la vitre, cette ville de Charente, elle a juste le temps de distinguer les remparts de cette ville haut perchée que le train rentre en gare.

Le lendemain Mitzi lui fait découvrir l'Hôtel de Ville bâti sur l'ancien emplacement du château des comtes d'Angoulême, le Musée des beaux-arts et les remparts. Ses rues en pente, ses ruelles étroites, les conduisent à la Cathédrale Saint Pierre et elles finissent leur périple par le parc à flanc de colline, impressionnant par ses massifs fleuris et son arborétum.

Liza profite de ses trois jours de congés, elle passe les fêtes chez son amie, elle ressent toute la chaleur d'une famille unie, les frères et sœurs de Mitzi l'entourent, l'amuse, c'est la joie. Un immense sapin est dressé à l'entrée de la maison, parée d'une multitude de boules scintillantes de mille couleurs, de guirlandes dorées, une grande étoile argentée vient coiffer le haut du sapin.

Le repas de Noël est animé, une ambiance chaleureuse, conviviale et même un peu avinée fait de ce repas un vrai plaisir.

Quelques mois passent, et un samedi après-midi, elle déambule le long de la rue de la Victoire, léchant les vitrines des grands magasins, quand un grand gaillard de vingt ans la bouscule. Au moment de s'excuser, le garçon se retourne et Liza se retrouve nez à nez avec un jeune homme qui ne lui est pas inconnu. Bergeracois, celui-ci transite par Bordeaux et s'en va à Trieste en

Allemagne faire son service militaire. C'est un jeune homme de son âge qu'elle a souvent croisé dans ses promenades, grand-rue, au parc durant ses années de collège. Elle a connu ses sœurs, elle n'a jusque-là pas vraiment lié d'amitié avec lui, mais il ne lui est pas indifférent. Content de la revoir, de trouver dans cette grande métropole un visage connu, Guy, c'est son nom, l'invite à prendre un café. Assis à la terrasse du Café du Commerce, ils bavardent longtemps, puis elle le ramène à son hôtel. Le lendemain, c'est lui qui vient la chercher à la sortie de son travail. Pendant trois jours de suite, ils sortent ensemble, vont au cinéma ou manger un morceau sur le port. Le dernier soir, Guy raccompagne Liza jusque devant son immeuble. Ils discutent fort tard, devant la porte, ils ont du mal à se quitter. Le lendemain, Liza aura la surprise de trouver Maritza devant sa porte. La propriétaire de l'immeuble, où elle loue une chambre meublée, l'a vue la veille en compagnie de Guy à travers ses volets et a prévenu sa sœur, prétextant que ce n'était pas correct de recevoir de jeune homme au pied de son entrée. Elle a surtout peur de sa réputation, elle n'héberge que des demoiselles sans reproches, dans ce quartier bourgeois.

Maritza qui pourtant aime sa sœur est très embarrassée et surtout soucieuse de leur équilibre. Elle préserve son mariage, le statut de ses beaux-parents et, d'autre part, pense que Liza doit évoluer, choisir sa vie, et peut-être s'éloigner un peu.

Elle lui conseille de réfléchir et lui propose de quitter Bordeaux et de monter à Paris, car elle ne peut retourner à Bergerac, il n'y a pas de travail possible là-bas et leur père ne peut plus la prendre en charge. Elle lui promet de s'occuper de tout auprès de son beau-père qui est également leur patron.

« Je vais aussi prévenir maman, de ton arrivée lui dit-elle

- Elle sera là pour t'accueillir et tu pourras trouver facilement du travail »

Liza n'a guère le choix que d'accepter de partir, elle en ressent tout à coup presque un soulagement, sans réaliser vraiment pourquoi. C'est sans doute l'appel de la liberté qui l'attire. Elle a quelques doutes pourtant et une légitime appréhension à la pensée de rencontrer pour la première fois sa maman.

En un temps record, Maritza obtient la démission de sa sœur, règle tous les papiers et moins d'une semaine après leur conversation, Liza en rentrant trouve son billet de train et un acompte sur sa paye pour ses premiers frais.

9

Le train vient de quitter la gare Bordeaux St Jean. Il roule déjà à grande vitesse. Liza s'est installée dans un compartiment de deuxième classe, elle a déposé son unique valise dans le filet. Dans un petit sac de voyage, elle a réuni tous ses objets les plus précieux : un petit carnet de notes, quelques poèmes griffonnés sur un cahier à carreaux, un ou deux bijoux, sa médaille de communion, deux ou trois photos et son précieux poupon qui est à ses yeux le symbole de sa petite enfance. Dans son sac à main, elle a juste un peu d'argent, ses diplômes si précieux pour retrouver du travail et sa nouvelle carte d'identité. « Cette fois-ci, se dit-elle, je suis bien Élisabeth, je suis indépendante et je vogue vers une vie nouvelle ».

Dans le compartiment, une gentille dame d'un certain âge vient occuper le siège d'à côté. Liza se cale sur son siège, côté fenêtre, et regarde défiler les ponts sur la

Garonne, elle voit une dernière fois ce grand fleuve briller au soleil timide de cette journée de printemps. Les usines de banlieue d'où s'échappent des fumées noires obscurcissant le ciel, la vieille gare routière, les nouvelles tours gigantesques, elle ne voit rien de tout cela. Son esprit est ailleurs. Un quart de seconde, elle pense qu'elle n'a pas eu le temps de prévenir son amie Mitzi et elle en est triste.

Les villes et les gares se succèdent, le train ralentit faisant entendre son long sifflement, ou traverse à toute allure les stations. Au passage à Angoulême, elle a une pensée de tendresse pour la famille de Mitzi qui l'avait si bien accueillie le soir de Noël. Puis le roulement du train l'a assoupie tant elle est brisée par les émotions. Elle vogue dans ses souvenirs, soudain apaisée. Puis, le train reprend sa course effrénée vers la capitale. À St-Pierre-des-Corps, elle se réveille, la dame qui se trouvait à côté d'elle est descendue et ce sont de joyeux drilles qui l'entourent. Elle écoute d'une oreille discrète leurs bavardages puis aux Aubrais-Orléans elle se retrouve seule.

Alors, son esprit s'envole vers Paris, cette capitale inconnue. Elle a aimé la ville de Bordeaux avec ses grands magasins, son trafic, ses quais, mais Paris l'impressionne, elle sait que beaucoup de jeunes filles de la province montent à Paris comme on dit. Mais elle a appris également ses dangers.

Elle sort de son sac, une photo qu'elle a conservée au fond d'un portefeuille et un peu oubliée durant ces derniers mois. Elle la prend dans ses mains, contemple ce visage jeune et beau. La photo n'est guère récente, un peu jaunie par le temps, un peu cornée aussi. Et, sa vie défile à toute allure dans sa tête.

La maison d'Iruri, son oncle, sa tante, ses cousins, puis son papa, Marie-Jeanne, ses années de collège, son premier travail, tout cela en quelques longues minutes qui semblent lui rappeler que finalement elle est seule, seule avec ses doutes, seule avec ses espoirs. Une chape de solitude s'abat sur ses épaules, elle se sent lasse, elle a envie de pleurer.

Puis elle se redresse, retrouve ses esprits, son optimisme, sa foi en l'avenir. Elle balaie les derniers doutes qui l'assaillent, la photo glisse de ses mains, non elle ne sera pas toute seule puisque ce visage, elle va enfin le découvrir.

Paris, le train rentre en gare. De nombreux voyageurs descendent du train, ils sont pressés. Sur le quai, les bagagistes s'interpellent. Liza descend du train, son wagon est en queue et elle voit à peine la sortie. Elle pose sa valise sur le bitume et laisse ce flux s'écouler. Puis, à pas lents, elle suit le mouvement et repart en direction du hall d'arrivée.

Une petite femme, comme elle, un visage poupon, une robe chamarrée, un peu excentrique, agite ses bras en

l'air, lui faisant signe. Liza s'avance, sa valise à la main, elle n'a pas le temps de réaliser qu'elle entend encore une fois : « Mon Dieu comme tu lui ressembles ! » Cette fois-ci, ces paroles lui font presque plaisir, elle se sent fière de ressembler à sa grande sœur, si belle, si « classe ».

Liza l'a reconnue, elle se jette dans ses bras et dit ce simple mot :
« MAMAN »

REMERCIEMENTS

À mon mari, qui m'a encouragée tout au long de mon écriture.

À mes amies Nadia et Nadège, pour leur soutien.

À ma Nicolette, ma meilleure amie, ma première lectrice, pour l'enthousiasme qu'elle a manifesté.

DÉGUSTEZ ÉGALEMENT :

JEUX DE DAMES (RÉMY DE BORES - 2004)

ROMANE ET BASTIEN (BERNARD COLIN - 2004)

DALKRON PRINCE DES DARYTHS (A.M. VALDER - 2005)

47, L'ANNÉE DES ANGES (RÉMY DE BORES - 2005)

LUXERRATUM (PATRICK GODARD - 2005)

LE PARFUM DES ANGES (PATRICK GODARD - 2006)

UN CENTAURE MÉCANIQUE (BERNARD COLIN - 2006)

ENZO, C'EST MOI (JOSEPH G. CICCOTELLI - 2006)

RENCONTRES DU 27^E TYPE (LES REBELYNIENS - 2006)

LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SYZY LE BLANC - 2007)

Suivez l'actualité des Éditions Rebelyne sur :
www.rebelyne.com

LES ÉDITIONS REBELYNE - 54740 HAROUÉ

www.rebelyne.com

Imprimé en France par
SPEI

34 bis, avenue Charles De Gaulle
54425 PULNOY

Dépôt légal :
2e trimestre 2006

Suzy Le Blanc est née à Bergerac, non loin des Pyrénées où elle a passé son enfance avant de venir grossir les rangs des provinciaux montés à Paris.

Retraitée depuis quelques années, elle partage sa vie entre son mari, sa calme maison de la campagne lorraine et ses multiples activités bénévoles dans l'agglomération nancéienne. Elle enseigne, entre autres, la belle langue de Molière aux étrangers et à tous ceux qui n'ont pas eu la chance d'apprendre.

Son premier roman la replonge dans ses racines basques et béarnaises, pour notre plus grand bonheur.



Broyée par la fureur de la guerre, une famille éclate, laissant Liza, la petite fille oubliée, aux bons soins de Tante Jeanne et Oncle Jacques. Elle perd son identité pour devenir « La nièce de... ». Elle devra à cet exil l'amour de la montagne, l'apprentissage des bonnes manières et son entrée en sixième. Elle y rencontrera également Thérèse, la petite bonne, les Bohémiens du foirail et une autre Liza, son unique amie.

Et puis la vie se chargera de lui rappeler son nom, ses origines et les non-dits de la bonne bourgeoisie de province.

ISBN 2-9523100-8-4

ISBN13 978-2-9523100-8-6



9 782952 310086

PRIX 16,00 € TTC

